

CARA ZINA HANDI-GANG



HANDI-GANG

CARA ZINA

HANDI-GANG



LIBERTALIA

DERNIERS LIVRES PARUS AUX ÉDITIONS LIBERTALIA

JACK LONDON, *L'Apostat*

B. TRAVEN, *Le Gros Capitaliste*

ROLF RECKNAGEL, *B. Traven, romancier et révolutionnaire*

LOLA MIESSEROFF, *Voyage en outre-gauche*

PIERRE PEUCHMAURD, *Plus vivants que jamais*

LAURENCE DE COCK, *Sur l'enseignement de l'histoire*

JILL LIDDINGTON & JILL NORRIS, *Histoire des suffragistes radicales*

FRED ALPI, *Cinq ans de métro*

CARA ZINA, *Heureux les simples d'esprit*

JACK LONDON, *Le Talon de fer*

Actualité & catalogue complet : editionslibertalia.com



ÉDITION POCHE

© Éditions Libertalia, 2017

Je ne crois en aucun dieu. Je ne suis pas vraiment syndicaliste, ni anarchiste, ni communiste, ni socialiste, ni centriste et encore moins de droite. Je ne suis pas raciste, ni sexiste, ni fasciste. Je ne suis pas bobo bien-pensante. Je ne suis plus punk, ni branchée. Je n'ai jamais été B. C. B. G. Je ne suis pas arabe, africaine ou asiatique. Je ne me sens pas plus française que nancéienne ou lyonnaise. Je ne suis pas la fille d'une célébrité ou la femme de qui que ce soit.

La seule certitude que j'ai, c'est d'être la mère de mon fils.

« CHANGER MES DÉSIRES
PLUTÔT QUE L'ORDRE DU MONDE »

Camille regarde Sam qui ne la voit pas.

Tandis que le lycéen essaie de se donner une contenance en attendant que les toilettes se libèrent, elle observe son teint pain d'épice, ses cheveux bouclés, son sourire charmeur, même si elle sait qu'il s'adresse à la maigrichonne aux grands yeux qui prend des poses pour le skateur derrière lui.

Il a son casque sur les oreilles, elle se dit qu'il écoute peut-être le dernier rap de leur copine Emma et qu'ils pourraient en parler ensemble, mais elle attend qu'il la remarque pour ça.

Le skateur se penche sur lui, anéantissant toutes ses chances.

— Salut Sam, tu descends ?

— Ouais, j'arrive gros. Elle claque ta chemise.

— C'est ma tante, elle vend du Volcom, je peux t'en avoir une pas cher si tu veux.

— Merci, mais c'est pas pratique pour moi les trucs qui dépassent sur les côtés.

— Ah ouais, pardon. Bon, dépêche-toi, la récré va être finie.

Et voilà, il s'est fait prendre la place, et comme c'est l'apprentie top model qui est entrée dans la cabine, il ne dira sans doute rien, tant pis, Camille descend, la sonnerie va bientôt retentir.

Après avoir pris le temps d'échanger avec Emma à propos de son morceau, en essayant avec tact de lui

expliquer qu'entre son défaut d'élocution et ses références atypiques (Trenet, Brel, Piaf, à croire qu'il n'y a que la grand-mère qui ait jamais acheté de disques dans sa famille), le succès commercial n'est pas garanti, la jeune fille s'installe au fond de la salle de classe, contrariée. Elle espère pour Sam qu'il arrive avant la prof de math, qui ne s'est jamais montrée compréhensive, mais quand la porte se referme sur celle-ci, l'espace réservé devant les tables reste vide. Un élève se faufile discrètement à sa place, Sam se montre enfin, mais la prof aboie :

— Encore en retard Simonin ! Quelle est votre excuse cette fois ?

Sam ne répond pas et se ferme. Camille ne comprend pas pourquoi il ne se justifie jamais.

La prof en colère l'expédie au bureau de la vie scolaire et la jeune fille ne peut s'empêcher d'intervenir pour prendre sa défense, ce qui lui vaut d'être renvoyée avec lui. L'occasion pour eux deux de partager des anecdotes sur cette femme sans pitié qui ne plaisante qu'aux dépens des autres. Les jeunes se rappellent qu'à un élève noir appuyé contre le mur, elle avait dit : « Attention, tu vas le salir » et qu'elle déforme systématiquement les noms à consonance étrangère, ne faisant rire qu'elle. Sam rapporte qu'elle lui a mis un zéro à un devoir rendu en retard en raison d'une hospitalisation, et Camille sait que c'est elle qui a insisté pour qu'elle ait un avertissement au premier trimestre, alors qu'elle avait été déscolarisée pendant quatre mois à cause des lubies de voyage de sa mère. Les deux élèves énumèrent

leurs griefs, s'emballent et imaginent des représailles. Ils en oublient de passer à la vie scolaire et décident d'aller se poser pour regarder les derniers épisodes de *Breaking Bad* (en anglais pour avoir l'impression de travailler un peu). Camille ne dit pas qu'elle les a déjà vus, elle se réjouit d'avoir Sam pour elle toute seule, au moins deux heures.

Elle a l'intention de lui montrer ses plantations d'herbe et espère que si le gouvernement en légalise bientôt l'usage thérapeutique, il pensera à elle, avec son ordonnance.

Je m'appelle Djenna Daoudi, dite Dédé, et quand j'étais jeune, un type, qui n'avait certainement pas bu que de l'eau, m'a dit que j'avais un faux air de Marilyn Monroe. Bien que la ressemblance n'ait plus jamais sauté aux yeux de personne, depuis je me prends pour une pin-up, malgré mon âge et mes kilos en trop.

Là par exemple, en sortant de l'eau une jambe pleine de mousse, je vois la photo de Marilyn dans son bain. Celle prise de dessus, où elle sourit à l'objectif de toutes ses dents. Sauf que quand je tente de parfaire la pose en rejetant mes cheveux noirs en arrière, je glisse et bois la tasse en inondant la salle de bains.

Dépitée, j'extrais mon corps massif de la baignoire bleu turquoise et remarque qu'un des émaux du mur est tombé, un de plus. J'enfile un peignoir en éponge pour consulter mes appels, le bip incessant de nouveaux messages m'ayant empêché de me détendre tout à fait, et j'écoute la messagerie en frictionnant mes jambes cuivrées et fraîchement déboisées.

La première voix me fait sourire : un espoir de voir mes émaux recollés ; la deuxième me fait rougir, on dirait que les affaires reprennent ; et celle du professeur du lycée de mon fils me fait lâcher le téléphone dans la baignoire, pas encore vide.

Je me répète comme un mantra de ne pas m'énerver, puis je démonte précautionneusement l'appareil pour retirer la batterie, en respirant à fond, avant d'étaler les morceaux sur une serviette dans

l'intention de les passer plus tard au sèche-cheveux. Je tente de profiter encore un peu de ce moment de zénitude, de repenser à ce que m'inspire le message de mon soupirant, de négliger l'ombre portée par la voix du directeur, ce qu'elle a entraîné et ce qu'elle augure.

J'enfile une djellaba élimée pour aller chercher le courrier, mais je trébuche sur le chien qui frétille dans mes jambes et la chute me fait perdre instantanément le bénéfice de mes exercices de relaxation.

Après avoir mis de l'eau à chauffer pour les pâtes, je m'attable dans la cuisine pour trier le contenu de ma boîte aux lettres. Sous les factures et les pubs, une carte en relief avec un moineau qui a l'air content de chanter les pattes dans la neige, inconscient de sa mort prochaine, nous souhaite une bonne année : « Meilleurs vœux à Sam et à sa courageuse maman. »

Tout est dit, j'incarne inexorablement la courageuse maman.

Courageuse pourquoi ? Parce que maman de Sam justement, sympa pour lui.

Parce qu'on vit seuls tous les deux. Parce qu'il est né avec un trou dans la colonne vertébrale qui l'a rendu paraplégique. Parce que ma famille considère ça comme une punition divine. J'ai fini par couper les ponts avec la bêtise et l'ignorance de mes frères, à peine un coup de fil à la mère de temps en temps. Ce n'est pas parce qu'on est du même sang qu'on doit se pourrir l'existence éternellement. J'estime avoir assez supporté ces boulets. Entre celui qui se croit tout droit descendu du prophète, qui a voilé sa fille à huit ans

et a réussi à voiler notre mère par ricochet, et celui qui ne nous attire que des emmerdes à nous ramener des filles plus stupides et vulgaires chaque année qui répètent « meskine, meskine » en regardant mon fils alors qu'elles sont loin d'être tirées d'affaire en s'associant à mon frère, j'ai décidé de rompre. Quitte à subir leur malédiction et à renoncer à la mfermssa* de ma mère, qui est pourtant mon plat préféré.

Aussi parce que son père a fui dès qu'il a compris que l'enfant aurait besoin de soins particuliers ; la responsabilité d'un gamin apte à pallier ses insuffisances en lui garantissant une retraite était déjà lourde à assumer, si en plus il risquait de coûter plus qu'il ne rapportait, autant refuser le cadeau tout net. Sa mère s'est détendue quand elle a compris qu'elle n'aurait pas à voir grandir un enfant moitié arabe (« c'est bien bâtard qu'on appelle un mélange de deux races ? » a été la dernière phrase que j'ai entendu de cette vieille sorcière qui m'avait déjà accusée de lui avoir pris son fils quand il ne lui parlait plus depuis son adolescence).

Pour toutes ces raisons, les voisins nous tricotent des écharpes et nous apportent de la soupe.

Les hommes me trouvent méritante et leurs femmes me respectent.

Insoupçonnée, irréprochable et courageuse. Un peu impressionnante même.

* Plat typique de Sétif composé de morceaux de fines feuilles à base de semoule mélangées à une sauce, ressemblant à celle du couscous, et à de la viande.

C'est de la magie. Les gens en oublient leur xénophobie ou leur méfiance ordinaire. Je crois que je pourrais être cleptomane, nympho ou foldingue, le fait d'avoir élevé seule, et bien élevé, un enfant handicapé, m'idéalise totalement.

Alors que je me lève pour jeter le courrier dans la poubelle, une lettre du lycée me saute aux yeux et me rappelle le message du proviseur. Le chien venu réclamer ses croquettes sursaute quand je crie plus sèchement que je ne l'aurais voulu à destination de la pièce adjacente :

— On va manger, tu mets la table ?

Dans le bureau, mon fils ne décroche pas ses yeux vert anis de l'écran d'ordinateur sur lequel ils sont fixés. À peine un soupir. Je force ma voix pour demander :

— Sam, c'est quoi cette absence du 7 janvier ?

— Je te l'ai dit, c'est quand je suis allé faire réparer mon fauteuil.

— Tu ne m'avais pas dit que t'avais raté des cours pour ça, tu aurais pu y aller en fin d'après-midi !

— Il roulait plus du tout, c'était urgent.

— Et pourquoi le proviseur a appelé tout à l'heure ?

— Je sais pas, peut-être qu'il veut te pécho...

Je finis par passer la tête par la porte et le vois baisser brusquement l'écran du portable.

En repoussant de ses deux mains le bureau devant lui, il fait faire un tour entier au fauteuil en cuir rouge dans lequel il est assis. Je ne cache pas mon exaspération :

— Tu vas tomber...

— Regarde ce que j'arrive à faire !

En fin de tour du fauteuil de bureau, il s'élançe en direction de son fauteuil roulant, mais ce qui devait ressembler à une figure acrobatique se transforme en une spectaculaire dégringolade quand celui-ci se dérobe, car les freins n'étaient pas serrés. Je me précipite pour ramasser le kamikaze blessé dans son amour-propre et l'aide à s'appuyer au bureau en redressant le fauteuil avec mes pieds. Ce faisant, je me cogne la hanche contre l'angle du meuble et ressens une décharge électrique dans le bas du dos quand je l'aide à s'asseoir. Je serre les dents et retiens un coup de pied en direction du chien qui aboie en sautant sur ses jambes.

— Faudrait garder en tête que je n'ai plus vingt ans, ni même quarante, va te laver les mains maintenant, et toi, silence, descends, va dans ton panier !

En versant des orrechiete dans l'eau bouillante, je décide de rappeler l'ancien collègue fraîchement divorcé, l'auteur du deuxième message, pour oublier la voix du proviseur, calmer mes douleurs lombaires et rentabiliser ma douloureuse épilation. Puis je repense à mon portable mouillé qui contient tous ces numéros que je n'ai notés nulle part et je retiens un juron.

En cette fin de matinée d'automne, je suis penché en avant sur le siège de mon fauteuil électrique au risque de basculer, au croisement des couloirs du rez-de-chaussée de mon lycée.

Mes doigts s'agitent nerveusement sur les boutons du joystick, le fauteuil avance et recule en grinçant. J'ai voulu essayer une des chemises de skateur de Jules, maintenant j'ai peur qu'elle se prenne dans les roues. Je me tords le cou, au pied d'un grand escalier de pierre, pour guetter devant, derrière et sur les côtés. Il me semble entendre des pas au loin, je tends l'oreille et sursaute quand la voix de mon pote jaillit de l'ascenseur. Le con, j'ai failli tomber.

— Mais ta mère, elle se doute vraiment de rien ?

— J'ai pas trop envie de parler de ma mère là, vas-y Kev, étale, perds pas de temps, j'entends du bruit.

Au bout du couloir, qu'une équipe fantaisiste a eu un jour l'idée de peindre en rouge et mauve, apparaît la grande brune, toujours très maquillée, perchée sur ses talons aiguilles. On ne l'attendait pas si tôt. Prestement, je débranche un fil sous l'assise de mon fauteuil électrique, avant qu'elle ne m'apostrophe sèchement. Si on était dans un conte, cette femme cracherait des serpents.

— Qu'est-ce que tu fais, tu montes ?

— Bonjour madame. Non, justement...

Elle m'interrompt avec un sourire pincé.

— Ça m'étonnait aussi que tu montes seul. Tu sais, on aurait moins de soucis avec l'ascenseur si tu ne tenais pas absolument à être avec un copain.

Je me retiens de lui dire qu'on aurait moins de soucis avec l'ascenseur si les valides prenaient l'escalier, je préfère prendre un air contrarié pour laisser à Kevin le temps de s'éloigner.

— Mon fauteuil électrique est en panne.

— Ah. Je suis pressée, mais si je croise quelqu'un qui peut t'aider, je te l'envoie.

Ses derniers mots résonnent dans le couloir qu'elle a emprunté au petit trot, puis on n'entend plus que le cliquetis de ses talons sur le carrelage et enfin un cri perçant, accompagnant le bruit d'une chute. La seconde sonnerie n'avait pas retenti, je ne sais pas pourquoi elle était si pressée, elle s'est laissé surprendre par le sol glissant en s'engouffrant dans l'ascenseur. Si jamais je croise quelqu'un qui peut l'aider, je le lui enverrai.

Je m'éloigne après avoir rebranché le fil de ma batterie. Je retrouve Kevin dans la cour, en fait on a cours d'anglais au rez-de-chaussée. Après un check, on se dirige tranquillement vers la salle, et Kevin reprend la conversation où il l'a laissée :

— Mais ta mère, elle se doute vraiment de rien ?

★

★ ★

En fin d'après-midi, quand mon fils est rentré, je l'ai trouvé fuyant, pressé d'aller travailler dans sa chambre.

— C'est pour rattraper le zéro en math que tu bosses ?

— Je te l'ai dit, c'est quand je passais mon IRM qu'il fallait rendre ce devoir, la prof n'a pas voulu le corriger parce que je l'ai rendu le lendemain.

— Je sais, je devais la voir à quinze heures. Mais tu en as eu un autre depuis, une « absence injustifiée » à un devoir fait en classe, d'après la CPE.

— La garce ! Elle m'a refoulé parce que j'étais en retard, je te jure, je vais te prêter mon fauteuil, tu chronométreras : c'est impossible d'arriver à l'heure si je dois passer aux toilettes, l'ascenseur est à l'autre bout du bâtiment et il y a plein de monde dans les couloirs entre les cours. Elle veut rien entendre, cette conne.

— Ne parle pas comme ça. La pauvre, elle est à l'hôpital avec une rupture des ligaments du genou. Je ne l'ai pas vue du coup. Il paraît qu'elle a glissé dans l'ascenseur.

Sam a l'air plus amusé que surpris, et bien que choquée par sa réaction, une faiblesse de caractère me retient de penser qu'il puisse ne pas être étranger à l'affaire.

— Rassure-moi, tu n'y es pour rien, pas comme le coup de la mélasse dans l'escalier ?

— J'y suis pour rien si elle court avec des talons de douze centimètres ! J'ai déjà fait remarquer aux femmes de ménage que c'est dangereux le produit qu'elles mettent sur les sols, parfois je suis propulsé, et après on dit que je roule trop vite.

— Non, parce que tu es bien conscient qu'elle ne va pas arrêter de prendre l'ascenseur maintenant qu'elle ne peut plus marcher ?

— Au moins, elle aura une bonne raison de le prendre. Quand elle restera coincée vingt minutes devant à attendre que les flemmards qui pourraient prendre l'escalier descendent, elle aura le temps de réfléchir.

Je préfère croire qu'il n'est pour rien dans cet accident, sinon, je ne saurais pas quoi faire.

J'ai toujours été mal à l'aise avec le côté punitif de l'éducation. J'aurais sacrifié une bonne partie de mon indépendance en échange d'une contribution paternelle dans ces moments-là. J'avoue que quand je dois incarner l'autorité et la répression, je rêve de reproduire tranquillement le schéma familial qui consisterait à dire : « Tu ne perds rien pour attendre, tu vas voir, quand j'en aurai parlé à ton père » en secouant mon doigt d'un air fâché.

Encore faudrait-il qu'on sache ce qu'il est devenu le père, qu'on sache où le joindre, et qu'il soit en état de répondre.

Soupir.

— Bon, j'ai rendez-vous et comme je n'ai plus de portable, je ne peux pas annuler, alors je t'ai mis un plat dans le micro-ondes, tu ne te couches pas trop tard et on en reparlera. Parce que tout de même, on ne peut pas se réjouir du malheur d'autrui, pas juste pour une mauvaise note.

On sait tous les deux qu'on n'en reparlera pas. Je ne parviens pas à lui en vouloir de son manque d'empathie, ayant vécu à ses côtés tellement de douleur et de frustration.

Je vais boire un verre et puis d'autres pour évacuer ces histoires de prof et d'ascenseur de mes pensées.

Si jamais un incident de ce genre se reproduit, j'interviendrai.



Je suis le seul handicapé du lycée : pas un aveugle, pas un sourd, rien.

J'ai fait toute ma scolarité en milieu ordinaire. La maternelle accueille tout le monde sans discrimination. L'école primaire de mon quartier comportait deux classes d'enfants sourds et une classe d'enfants présentant des troubles du comportement, on se fréquentait dans la cour de récréation, à la cantine et dans certaines disciplines. Je m'y suis fait quelques bons potes, sans avoir conscience de l'opportunité de ces rencontres. Mais dès le collège, les autres n'avaient plus aucun problème visible, à part moi. Même pas la chance de côtoyer un nain qui serait plus petit que moi. L'administration s'est arrangée pour orienter tous les élèves «différents» dans des institutions spécialisées. Et comme l'État réduit sans cesse les moyens matériels et humains de ces établissements, la plupart se tournent vers le privé. Ce que ma mère n'a eu ni l'envie ni les moyens de faire. Et moi, je voulais rester avec mes copains, alors je suis le seul grain de sable dans les rouages de cette usine à fabriquer des bacheliers.

Je suis «intégré». Tous les adultes de l'établissement tiennent à me le rappeler régulièrement et à l'affirmer à ma mère à chaque entretien parent-

professeur, comme une révélation. En effet, je devrais me réjouir : on ne me jette pas de pierres, mais je suis néanmoins le seul à rencontrer certains problèmes et à poser problème à certains.

J'ai bien conscience que ça n'a pas servi à grand-chose de rendre l'escalier inutilisable. J'avais tellement la rage que le proviseur refuse d'y installer un plan incliné et me force à faire le grand tour pour accéder à l'ascenseur, que j'avais décidé que les autres non plus ne pourraient plus passer par là. J'avoue que depuis que tout le monde doit faire le tour, ça circule beaucoup moins bien dans les couloirs, mais ça partage la chienlit.

Je sais que je dois viser plus grand, je dois imposer l'accessibilité partout.

Par n'importe quel moyen.

Tous les quatre ans se tient quelque part dans le monde un séminaire autour des maladies rares.

Sam avait rêvé d'aller à Las Vegas, il y a quatre ans, pour y voir Aaron Fotheringham, son héros. Ce jeune Américain, paralysé par une malformation de la moelle osseuse, fut le premier, peut-être même le seul, à réussir un salto arrière en fauteuil roulant. Inventeur du *hard-core sitting*, une nouvelle catégorie de sport extrême, il devait effectuer des acrobaties sur des rampes de skate pour animer le dernier congrès. Mais les billets d'avion coûtaient trop cher et de toute façon le week-end ne tombait pas pendant les vacances scolaires.

Cette année, c'est à Toulouse que les scientifiques, conférenciers et individus concernés se rassemblent, et, bien que la programmation soit moins motivante pour lui, je compte sur ce voyage pour nous rapprocher, retrouver un peu de cette complicité que l'adolescence grignote.

Nous voilà donc dans le TGV en provenance de Lyon Part-Dieu, direction la Ville rose où l'une de mes amies d'enfance, qui gère l'hôtel familial Larcher, a proposé de nous accueillir.

Sam me semble maussade, plongé dans la contemplation de son portable.

— Cache ta joie ! Ça fait longtemps qu'on n'est pas partis en week-end tous les deux.

— Maman, je t'ai dit que je n'avais pas envie d'y aller, en plus je ne l'aime pas ta copine...

— Au moins tu rates l'après-midi de cours, vu que tu as encore séché hier, tu devrais être content.

— Hier j'ai pas séché, j'avais gym, ils font endurance, c'est normal que j'y aille pas. Je rate surtout la fête de Camille demain soir.

Il se penche à nouveau sur son écran et met ses oreillettes. J'éteins le vieux téléphone que j'ai déterré depuis que l'autre a pris l'eau et je songe à ce que j'attends de ce colloque.

À priori, la recherche n'a guère fait de progrès sur la maladie orpheline de Sam.

Les scientifiques me semblent plutôt axés sur le perfectionnement des diagnostics prénataux que sur le traitement des symptômes.

Alors que le droit à l'IVG est régulièrement remis en question, qu'on demande encore aux femmes qui veulent avorter, quel que soit leur âge, l'aval d'une assistante sociale, comme si elles n'étaient pas capables de décider seules pour elles-mêmes, où on procède à l'opération dans les sous-sols des hôpitaux (quand on ne les renvoie pas chez elles après leur avoir donné une pilule abortive pour expulser le fœtus seules dans leurs chiottes), l'avortement thérapeutique a en revanche une cote énorme pour les porteuses d'enfants imparfaits. L'époque est à l'eugénisme. Une femme qui ne veut pas d'enfant doit sans cesse justifier son choix, mais celle qui veut donner la vie à un être différent est mal vue, c'est qu'il va coûter cher à la société.

L'avenir, c'est d'éviter par des opérations intra-utérines que de nouveaux handicapés naissent. Ceux qui sont déjà là font partie du passé.

J'ai dû m'endormir, nous sommes arrivés à Matabiau, je n'ai pas vu passer les quatre heures.

Sam me réveille en bougonnant :

— J'y crois pas, elle est venue jusque sur le quai l'autre...

J'aperçois mon amie par la fenêtre du wagon, sa bonhomie et ses joues rouges.

— Elle va nous mettre la honte, regarde, elle commence à parler avec les gars de la SNCF!

— Bon, ça suffit Sam, Laurence est bien gentille de s'être dérangée.

— Mais ils étaient là pour m'aider, de quoi elle se mêle, elle m'énerve.

Alors qu'on se prépare à descendre, je la vois repousser les agents d'accueil de la gare qui, à mon grand désarroi, remballent leur plate-forme élévatrice. Je passe devant Sam et dévale les trois marches pour comprendre ce qui se passe, tandis qu'elle se précipite sur lui et l'empoigne sous les aisselles en aboyant sur les gars pour qu'ils portent son fauteuil.

— Bah voilà, pas besoin de votre bazar! Bonjour petit homme!

Je réponds à la place de mon fils tout le long du chemin jusqu'au palais des congrès afin de ne pas lui laisser l'occasion d'être désagréable. Laurence est animée de bons sentiments et nous évite de chercher un taxi et un hôtel. Nos souvenirs d'enfance et son affabilité m'empêchent de lui sauter à la gorge quand elle me chuchote, après avoir aidé Sam à descendre de voiture :

— Ça doit pas être facile tous les jours. J'ai une copine qui a accouché d'un trisomique il y a deux ans, elle en chie, je pense qu'elle regrette de l'avoir gardé!

— Je n'ai jamais regretté qu'il soit là, et lui non plus je crois.

Je m'interromps pour regarder Sam et vérifier qu'il n'écoute pas, il a remis ses oreillettes et soupire d'un air las.

— Il est ronchon mais pas dépressif.

Je sais que mes mots peuvent faire mal car sa fille a été internée l'an dernier à la suite d'une tentative de suicide. Un partout, balle au centre, elle me dit que l'hôtel ferme à vingt-deux heures et ne propose pas de nous attendre pour dîner. Je m'en veux un peu, mais il ne faut pas toucher à mon optimisme.

C'est pour ça que je suis venue jusqu'ici : pour que Sam donne de l'espoir à celles qui ont choisi de garder leur bébé malgré leur handicap, ou qui n'ont pas eu le choix : les inconscientes, les étourdies, les optimistes, les kamikazes, les résignées, les décérébrées même.

Il n'est pas question de juger celles qui ne s'en sont pas senti la force, mais de donner du courage à celles qui se sont vu reprocher d'avoir pris le risque de mettre au monde un enfant « qui en souffrirait sûrement ». J'ai vu mon fils dans la douleur mais je ne l'ai jamais vu dans la détresse. Il m'a toujours inspiré de la fierté, pas de la peine et encore moins l'envie d'abandonner.

Un peu plus tard, devant la machine à café, j'écoute de jeunes parents désemparés, qui se sont

entendu répéter jusqu'à la nausée que leur enfant ne vivrait peut-être pas longtemps, que son état pouvait être évolutif, que ses symptômes étaient susceptibles de dégénérer et je repense à Laurence : comme si les autres bambins avaient une garantie de joie de vivre et de bonne santé perpétuelle dans le panier d'accueil à la maternité !

Je tente de les rassurer en leur disant que bien que Sam ne marche pas du tout et malgré tout un tas de complications dues à son handicap, il est là, la tête haute et le sourire aux lèvres... un coup d'œil dans sa direction me le montre en train de se ronger les ongles d'un air renfrogné et me force à corriger : disons qu'il sera souriant demain, pour témoigner.

Je ne cherche pas simplement à leur remonter le moral. Je pense vraiment que les épreuves surmontées, les douleurs récurrentes, le temps passé à l'hôpital, le combat mené contre les docteurs qui voulaient l'utiliser comme cobaye ou le traitaient comme de la viande, contre les profs qui faisaient du misérabilisme ou l'enfonçaient par leur indifférence, contre les copains qui savaient où taper pour faire mal en cas de conflit, contre les cons encore et encore, ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui.

Il me semble que mon fils fait plus envie que pitié et je déploie toute la rhétorique dont je dispose pour les en convaincre.

(Tout ce qui ne tue pas te rend plus fort.)

★

★ ★

Officiellement, c'est pour faire plaisir à ma mère que je suis là, sur la scène de l'auditorium, sous les *spotlights*. Elle me demande d'exprimer « sans démagogie ni autre prétention » qu'il est possible d'être handicapé et heureux de vivre. Qu'est-ce qu'elle en sait? Je n'ai pas le temps de me demander si je suis heureux, elle s'acharne tellement à faire mon bonheur que je m'en voudrais de lui casser la baraque.

Je me fais prier et je ronchonne pour la forme, parce que j'aurais préféré rester à Lyon, aller à la fête de Camille, avoir l'appartement pour moi tout seul, parce que je n'ai pas bien préparé mon speech et que j'ai le trac aussi, mais je comprends ce que mon témoignage peut apporter aux jeunes isolés et combien il peut rassurer les parents. Je tente donc d'insuffler un peu d'optimisme entre deux récits d'exclusion, ça me vaudra peut-être une place au paradis, ça m'octroie déjà des regards chaleureux, et sur la lancée j'explique que, puisque je ne peux rien contre mon état, je me bats pour en changer la perception.

— Le regard, l'attitude des valides, l'inaccessibilité d'un monde créé pour eux seuls, la ghettoïsation des autres font autant de mal que les symptômes et ça, c'est à la portée de tout le monde d'y remédier.

La foule m'applaudit et, au premier rang, je vois ma mère rosir de fierté.

Je prends un moment pour regarder autour de moi et apprécier ce que je ressens. J'aperçois mon image dans le moniteur d'une caméra vidéo qui tourne, mes yeux étincellent et je fais mon sourire de beau

gosse. J'aime être dans la lumière. Je me prends à rêver que ces images vont être retransmises dans les foyers aux heures de grande écoute, j'ai envie que ma voix résonne au-delà de cette salle. Que les gens qui n'ont pas vécu et ressenti le handicap imaginent, réalisent, comprennent enfin.

Perdu dans mes pensées, j'avance vers le bord de la scène pour rouler en pente douce dans la salle, sans vraiment regarder devant moi.

Aveuglé par les spots, je ne remarque pas que le dernier volet du plan incliné manque et tout à coup mes roues semblent flotter dans l'air.

Un instant, le temps suspend son vol, avant que je ne m'écrase au sol et perde connaissance.

« LA MALADIE NE SE GUÉRIT POINT
EN PRONONÇANT LE NOM DU MÉDICAMENT,
MAIS EN PRENANT LE MÉDICAMENT »

Rodrigue Roselyne place le sens de la dignité au-dessus de toute autre valeur morale. À l'instar de ses parents qui ont toujours refusé de le considérer comme handicapé, par orgueil.

Son développement a été compromis par une tumeur sur la colonne vertébrale et il marche avec difficulté. Sa mère l'a promené en poussette jusqu'à ce que ses pieds touchent le sol et que ses jambes se coincent en dessous, elle n'a jamais voulu acquérir un fauteuil roulant.

Pour elle, le mot « handicap » était une insulte.

M. Roselyne avait inscrit son fils au basket dès son plus jeune âge, comme tous les Noirs de son quartier, et le gamin avait ravalé des larmes de douleur pour tenir debout pendant toute une période. Quand le ballon arrivait sur lui, ses nerfs étaient souvent trop crispés pour réagir et il en reçut davantage dans la tête qu'il en mit dans le panier.

Les gamins ne se gênaient pas pour se moquer de sa démarche et ses parents lui disaient de se tenir droit, puisqu'il n'était pas handicapé.

Il n'a jamais bénéficié d'aucune allocation spéciale ni d'aucun aménagement dans sa scolarité.

En fin de primaire, l'institut avait bien insisté pour qu'il soit recensé à la MDPH* : il avait dû se laisser

* La Maison départementale des personnes handicapées délivre les papiers officiels, les allocations et les aides diverses.

examiner, comme un animal de foire, pour toucher un peu d'argent de l'État (se déculpabilisant ainsi de toutes les tracasseries qui pourraient lui être évitées si le droit à l'accessibilité était respecté, le prix de la paix sociale en somme) et avoir une aide spécifique en classe.

Rodrigue est tombé sur un contrôleur qui prenait son rôle très à cœur : « Vraiment, vous ne pouvez pas marcher mieux ? Et quand je vous touche, là, vous ne sentez rien, vous êtes sûr ? » Il aurait fallu s'écraser, se laisser palper et dire merci ? Le rond-de-cuir l'a bien senti lui, sa canne dans les reins. Mais le nom de Rodrigue a été rayé des dossiers de la MDPH.

Sa première année de collège, la prof de gym l'avait gratifié d'un trois sur vingt en course d'orientation, estimant que la bataille pour l'égalité passait par un traitement égalitaire. Il avait serré les dents et, après ça, sa moyenne générale n'a plus jamais dépassé sept sur vingt.

Il a continué dans la logique Roselyne : « *no pain, no gain* » et « qui ne demande rien ne doit rien ».

Déscolarisé à seize ans, il est maintenant un chômeur aussi fier qu'aigri.

Ni vraiment valide, ni vraiment invalide, ni blanc, ni noir (il a hérité de ses ancêtres antillais un teint plus clair que celui de ses parents, ce qui maintient son type négroïde aux yeux des racistes mais le complexe au sein de la famille), il était en quête d'identité quand il a rencontré Sam. Celui-ci est plus handicapé que lui et il l'assume. Il lui démontre chaque jour que la couleur de peau, la taille, la capacité à courir, passent après ce qu'on a dans la tête. Il lui a fait découvrir d'autres

cultures, lui a fait connaître d'autres individus qui ne se définissent pas à travers leurs origines ; des jeunes catalogués comme autistes, sourds ou aveugles et pourtant positifs et militants pour le droit à la différence. Il l'a sorti de son isolement et lui a permis de se battre avec les autres, pour les autres, plutôt que contre les autres.

En étant complètement paraplégique et toujours entouré de jolies filles, Sam lui a aussi prouvé qu'il pouvait séduire, quand lui mettait sa virginité sur le compte de son handicap ; il est maintenant forcé d'admettre que c'est peut-être parce que son pote est plus charismatique, plus érudit ou plus drôle, mais pas parce qu'il est mieux bâti ou plus sportif qu'il a une vie sexuelle, et ça lui donne envie de relever la tête et de croire à un avenir meilleur.

Ce week-end, il a eu envie d'assister au séminaire sur les maladies rares qui se tient à Toulouse, pour le voir parler et le soutenir, et aussi être dispensé de la présence de sa tante et ses cousins de Guadeloupe qu'il aura tout le temps de voir la semaine prochaine, vu qu'ils restent rarement moins d'un mois.

D'abord, il a voulu voyager en train, mais lorsqu'il est arrivé à la gare de la Part-Dieu, l'employé de la SNCF lui a annoncé que les places pour personnes à mobilité réduite étaient occupées dans tous les trains du samedi. Qu'à cela ne tienne, il expliqua qu'il pouvait occuper une place normale, qu'il marchait un peu et que son fauteuil une fois replié ne tenait pas plus de place qu'une valise. L'agent a alors énoncé les conditions de sécurité, stipulant qu'en cas d'accident, le train devait être évacué rapidement.

Devant l'obstination de Rodrigue, il a ajouté que chacun pouvait constater qu'il n'était pas à même de se déplacer rapidement, arguant du fait que les contrôleurs seraient occupés à aider les personnes à mobilité réduite occupant les places dédiées. Jetant un œil à la file d'attente derrière lui, le jeune homme interrompit ce qu'il considérait comme une humiliation publique, évitant ainsi de perdre son sang-froid.

Maudissant son fauteuil et pensant à ce qu'auraient dit ses parents (tu serais moins fainéant, tu te déplacerais debout, comme tout le monde, et les gens te regarderaient pas comme un handicapé), il sortit de la gare en fulminant, écrasant quelques pieds sous ses roues au passage.

Il décida de casser sa tirelire pour voyager en avion. Alors qu'il attendait le taxi pour se rendre à l'aéroport, une dame qu'il avait bousculée en sortant le fixait d'un regard qu'il jugea agressif, il préféra donc rouler un peu pour se détendre et héler un véhicule un peu plus loin. Sa paranoïa faillit lui faire rater l'embarquement, car les taxis préfèrent souvent feindre de ne pas voir qu'avoir à charger un fauteuil roulant. Il finit par retourner à la station devant la Part-Dieu où, quand son tour arriva, un chauffeur n'eut d'autre choix que de l'embarquer.

Enfin arrivé à Saint-Exupéry, il fallut que le fameux fauteuil soit embarqué en soute.

Comme Rodrigue pouvait se tenir un peu debout, voyant l'heure du décollage approcher dangereusement, il renonça à attendre l'agent d'assistance aux personnes à mobilité réduite qui devait lui apporter un fauteuil de prêt, pour rejoindre la file d'attente.

Il suivit le fléchage PMR pour passer devant les gens pour qui la station debout n'était pas pénible, mais ceux-ci, que l'attente avait excédés, le refoulerent malgré son claudiquement. Évidemment, il n'avait pas de carte d'invalidité à leur montrer. (N'ayant jamais plus réalisé de démarche, après la première expertise et les coups de canne au contrôleur, il n'existe pas pour la MDPH.)

Fatigué, il est retourné au point d'accueil PMR, mais l'employé, ne l'y voyant pas, était reparti avec le fauteuil, donc Rodrigue a raté son avion. Il broie maintenant dans sa main la publicité pour le service d'assistance qui lui a été remise à son arrivée à l'aéroport.

Quand il la déplie et lit la formule : « Voyagez sereinement et en toute sécurité », il est pris d'un fou rire nerveux. Une vieille dame assise près de lui le regarde d'un air inquiet.

— Je propose qu'on leur fasse bouffer, leur prospectus, qu'est-ce que vous en pensez ?

Elle se lève à l'aide d'une canne et s'éloigne le plus vite possible, sans se retourner. Il a encore oublié que pour certaines personnes, il est noir.

Puisque son fauteuil est parti pour Toulouse, il insiste pour être replacé sur le vol suivant, tout en sachant qu'il va manquer le début du colloque. Il doit attendre et encore attendre. Enfin à bord, il ronge son frein pendant une heure, pressé de s'extraire de l'espace minuscule qui lui interdit d'étendre ses jambes douloureuses.

Arrivé à Blagnac, il est pourtant encore forcé de patienter dans l'avion car, même s'il peut se lever, il

est arrivé dans un fauteuil de prêt, donc le steward refuse de le laisser partir à pied, savourant l'autorité que sa fonction lui octroie sur les gamins non accompagnés et les adultes physiquement diminués...

Rodrigue voit passer devant lui les passagers valides les uns après les autres en sentant le voile rouge de la colère obscurcir ses sens. Premier monté, dernier descendu, deux heures qu'il a envie d'uriner. Alors qu'il s'apprête à proférer des menaces au cas où ce qui doit remplacer ses jambes aurait été endommagé dans la soute, il croise le regard d'un enfant voyageant seul que l'atterrissage a réveillé et parvient à lui sourire tandis que l'hôtesse arrive avec de quoi le libérer, enfin.

Il faut encore une bonne quinzaine de minutes dans le hall de l'aéroport pour que deux filles sortent en se trémoussant d'un air gêné du grand W.-C. réservé aux handicapés et qu'il puisse, une fois soulagé, récupérer son propre fauteuil et se remettre en quête d'un taxi qui veuille bien l'emmener au palais des congrès.

Il arrive pile au moment où des applaudissements saluent le témoignage de Sam.

Il voit son ami rouler jusqu'au bord de la scène, semblant sourire aux anges, le regarde s'engager beaucoup trop vite sur le plan incliné. Là, les personnes assises au premier rang se lèvent en criant, l'empêchant de comprendre pourquoi tout le monde s'affole.

Le temps qu'il parvienne à avancer suffisamment pour apercevoir le corps inanimé, gisant au sol, la sirène de l'ambulance résonne déjà au loin. Ses jointures blanchissent en serrant les montants de son fauteuil tandis qu'il sent une veine cogner contre sa tempe.

« ON A BEAU AVOIR UNE SANTÉ DE FER,
ON FINIT TOUJOURS PAR ROUILLER »

J'habite depuis toujours sur le plateau de la Croix-Rousse. Depuis treize ans, j'occupe avec mon fils le rez-de-chaussée d'une maison blanche aux volets bleus, là où la rue Gigodot se termine en impasse.

Au coin, il y a le restaurant des Canuts où travaille ma copine Betty. Depuis que j'arrive à gagner ma vie en restant devant mon ordinateur, la plupart de mes sorties consistent à parcourir les quelques mètres qui me séparent de ce resto. Enfilant parfois un bas de survêt sous une robe informe qui peut aussi servir de chemise de nuit, je sors boire l'apéro ou le café, et ces pauses sont les seules que je m'autorise pendant le travail, avec celles que je n'avoue pas quand je prolonge indéfiniment d'inutiles recherches sur Internet, que je surfe sur des réseaux sociaux ou que je joue à des jeux débiles. J'ai pu quitter l'Éducation nationale quand mon blog a cartonné au point de me valoir des pubs et des commandes d'articles sur des magazines en ligne et j'ai bien vécu un temps de mon talent de chroniqueuse. Mais force est de constater que si prof, je consacrais tout mon temps libre à écrire, depuis que je suis entièrement disponible, je suis beaucoup moins productive. En somme, Internet a constitué ma planche de salut, mais semble vouloir à présent me mener à ma perte. Ma carrière de pigiste piétine, à l'égal de ma vie sociale. Ces considérations me dépriment et, tandis que je m'installe au comptoir, je

compte sur la bonne humeur de mon amie pour me remonter le moral.

— Tu me mets un blanc Betty, j'en ai bien besoin.

— Tiens, Serial Mom ! T'es sortie de ta taverne ?

— De ma caverne, tu veux peut-être dire, c'est ici ma taverne en fait... Je suis sortie oui, je suis allée à Toulouse, figure-toi.

Betty ne relève pas la correction et poursuit :

— Avec ton fils j'imagine. Tu es rentrée depuis un moment, j'ai vu ta voiture... je me demandais pourquoi tu venais pas dire bonjour.

— J'attendais que Sam soit remis de ses contusions et moi de ma frayeur : il a fait une chute là-bas. Pour accéder à la scène de la salle où il intervenait, il y avait un plan incliné amovible en trois parties tu vois, un abruti s'est permis de retirer le morceau qui arrivait jusqu'au sol pour faciliter le passage dans la salle, il trouvait que ça gênait ! Il n'a pas pensé, en voyant tous ces fauteuils roulants, que la rampe pouvait être utile. Ça a fait un genre de tremplin, je te raconte pas le vol plané qu'il a fait, la tête la première ! Il est tombé dans les pommes.

— Non ?

— J'ai eu peur. Mais ça va, il est solide, il s'en tire avec une belle bosse.

— Je disais ça parce que... tu commences à me faire penser à un ours que j'ai fréquenté un temps. Je l'appelais « The Body », un bonhomme amoureux de son corps façonné par cinq ans d'armée et cinq autres de BTP. Quelques poils, quelques plaies, tout en muscles, la brute épaisse quoi.

— Je ne vois pas le rapport, c'est pour me suggérer d'aller me faire épiler que tu me compares à lui ?

— Non. Bien que tu pourrais faire des efforts aussi en termes de féminité, comme troquer ce sac contre une vraie robe, mais c'est qu'il avait le physique d'un ours et toi, tu commences à en avoir la vie !

— Tu ne sais peut-être pas tout de ma vie privée et c'est l'hôpital qui se fout de la charité, je ne t'ai jamais vue en robe.

— Je te parle de sortir, rencontrer des gens, faire la fête ! Maintenant que Sam est grand.

— Faire la fête : tu veux dire boire, fumer, me droguer ? Je peux le faire ici !

— Tu sais bien que je carbure au coca moi ! Je veux dire voir du monde, s'ouvrir aux autres !

— Ah, tu parles de sexe ! Récemment, je croyais avoir fait une belle rencontre sur Internet. Je suis même descendue jusqu'au parc de la Tête d'or pour qu'on promène nos chiens ensemble. À l'arrivée, j'ai passé un moment assez perturbant à écouter un Superdupond à rouflaquettes déblatérer sur les immigrés... J'ai pas compris si je n'étais pas assez typée pour qu'il comprenne à qui il s'adressait. Mon pseudo c'était « Fleur du désert », y avait pourtant un indice. Il était hypervulgaire en plus et il s'est mis à me raconter comment il avait étranglé son précédent pitbull à mains nues, parce que le chien lui avait montré les dents. J'étais tétanisée, je n'osais pas rentrer de peur qu'il me raccompagne et me retrouve une fois que je l'aurais remballé, la promenade a duré des heures. Pendant ce temps, Sam en profitait pour faire je ne sais quelle connerie...

— Non?

— Si! Tu sais ce qu'il a fait?

— Non, mais le mec, pourquoi il te raconte ça, au premier rendez-vous, pour avoir l'air viril?

— J'en sais rien, faudrait que je me penche sur les métrosexuels, ou sur les filles, j'en peux plus de la virilité qui rime avec imbécillité. Et sérieusement, Sam m'inquiète en ce moment.

— Ouais... faut que t'oublies les punks à chien ma Dédé et que tu te trouves un mec civilisé. Viens à la fête d'Anto et Bruno vendredi, ils fréquentent du beau monde eux!

Avant que j'aie pu répondre ou détailler mes craintes à propos de Sam, Betty est partie à une autre table, c'est la limite de cette relation de comptoir. Je me rends compte que celle que je considère comme ma meilleure amie, peut-être fautive de concurrente, écoute rarement ce que je dis jusqu'au bout. Je réfléchis donc à cette soirée de vendredi à laquelle il me semble, en effet, avoir été conviée, mais je crains que mon fils ne soit pas suffisamment rétabli pour que je puisse le laisser seul.

Laisant mon regard se perdre à travers la vitre, j'aperçois justement mon convalescent qui sort comme pour me contredire; mue par une curiosité peut-être intrusive quoique intrinsèquement maternelle de mon point de vue, je salue Betty et me glisse derrière lui.

Je le suis le long des pentes en pestant intérieurement car il va beaucoup trop vite avec son fauteuil électrique, on me dit souvent qu'il fonce avec son

engin et, en effet, il manque même de renverser une vieille dame qui me considère d'un air étonné quand je m'excuse pour lui.

Arrivée rue Burdeau, essoufflée, je me faufile dans une entrée d'immeuble quand il s'arrête pour saluer un jeune métis qui s'appuie sur une canne. Je risque un coup d'œil, juste à temps pour les voir entrer en face du 38, dans un local sans enseigne devant lequel je suis souvent passée sans le remarquer.

Alors que je m'en approche, je vois Kevin, un grand gaillard aux cheveux roux en brosse que j'ai connu tout minot, en sortir et se planter devant la porte.

J'hésite à l'interpeller.

Embarrassée par mon penchant pour la filature, j'abandonne et décide d'emprunter l'escalier qui descend à ma droite pour rejoindre la rue parallèle. Je continue ma promenade en allant vers les Terreaux et je réalise que Betty a raison : je ne suis pas descendue du Plateau depuis des semaines. Sauf pour aller au parc de la Tête d'or, mais là j'aurais mieux fait de m'abstenir.

« LA COLÈRE N'A POINT DE COMMERCE
AVEC LA PRUDENCE ; C'EST LA COMPAGNE
DE L'AUDACE »

Appuyé contre une façade recouverte d'une fresque noire et rouge, Kevin Karsher joue avec les derniers rayons du soleil couchant, éblouissant les clients du salon de coiffure du 38 rue Burdeau avec un morceau de verre dissimulé dans sa paume. Un vieil homme contrarié fait mine de venir lui parler en sortant du salon, mais devant la carrure impressionnante de l'adolescent, il descend vers le métro en baissant la tête. Une jeune fille faisant danser sa queue-de-cheval avance sur le trottoir. Elle est très grande et fine, elle s'adresse à lui en parlant plus fort que nécessaire d'une voix stridente.

— Alors Kev, tu tiens les murs ?

Il sursaute, ne s'habituerà jamais à cette voix.

— Fais gaffe, j'ai failli me couper à cause de toi !

Sans lui prêter davantage attention, la grande blonde entre dans le local sombre où plusieurs générations d'affiches recouvrent les murs et les vitres. Elle prend la dernière place au bout d'une table ovale, à côté d'un grand gaillard à lunettes de soleil dont elle fait tomber la canne blanche en s'asseyant. Elle lui presse le bras, ramasse sa canne et salue les garçons et la fille déjà assis d'un geste de la main signifiant « bonjour » en LSF*.

* Langue des signes française.



Dans la pénombre de la pièce où nous nous installons, je peine à reconnaître Emma qui a dû se couper les cheveux elle-même, sûrement dans un accès de colère, à en juger par le résultat. Nina allume le néon en tirant sur le cordon qu'elle est la seule à pouvoir atteindre et, dans la lumière crue, je note que Vincent semble s'être encore recroquevillé, on dirait qu'il a l'âge d'être notre père. J'ai conscience qu'un bleu énorme orne mon front comme un vestige de mon vol plané toulousain. Malgré les regards interrogatifs, je ne reviens pas là-dessus, mais je me dis qu'on forme quand même une belle bande de bras cassés. Je prends la parole tandis que Kevin signe :

— Les gars...

— Merci pour Emma et moi, m'interrompt Nina en secouant sa couette blonde que Kevin prend dans l'œil en la fusillant de l'autre.

Je reprends en essayant de ne pas perdre mon ton solennel :

— Je vous ai réunis parce que je pense qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure.

Je prends le temps de regarder chacun de mes potes assis autour de la table, vérifie que les sourds ont bien saisi, pèse l'absence de réaction et poursuis :

— L'agression de Rodrigue qui nous a rassemblés...

Je jette un coup d'œil vers lui, appuyé des deux mains sur sa canne, celui qu'il me rend est empreint d'hostilité, déstabilisé, j'en perds le fil de mon discours bien préparé.

— Enfin... bref, c'était loin d'être un cas isolé, je veux dire, même si nos histoires sont moins violentes.

Un autre regard à Rodrigue me dissuade de préciser mes références. Joanes commence à signer et Kevin traduit :

— On subit tous l'indifférence...

Rodrigue le coupe en bougonnant :

— J'aimerais bien qu'on m'oublie moi, un peu plus d'indifférence, merci, qu'on arrête de me regarder comme un freak.

Kevin continue sur sa lancée :

— L'indifférence ou la malveillance des valides. On a tous épuisé les recours individuels ou collectifs, les assos sont dépassées et les choses n'évoluent pas.

Les moues dégoûtées fleurissent dans l'assemblée. Paul approuve :

— C'est vrai que depuis que j'ai perdu la vue, j'ai l'impression que c'est les autres qui ne me voient plus. Les étudiants, les profs à la fac parlent de moi comme si j'étais pas là, j'ai perdu de la visibilité dans tous les sens du terme.

Sa voisine réagit en signant :

— Je crois que toutes les minorités ont toujours dû prendre les choses en main pour que leur sort s'améliore.

Devant la mine déconfite d'Emma, Nina précise sa pensée en joignant sa voix suraiguë aux signes :

— Je veux dire : faut pas compter sur les associations, faut vous débrouiller vous-mêmes, enfin nous-mêmes!

Un petit brun à côté de Joanes signe très vite, Kevin traduit :

— Les associations, c'est nous ! On doit être plus nombreux et plus unis.

Je reprends :

— Mais on doit arrêter de taguer chacun dans notre coin, de crever les pneus d'une voiture garée sur une place handi ou de s'embrouiller avec un connard qui veut pas nous laisser rentrer dans sa boîte, on se bat tout seul et rien ne change !

Kevin lève la main et je demande le nom du petit brun qui s'exprime à nouveau :

— Il dit que c'est aussi ce qu'il a dit, que je n'aurais pas besoin de traduire et que vous sauriez son nom si vous veniez plus souvent aux cours de LSF qu'il donne ici les soirs.

La voix robotique d'Emma jaillit du fond de la pièce :

— C'est Olivier, lundi et jeudi soir, de vingt à vingt-deux heures.

— Moi je voulais quand même vous dire, intervient le petit gros aux membres atrophiés qui est arrivé avec Vincent en taxi TPMR*, je viens de faire équiper mon fauteuil de schnorkel, pour péter au niveau des nez des gens debout dans tous les endroits où faut patienter au niveau de leurs fesses !

Les rires fusent, suivis de ceux des sourds, en décalé.

Rodrigue, qui n'a pas ri, intervient en agitant sa canne à tête de lion.

— Tout le monde s'en fout c'est clair, la dernière fois que je me suis pris la tête pour pas payer plein pot

* Transport de personnes à mobilité réduite.

et être relégué au fond d'une salle de spectacle, y a même un accidenté qui m'a balancé que c'est à cause de chieurs comme moi que les invalides font peur!

— Parle pas trop vite, je n'arrive pas à suivre, signale Kevin.

— Ouais, moi aussi, enchaîne son voisin en fauteuil roulant, la tête penchée sur le côté, l'autre fois, comment il m'a dit le grand : « Vous feriez mieux d'essayer de vous intégrer au lieu de vous mettre tout le monde à dos! » Parce que je demandais qu'on me laisse passer dans la queue! Il n'a peut-être pas des soins toutes les quatre heures qui l'obligent à compter le temps qu'il passe loin de chez lui... Moi, si je fais une heure de queue, c'est une heure de moins à passer à voir l'expo!

Je l'approuve :

— Non mais attends, Vincent, t'as pas à te justifier, je crois qu'on est tous prêts à échanger notre place avec un valide et à passer des heures dans une file d'attente pour ça s'il le faut!

— Les gars, je peux pas signer si vous parlez si vite, s'irrite Kevin.

— Ouais c'est ça l'idée, embraie Vincent, faudrait leur montrer ce que ça fait, ne serait-ce qu'un jour : devoir demander de l'aide parce que rien n'est à portée de main, devoir s'excuser de gêner le passage, devoir attendre un bus quasiment vide pour pouvoir monter...

— Trop facile un seul jour, surenchérit Rodrigue, ils l'ont sûrement déjà fait dans une émission de télé, non, ce qu'il faut, c'est qu'ils croient vraiment qu'ils vont rester comme ça!

Emma tente de calmer l'agressivité qui commence à enflammer la pièce et qu'elle supporte assez mal :

— Non mais pourquoi pas leur éclater les jambes pour de bon et c'est réglé? Rodrigue, où tu vas comme ça?

Kevin se lève.

— Joanes essaie de s'exprimer depuis un moment : il pense qu'on souffre tous d'être invisibles, d'être nulle part, ni dans les médias ni en politique, qu'il faut qu'on arrive à se faire remarquer, mais il ne faut pas s'opposer aux valides, plutôt leur montrer ce qu'on peut leur apporter.

Joanes se frotte la barbe en approuvant ce qu'il a signé auparavant.

— Il faut qu'on arrive à leur faire comprendre ce qu'on vit, bougonne Rodrigue, parce que les Blancs en n'avaient pas grand-chose à foutre de savoir qui cultivait le coton qu'ils avaient sur le dos, les hétéros s'en battaient les couilles que les homos puissent pas se marier ou même qu'ils crèvent du sida, si on n'arrive pas à taper fort, on ne se fera jamais entendre!

— Mais y a pas besoin d'être agressif, signe Nina, faisant une nouvelle fois tomber la canne blanche de son voisin en croisant les jambes. Moi j'ai vu le film sur Malcolm X que tu m'as conseillé, il n'a pas plus changé le monde que Martin Luther King au final.

Je remarque qu'Emma a fermé les yeux et se balance d'avant en arrière, je tente de reprendre la main :

— Je voulais parler d'organisation d'actions collectives.

— Ah ouais? répond Rodrigue à Nina avec un temps de retard sans m'écouter. Il arrive un moment où on est trop en colère pour tendre la joue gauche!

— L'autre, « j'ai fait un rêve » là, continue Vincent, moi aussi j'en ai rêvé de l'accessibilité, mais je vois bien que la plupart des commerçants préfèrent payer des amendes que de se mettre aux normes, et encore, quand ils n'arrivent pas à obtenir une dérogation!

— Si on n'oblige pas les gens à voir que nous sommes là, conclut Paul, rien ne changera, jamais.

Kevin signe : « Ils sont en colère, ils veulent faire la révolution », et Joanes rigole avant de constater sur les visages de ses voisins que personne ne plaisante.

Antonin Aragon est assez représentatif de la nouvelle bourgeoisie qui peuple le plateau de la Croix-Rousse : il est avocat, humaniste, il a voyagé un peu partout dans le monde, il est sportif et, comme on dit, en France « bon vivant », c'est-à-dire qu'il mange bien et boit beaucoup. Il est en couple avec un étudiant en médecine et ils reçoivent souvent dans leur magnifique loft de la rue Dumenge. Grâce à leurs efforts pour entretenir des relations de bon voisinage, je forme avec eux et le cuisinier en retraite de la rue d'Austerlitz un triangle tout à mon avantage : ils commandent leur panier bio chaque semaine, à réception le petit vieux prépare : il épluche, coupe, cuit, assaisonne et m'apporte quelques petits plats dérivés pour me remercier de les avoir mis en contact il y a cinq ans.

Ce sont des fans de la première heure du blog qui m'a rendue célèbre (dans le quartier), mais ils n'ont jamais l'idée de m'inviter à dîner seule, peut-être craignent-ils que je leur plumbe le moral avec mes histoires de mère célibataire d'un enfant handicapé. Régulièrement, ils me proposent de venir « me changer les idées » dans leurs soirées mondaines, dans lesquelles je me sens redevenir une fille d'Algériens des montagnes, moi qui ai lutté pour devenir une intellectuelle citadine et émancipée.

D'autant qu'ils ne fréquentent quasiment que des homos de droite. Dire qu'il en est encore, après le déferlement de haine à leur encontre provoqué par le

mariage pour tous, pour être restés fidèles à ceux qui sont descendus dans la rue afin qu'ils n'obtiennent pas les mêmes droits qu'eux. Comme il existe aussi, parmi mes cousins, des électeurs d'extrême droite, des Algériens d'origine, tellement bien intégrés qu'ils se voient calife à la place du calife, quitte à transformer leur nom et à se raser le crâne ; ou comme on trouve parmi les femmes des antiféministes reniant les luttes de leurs aïeules, comme ces Américaines qui ont choisi pour président un homme accusé d'une dizaine d'agressions sexuelles. Des masochistes heureux.

Je n'ai aucun problème avec les homos, ne serait-ce que pour ne pas ressembler à mes frères, ce qui m'ennuie c'est que j'ai l'impression d'être invisible dans ces soirées. Déjà, la concurrence est déloyale du côté de la taille, je ne suis pas la seule à porter des escarpins taille 42 et ça heurte mon côté nombriliste que personne ne se retourne sur mon passage.

J'aimerais ne pas avoir de problème avec les gens de droite, mais immanquablement, je finis par en faire des caisses dans la défense du prolétariat face à une sympathie libérale. Anto a bien quelques amis anarcho-capitalistes, pseudo-royalistes provocateurs, que je peux trouver amusants, mais j'évite de m'y attacher car en cas de guerre civile, je sais qu'on ne sera pas dans le même camp.

Et ce soir encore, j'ai beau avoir écouté du bon son, bu de l'excellent champagne et m'être gavée de délicieux petits fours, je ne parviens pas à me sentir à l'aise.

J'ai passé du temps à admirer la dernière acquisition d'Anto, une lithographie de Thomas Fougérol représentant un lit, en étant à la fois épatée par la technique et dépitée par le sujet. J'aurais aimé lui demander pourquoi il avait eu envie d'avoir un lit accroché au mur de son salon, mais je n'en ai pas trouvé l'occasion. Bref, je m'ennuie.

J'ai reconnu un ancien prof de mon fils avec lequel j'ai en mémoire d'avoir été particulièrement belliqueuse pour une punition injuste, une histoire d'insulte que mon Sam n'avait pas pu proférer, et je crois avoir vu l'ancien cuistot des Canuts, que je dois toujours passer saluer dans son nouveau resto mais qui a le tort d'être cent mètres trop loin de chez moi. À part eux, j'ai l'impression que personne n'a passé la trentaine et je me sens affreusement vieille, ronde, basanée. J'ai peur de parler trop fort et de ne pas bouger en rythme. Je maudis Betty de n'avoir pas pu se libérer.

Je commence à me rapprocher de la porte quand un grand blond rougeaud, toutes dents dehors, vient m'apporter une coupe en disant :

— Je crois qu'on détonne tous les deux, je ne me sens pas trop à ma place.

Des plaques de chocolat transparaissent sous un tee-shirt seconde peau marqué LAPD. Je me demande s'il a l'outrecuidance de me faire remarquer que nous sommes les plus vieux. Il semblerait que cette maladresse constitue sa tactique d'approche, car il continue :

— On a le même âge non? Quarante-quatre, quarante-cinq?

Je bois une gorgée de champagne et tente de garder mon calme en me présentant poliment.

— Moi je m'appelle Quentin, je viens de Verdun. Je parie que vous êtes prof!

— Ah, je me disais aussi, l'accent... j'ai été prof, plus maintenant.

— Vous êtes en retraite? Lol, je vous charrie! Vous avez l'air un peu intello mais moins bourge que les autres invités, c'est pour ça. Et je dirais Lion comme signe!

Je suis vexée, on dirait qu'en plus de mon âge, il a remarqué que ma robe vient de Monoprix. Mais je suis victime de quarante années d'efforts d'intégration à la bonne société, je n'ose pas tourner les talons et le planter là. Je pense à Betty qui serait tellement fière de moi en voyant que j'essaie de m'ouvrir :

— Non, Cancer, à chaque fois vous ne tombez pas loin.

— C'est que je suis médium.

Bêtement, je pouffe. Il enchaîne en restant sérieux :

— Je viens de m'installer à mon compte. Tenez, ma carte. Il vaut toujours mieux savoir ce que l'avenir nous réserve.

Je reste sans voix et pleine de regrets en pensant à tous les amis d'Anto plus intéressants avec lesquels je pourrais être en train de parler si j'avais moins d'*a priori*. Il reste le bras tendu et attend que je réponde un truc.

— Veuillez m'excuser, je suis radicalement rationaliste.

— Ah mais vous excusez pas, c'est parce que vous ne me connaissez pas! Dieu est grand et il m'a mis sur votre route pour vous guider.

— Pitié, je ne crois en rien et je n'ai pas envie d'être guidée.

— En rien? Même pas en vous? Vous êtes plus désespérée que je ne pensais! Vous n'avez plus de travail, vous êtes seule, la vieillesse vous fait peur : heureusement, Serge est là!

— Il faut me laisser tranquille maintenant, vous devenez désagréable.

Comme il se ferme et serre les dents en devenant encore plus rouge, je me sens obligée de me ratrapper, éternelle prisonnière de mon désir de plaire :

— Je vous assure, moi, ça va. Mais c'est super si vous avez trouvé votre voie et que vous arrivez à en vivre, vraiment, tant mieux pour vous, je vous souhaite bonne route!

Encouragé par mon ton amène, il reprend du poil de la bête :

— L'époque est au scepticisme, à l'égoïsme, au consumérisme. Heureusement, Dieu est partout. Même pour ceux qui se croient seuls au monde, il est là, et je suis son messager. La psychanalyse, les médicaments, tout ça je peux vous l'éviter. Vous n'avez pas besoin de passer à mon cabinet, je peux opérer par téléphone.

Tout cela en bombant le torse avec un sourire en coin. À ce moment-là, je suis consciente que si j'avais moins de préjugés, je participerais à la conversation qui fait hurler de rire les étudiants en médecine vers le buffet ou au débat qui anime Anto et son copain sociologue, au lieu de m'empêtrer dans ce guépier avec l'individu le plus illuminé de la soirée, fût-il

hétéro et de gauche, ce dont je ne suis même pas sûre. D'ailleurs je me demande comment il est arrivé parmi nous :

— Et vous connaissez Anto depuis longtemps?

— Un peu mon neveu : c'est mon cousin! Quand je lui ai dit que j'étais à Lyon ce week-end, il m'a dit de passer. On peut se tutoyer maintenant qu'on a fait connaissance. De toi à moi, je ne suis pas très à l'aise ici : y a que des pédés et je n'ose pas leur tourner le dos!

Mon désarroi face à son hilarité grotesque doit être palpable car un jeune éphèbe vole à mon secours, ébranlant la conviction de mon interlocuteur (il n'y a peut-être pas que des pédés ici).

Non seulement je suis reconnaissante à la jeunesse de m'inviter à danser collé-serré sur une espèce de zouk sirupeux, mais je me retrouve bientôt assise sur les escaliers avec une bouteille de rhum, à raconter ma vie pendant que le postadolescent me masse les pieds.

Et je bois jusqu'à réveiller la Marilyn en moi, jusqu'à oublier qu'il pourrait être mon fils (j'entends dans ma tête la voix de Betty : « Quand tu couches avec un mec de ton âge, tu te dis pas qu'il pourrait être ton frère »). Un moment, ses paroles me ramènent presque sur terre mais je l'entends de loin :

— Et vous avez vu que la salle de concert cours Franklin-Roosevelt a été murée? C'est parce qu'elle n'était pas accessible, il paraît. Et j'étais à Madrid la semaine dernière, cet acteur chanteur espagnol là, El Langui, a bloqué les bus qui ne voulaient pas laisser monter les fauteuils! Les handicapés se rebellent on dirait, c'est stylé!

Je le regarde sans comprendre et lui passe la bouteille pour qu'il se taise mais il continue :

— Anto m'a dit que votre fils est en fauteuil, alors vous pourriez vous sentir concernée.

Mais ces paroles ne parviennent pas à ce moment-là jusqu'à mon cerveau, elles continueront le trajet plus tard, pour l'instant, je veux n'entendre que la musique. Et pour la première fois, sans avoir prévenu Sam et sans avoir assuré sa survie en mettant un plat dans le micro-ondes, je décide de boire jusqu'à perdre conscience et de ne pas rentrer.

Quand je me réveille, seule dans un grand lit équipé d'un matelas d'eau, face à une autre toile de Fougérol, je suis extrêmement embarrassée par l'absence de souvenir de la veille. Je ne sais plus où je suis. Ma première pensée est pour mon fils, avant d'étouffer un cri en apercevant une grosse femme aux cheveux emmêlés et à la face burinée en face de moi. Il me faut un moment pour comprendre qu'il s'agit de mon reflet dans un miroir. J'aperçois, derrière un paravent, un cabinet de toilette et je m'y réfugie pour tenter laborieusement de me rendre présentable. Je laisse un mot de remerciement pour Anto qui excuse tout et ne juge jamais. J'attrape trois oranges sur la table de la cuisine et m'éclipse sans réveiller personne, projetant de faire comme si je revenais de l'épicerie.

La robe longue à paillettes ruine tous mes efforts.

Sam ne croit pas une seconde que je suis rentrée tard hier et ressortie ce matin dans cette tenue, hors carnaval. Je me retrouve, penaude, face à un gamin

goguenard et fier de s'être débrouillé seul pour manger, ranger et faire ses soins.

— Alors maman, tu m'as l'air en petite forme, tu veux un café, un gâteau? Je suis passé aux Canuts, Betty m'a donné de la tarte aux pralines.

— Non merci, je commence un régime.

« L'HISTOIRE L'ENSEIGNE,
NOS CHANCES SONT VAINES »

La jeune Camille attend devant les portes du lycée en jouant avec son téléphone, elle frémit dans sa veste en jean et hésite à rejoindre ses copines attablées devant des chocolats chauds au bar du coin. Elles doivent être en train de se raconter leur dernière virée avec leur mec sportif, leur week-end au ski ou leur après-midi au *skatepark*. Elle détache ses cheveux bruns pour avoir moins froid au cou quand un grand blond dérape avec sa planche devant elle et la fait voler sous son bras d'un coup de pied. Il lui sourit, lui demande ce qu'elle fait là. Elle ne lève pas la tête pour lui répondre alors il remonte sur sa *longboard* et s'éloigne en haussant les épaules. Elle entend rire de l'autre côté de la rue et aperçoit Kevin. Il traverse pour lui parler :

— Comment tu l'as remballé le Californien !

Elle le regarde d'un air perplexe, se replonge dans son téléphone sans lui répondre.

— Tu es venue chercher Sam, toi aussi ?

— Non, j'attends la prof de math pour lui péter la gueule. Ah mais je suis bête : vous l'avez déjà fait !

— N'importe quoi, elle a glissé.

— C'est ça, ouais. Il est chiant d'avoir pris toutes ces options Sam, il termine toujours tard. Je dois rentrer pour dix-neuf heures moi, qu'est-ce qu'il a besoin de faire des heures sup' de chimie...

— Tu vois vraiment pas l'intérêt ?

— Oh, arrête tes conneries. Sérieux, la prof qui tombe pile après avoir viré Sam de cours... vous êtes graves, faut vous calmer.

— Va dire ça à Rodrigue : qu'il faut rester zen.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé exactement à Rodrigue?

— Il se sent humilié, il n'a pas envie qu'on lui rappelle l'histoire. Il était à Toulouse mais, quand Sam est tombé, sa mère l'a emmené à l'hôpital. Il les a perdus, alors qu'il pensait squatter avec eux à l'hôtel. Du coup, il a un peu traîné dans les rues et il est tombé sur des mômes bien allumés qui se sont défoulés sur lui.

— Mais pourquoi?

— Va savoir : ils se sont foutus de sa gueule, il les a insultés, ils étaient défoncés...

— C'est pourtant sympa comme ville, Toulouse. Personne n'est intervenu?

— Je crois qu'il n'y avait pas de témoin et Rodrigue n'avait pas envie d'ébruiter l'affaire, tu le connais, sa fierté... un mec a fini par passer et le conduire aux urgences, où il a retrouvé Sam et sa mère.

— J'en ai entendu parler nulle part, c'est quand même grave. J'ai même pas fait le rapprochement avec son hospitalisation, je sais qu'il tombe souvent.

— Là, ça a été la fois de trop.

Kevin prononce cette phrase d'un air pénétré et laisse le silence la ponctuer.

Camille n'aime pas la tournure que prennent les choses. Elle connaît Sam depuis la maternelle, elle l'a vu endurer, subir, puis se rebeller et elle respecte son combat pour l'accessibilité. Mais son nouvel état d'esprit lui fait craindre des dérapages. Elle trouvait

déjà la brute qui lui fait face un peu primaire, depuis que l'Antillais taciturne traîne avec eux, elle se sent carrément exclue. Elle a vu apparaître de nouveaux amis sur le profil Facebook de Sam qui tous semblent porteurs d'un handicap mais n'ayant rien à voir avec le sien. Elle ne sait pas comment le questionner sans avoir l'air de l'espionner. Elle commence à envisager de cuisiner le rouquin et tente de s'adoucir un peu en continuant d'attendre à ses côtés, mais leur ami se montre avant qu'elle ait trouvé un angle d'attaque.

★

★ ★

J'ai adressé à Kevin le V de la victoire à travers la vitre du bahut, avant de voir Camille derrière lui. Je ne l'ai peut-être pas assez calculée alors qu'elle m'avait attendu dans le froid, j'avoue, mais j'étais trop pressé de féliciter mon pote :

— T'as vu ça mec : concert annulé samedi soir ! Il leur a fallu la soirée pour péter le mur, vous avez bien bossé !

— On avait José avec nous, les Portugais ont ça dans les gènes la maçonnerie !

Vexée d'être mise à l'écart, Camille se plante entre nous. Kevin se méprend sur les raisons de sa colère, je crois qu'il commence à la trouver fatigante :

— Non mais c'est bon, je rigole, tu peux sortir un cliché sur les roux si tu veux.

Mais elle ne relève pas :

— Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Vous avez muré La Cave ?

Je lui prête enfin attention et prends malgré moi le ton que j'aurais pour m'adresser à un enfant :

— Mais tu te souviens, on en avait déjà parlé, quand on a voulu aller voir le concert de Vald. On l'a dit que c'était un problème qu'ils ne veulent pas installer une foutue rampe.

— Quand est-ce que vous avez décidé de passer à l'action ? Tu es le cerveau et Kev le bras de la vengeance maintenant ?

— Techniquement c'est pas moi, rigole Kevin.

Je vois bien que Camille est fâchée et je suis un peu gêné.

— On a rencontré José qui était dégoûté de ne pas avoir de place pour le concert de Georgio, enfin c'est pas pour ça, mais... moi j'avais les boules de pas pouvoir y aller parce que c'était à La Cave... On lui a peut-être suggéré...

Camille ramasse déjà son sac, me laissant m'em pêtrer dans mes explications. Elle regarde sa montre, il est bientôt l'heure de son bus. Elle nous salue rapidement et on attend qu'elle ait passé le coin de la rue pour revenir à notre enthousiasme. On décide d'aller boire un verre et, tandis que Kevin trinque avec les filles de la table voisine en riant, je repense à la réaction de ma vieille copine qui gâche un peu mon plaisir.

Puis une des filles parle de cette salle qui a été murée et qu'elle a l'intention de boycotter par solidarité, maintenant qu'elle a pris conscience que tout le monde ne peut pas y aller, et je lève mon verre de bon cœur à toutes mes nouvelles amies.

Une lettre recommandée vient d'arriver du lycée : Sam est renvoyé. C'est écrit noir sur blanc.

Jeter la lettre et l'oublier ne va rien y changer, même si j'avoue avoir envisagé un instant cette possibilité. Je relis la décision du conseil de discipline sans en croire mes yeux. Ils ne peuvent pas nous faire ça, le seul autre établissement accessible est à l'autre bout de Lyon !

Mon premier réflexe est d'appeler Sam, qui heureusement pour lui est sur messagerie, ce qui signifie qu'il est en cours, j'espère.

Quand le proviseur lui a confisqué son fauteuil ultraléger à quatre mille euros parce qu'il roulait trop vite, je m'étais un peu emballée et je lui avais demandé, assez fort je le reconnais, s'il coupait les jambes de ceux qui courent dans les couloirs. Il lui avait échangé contre une vieille rougne vraisemblablement sortie de la déchetterie. C'est vrai que je suis maladroite quand je suis énervée, et que j'ai renversé une vitrine de bibelots aussi grotesques que fragiles en récupérant le fauteuil de compét'. Mais ça ne peut être la cause de son renvoi, Sam n'y est pour rien.

Je compose le numéro d'un représentant de parents d'élève que je connais bien, assez bien pour zapper les formules de politesse.

— Gérard, qu'est-ce que c'est que ces conneries ? D'abord, comment j'ai pu ne pas être informée du conseil de discipline ?

— Certainement en ignorant les appels et les courriers du directeur.

— M'enfin... Comment ils peuvent le renvoyer? C'est parce que j'ai pété les plombs quand l'autre con l'a privé de son fauteuil? Son «véhicule» qu'il disait, comme si c'était un vélo ou une trottinette, j'aurais pu porter plainte tu sais, c'était de la maltraitance...

— Tu aurais peut-être dû, plutôt que de tout péter dans son bureau!

— Oh l'exagération!

— Peu importe, ça n'est pas ça qui justifie le renvoi, c'est l'incitation à manifester, le trouble de l'ordre public.

— Quoi?

— Tu n'as pas entendu parler du blocus de la cantine? Toute la nourriture gâchée?

— De quoi tu parles?

— Le plan incliné n'a toujours pas été installé à la cantine, et le conseil d'administration a reçu une lettre signée d'un genre de comité de soutien aux handicapés menaçant d'en bloquer l'accès jusqu'à l'exécution des travaux. Des tracts ont circulé, il y a eu gros bordel un midi et le lendemain, pratiquement personne n'est venu manger.

— Bel exemple de solidarité.

— Des centaines de repas à la poubelle!

— Je ne savais pas, depuis le temps que ça avait été voté, je pensais que les travaux étaient faits... Mais comment peuvent-ils être sûrs que c'est Sam qui en est à l'initiative?

— Ah, on a juste de grosses présomptions : c'est le seul usager en fauteuil.

— Et alors? Les autres peuvent se sentir concernés! En tout cas, il reste quatre mois avant le bac, il ne va pas changer d'établissement maintenant.

— Fallait lui apprendre la patience alors...

J'ai bien conscience que raccrocher au nez de ce brave homme ne va rien arranger, mais l'assouvissement de cette pulsion me soulage trois secondes, comme j'imagine que me ferait du bien un aller-retour dans la face de mon fils si je l'avais sous la main à cet instant-là. Les travaux avaient été votés, c'est vrai qu'il aurait pu attendre.

Le proviseur ne doit pas être fier que son établissement ne soit pas aux normes, en allant négocier avec Anto, on va sûrement réussir à lui sauver la mise encore cette fois, mais quelle sera la prochaine étape?



Je ne comprends pas que ma mère me prenne la tête à ce point.

J'avoue que j'ai du mal à donner sens à son discours *peace and love*, alors que je la vois en colère depuis toujours. Contre la famille, contre les hommes, contre les patrons, contre l'Éducation nationale, contre la société, elle n'a jamais baissé les bras et je l'ai toujours admirée pour ça.

Il me semble que j'ai le courage de faire ce dont elle a rêvé et, pour moi, ses sermons manquent de crédibilité.

En quittant le lycée ce soir, j'ai vu des ouvriers en train de construire un accès à la cantine.

Djenna s'est battue tout le premier trimestre pour obtenir ces travaux : le fait est que ma méthode est plus probante que la sienne. Peut-être qu'elle est vexée.

Elle dit qu'elle m'a toujours appris l'honnêteté et le respect des lois. J'ai plutôt retenu que les lois sans fondement sont faites pour être contournées. Comme les feux de circulation qu'elle jugeait inutiles. Comme le fait que Betty et Anto devenaient sa sœur et son frère quand j'étais aux soins intensifs à l'hôpital car seule la famille pouvait entrer. Je n'ai pas oublié quand, petit, elle m'emmenait goûter au supermarché « parce que tant qu'on ne sort rien du magasin, c'est pas du vol ». Je l'ai même vu donner sa carte d'identité à une Algérienne qui n'avait pas de papiers et qui pouvait vaguement lui ressembler. Tout ça dans le respect des lois ? Et maintenant elle me sert du consensus à la louche :

— Il y a des choses qu'il faut accepter Sam, des règles et des gens qu'on est obligés de respecter, sinon tu vas au-devant de graves ennuis, je ne serai pas toujours là.

La théorie est vaine si elle n'est pas suivie de pratique, qu'est-ce qu'elle croit ?

Il semblerait qu'on puisse enseigner ce qu'on veut aux enfants, seul l'exemple les marque, et ce que je vis depuis ma petite enfance ne m'a pas encouragé à rentrer dans le rang.

J'ai trop souvent observé la victoire de la roublardise sur l'honnêteté pour croire en la prééminence de la justice sur la force.

Je sais, par exemple, que quand on vivait avec mon père, elle touchait l'aide aux parents isolés,

parce que celui-ci travaillait au noir et se déclarait sans ressources, alors qu'à son départ, elle n'a plus eu droit à aucune aide, ne pouvant plus prouver que le père était sans revenu.

Je me souviens d'un sexagénaire d'allure respectable qui, après avoir cartonné notre voiture avec sa décapotable en nous grillant la priorité, avait sorti une liasse de billets. Djenna, prise de scrupules, avait préféré faire un constat, à la régulière. L'assurance lui avait annoncé quelques jours plus tard que les torts étaient partagés (faute de témoin), elle a dû faire une croix sur le remboursement de ses réparations, et depuis le pare-chocs tient avec du scotch.

Tout le monde a profité de sa générosité quand ça a commencé à marcher pour elle : ses amis, ses amants, elle est la seule à croire le contraire.

L'un d'eux s'est même servi dans son chéquier pour créditer son compte. J'ai encore la haine en y repensant, c'était pile quand on devait aller à Vegas voir Aaron Fotheringham qu'elle s'était retrouvée interdit bancaire. Résultat, je n'ai pas rencontré l'Américain. Pourtant, moi je n'ai jamais pu aller faire de course avec ce chéquier. Globalement, pour payer par chèque de nos jours, faut être motivé : deux pièces d'identité pour faire un plein, vingt minutes de négociation pour qu'un restaurateur accepte ce titre de paiement. Mais là, le type a encaissé quatre mille euros en se faisant tout simplement des chèques à lui-même.

Comme quoi faut oser voir grand.

Ça a duré deux mois sans qu'elle puisse accéder à son compte. Deux mois de galère à imaginer ce que

c'est que d'être vraiment pauvre, comme quand on fait ramadan pour comprendre ce qu'est la faim. Et l'autre pomme qui croyait encore à une erreur, s'enfouissant plus profond dans la naïveté et la négation d'un monde où l'on pouvait se faire dépouiller par quelqu'un à qui on a ouvert sa porte, son frigo et sûrement son lit. Elle a même refusé de porter plainte, alors que, de l'avis général, l'ignominie méritait bien une symbolique tape derrière la tête et que ça aurait peut-être évité le moins symbolique coup de pelle dans la face que le voleur allait finir par recevoir.

Maintenant, j'ai décidé de cesser de subir. La peur va changer de côté.

Kevin est copain avec Sam depuis la maternelle. Ses parents se sont séparés l'année du cours préparatoire et son père a tenté de se suicider dans la foulée. Le bonhomme a survécu avec des souvenirs en moins et des cicatrices en plus. Le gamin est parti habiter avec sa mère qui a eu d'autres enfants, avant et après lui, mais c'est Sam qu'il a toujours considéré comme son véritable frère. Deux frères toujours attentifs l'un à l'autre et toujours là l'un pour l'autre.

À huit ans, il était le plus grand du groupe scolaire et personne n'était autorisé à dire qu'il était roux, pas plus qu'à dire que son pote était handicapé. Il aidait celui qu'il appelait « le p'tit » à se faire respecter. Il le protégeait au cas où quelqu'un lui aurait cherché des noises, il poussait son fauteuil et mangeait avec lui à la cantine de l'école maternelle car celle du primaire était en étage.

En milieu de CE2, Kevin a déménagé avec sa mère à Grosbliederstroff, un mois après que celle-ci a rencontré un Mosellan venu voir la fête des Lumières place Bellecour. Mais après une année qui a failli conduire la famille reconstituée au drame, le gone a préféré revenir à Lyon et habiter chez son père (pourtant, la forêt domaniale de Grosbliederstroff, avec son ancienne nécropole des invasions barbares, la proximité de la ligne Maginot, sans oublier la compagnie de son nouveau beau-père qui ne s'adressait à lui qu'en aboyant et celle de ses quatre

demi-sœurs passionnées de cosmétiques auraient pu le retenir, mais il faut croire qu'il était très attaché à ses copains).

Son géniteur, sourd de naissance et dépressif chronique, s'est retrouvé père au quotidien alors que son fils avait déjà dix ans. Il a fait avec, sans transformer sa vie pour autant. Kevin l'a toujours vu s'exprimer par signes, il le comprenait instinctivement. Mais ils n'ont jamais été assez proches pour qu'il se définisse comme coda*, la LSF n'étant pas sa langue maternelle comme pour les enfants ayant grandi entre deux parents sourds.

Djenna ajoutait une assiette presque quotidiennement et le gamin occupait souvent le canapé du salon rue Gigodot. Il a rendu visite à Sam chaque fois qu'il était hospitalisé, l'a veillé quand il était souffrant et a toujours refusé de participer aux activités qui lui étaient inaccessibles, par solidarité.

Puis c'est le petit qui a aidé le grand à se faire accepter au collège, qui a calmé les conflits avec les balèzes qui voulaient se mesurer à lui; il lui a appris à maîtriser sa force et à mettre sa paranoïa en sourdine. Il lui a fait voir des films et lui a même fait la lecture.

Au fil du temps, ils sont devenus dépendants l'un de l'autre.

Kevin a suivi un apprentissage de LSF pour mieux communiquer avec son père. Les cours n'ont pas amélioré leurs rapports mais ce sont les seuls que le jeune ait jamais suivis avec assiduité. C'était la première fois

* Child of deaf adult, « enfant de parent sourd ».

qu'il prenait plaisir à apprendre, il avait l'impression de jeter un pont entre deux mondes, il s'en faisait une mission. Il envisage de devenir traducteur un jour.

Il a toujours été dégourdi et responsable, traversant la ville seul, à pied, la clé autour du cou, quand les autres étaient accompagnés par un adulte pour traverser la rue. Apprenant à se servir du four à micro-ondes, du réveil et du téléphone qui remplaçaient la baby-sitter. Djenna l'a toujours trouvé tellement raisonnable et mature qu'elle lui confie son fils depuis longtemps, en oubliant qu'ils ont le même âge.

Il a tant de fois accompagné son pote qu'il connaît par cœur les parcours évitant les obstacles ou les rues trop étroites. Il ne prend jamais les escaliers ou les traboules, et même seul ou avec des valides, il ne fréquente plus les boutiques ou les bars inaccessibles, ses pieds font automatiquement les détours qu'il doit emprunter quand il pousse le fauteuil.

Un jour, en attendant Sam à l'accueil du centre handisport, il a vu une publicité pour un film en langue des signes et il a réussi à convaincre son père d'aller le voir avec lui. Il a pris sur lui pour se rendre dans cette salle pleine d'escaliers que Sam appelait à boycotter. Il était tellement content de sortir avec son père et fier d'avoir réussi à le faire venir. Mais à peine le film commencé, il aurait voulu disparaître dans son fauteuil en constatant que le film était en BSL* la langue des signes la plus éloignée de la française. Il a tenté d'attirer l'attention de son père qui avait

* British Sign Language.

fermé les yeux et restait obstinément accroché à son siège, alors même que la salle se vidait. Le film était long et bavard, faisait référence à de nombreux personnages dont les noms étaient incompréhensibles à qui ne signait pas les lettres à deux mains et Kevin était terriblement déçu de voir son père encore une fois muré dans son désarroi.

À la sortie, celui-ci lui avait reproché de l'avoir fait se sentir stupide et lui avait fait comprendre que plus jamais il ne le suivrait. Le fils a pris conscience de la souffrance de son père, de ce désespoir que personne n'entendait et qui le rongait de l'intérieur. Sa frustration lui a rappelé celle de Sam quand il avait découvert la volée de marches à l'entrée de cette même salle alors qu'il était impatient de voir le dernier Tarentino.

D'ailleurs, quand il a fait demi-tour pour expliquer le problème au gérant, celui-ci l'a accueilli en disant « je vous reconnais, décidément : vous n'êtes jamais content ».

Il avait entendu la même réflexion d'un commerçant qui avait installé un plan incliné pour accéder à sa boutique et décoré celle-ci d'un énorme totem en son centre qui empêchait le passage d'un fauteuil.

C'est là qu'il fit le parallèle entre les problèmes rencontrés par son pote en fauteuil et ceux rencontrés par son père sourd. La condescendance des valides et des entendants à leur égard.

C'est lui qui alla trouver Rodrigue, il l'avait vu s'engueuler avec la prof de gym pour une histoire de mauvaise note en course malgré ses déplacements

difficiles, alors il l'a présenté à Sam pour qu'ensemble, ils s'unissent et affrontent ces aberrations, qu'ils imposent leur vision de l'égalité.

C'est Kevin qui posa les fondations de leur collectif, même s'il en laisse de bonne grâce la paternité à son pote. Celui-ci s'exprime mieux et son caractère jovial est plus fédérateur. Il n'y a qu'à voir le succès de leur action pour bloquer la cantine ; lui, il aurait menacé, voire distribué quelques baffes, tandis que le petit a réussi à se mettre tous les demi-pensionnaires dans la poche grâce à son bagou et au tract rédigé par sa copine autiste. C'est ça aussi, sa force, à Sam : savoir s'entourer et tirer le meilleur de chacun, faire émerger des qualités qu'on ignorait même avoir.

Au début, Kevin trouvait que ça ressemblait un peu à la cour des miracles leur raya, fallait pas y aller pour draguer ! Finalement, il a découvert que tous ensemble ils compensaient leurs manques et transformaient leurs failles en force. Ils pourraient bien améliorer la société, aussi déficients qu'ils soient, et ça le rend fier.

« UN BEAU SOIR,
L'AVENIR S'APPELLE LE PASSÉ... »

Sam n'a finalement été exclu du lycée qu'une semaine. Et à son retour, il pourra enfin manger à la cantine, s'il en a envie (il est foutu de changer d'avis parce que, quand même, c'est meilleur à la maison). Nous sommes allés nous excuser auprès du proviseur, accompagnés de maître Aragon (Anto peut être impressionnant) et d'un représentant des Paralysés de France. Enfin, je me suis excusée platement et Sam du bout des lèvres. Pour ne pas le savoir en train de rouiller sous la pluie toute une semaine, j'ai réussi à le faire embaucher au resto des Canuts. J'ai flatté le chef pendant une heure (c'est vraiment la semaine où je paye de ma personne). Le gamin n'est pas d'une aide phénoménale mais il gagne ses repas par sa bonne humeur et, surtout, je sais où il est, au moins quelques heures en journée.

J'en profite pour aller faire une grande balade avec le chien et nos pas nous mènent directement au local dans lequel je l'ai vu entrer, rue Burdeau.

Je me retrouve devant une fresque rouge et noire. Un poing dressé sur une flaque de sang, l'étoile noire, le A cerclé, le symbole masculin/féminin avec les trois traits du *peace* en son centre, tous les poncifs sont illustrés. Une façade sans enseigne à la vitrine couverte d'affiches militantes, qui rappelle celle d'un bar sans alcool où j'ai autrefois rencontré son père.

Il était anar et straight-edge, à l'instar de Ian McKaye du groupe Minor Threat : il ne buvait pas

d'alcool, ne prenait pas de drogue, ne mangeait pas de viande et ne faisait pas l'amour sans sentiment. Son agressivité passait pour de la contestation, son déséquilibre mental pour de l'originalité. Je ne voyais pas la folie dans ses yeux vert anis. On le disait *borderline*.

On était à un âge où toute originalité est fascinante.

Je venais de quitter ma famille musulmane, j'étais jeune et naïve et pour moi l'expression « il a bu du vin ? » signifiait « il est con ou quoi ? ». J'étais décalée parmi les punks remplis de bière. Nous étions deux extraterrestres dans l'univers des squats, unis par la lutte contre le racisme et le sexisme. Lui se prenait pour Rimbaud, mais sans substance artificielle pour atteindre le paradis, j'ignorais encore que son cerveau fabriquait son propre poison. Pour moi, il représentait la rébellion sans la défonce, l'intégration sans le cochon, j'avais l'impression de moins trahir ma culture d'origine en me frottant à une autre tellement exotique.

Il me mentait, il se mentait, je me mentais, tout n'était qu'illusion.

Je descends un plan incliné et je dois baisser la tête pour entrer dans un grand salon voûté. Mes yeux s'habituent à la lumière tamisée et je distingue plusieurs fauteuils dépareillés et un canapé customisé que je reconnais pour l'avoir donné à Kevin en pensant qu'il était pour sa chambre. Une délicieuse odeur de café au caramel manque de me faire oublier l'objet de ma visite. Des gâteaux faits maison trônent sur le comptoir et un grand chevelu portant d'incongrues lunettes de soleil m'adresse un large sourire

qui achève de vaincre ma résistance. Je ne suis plus une mère inquisitrice venue vérifier que son fils ne s'éloigne pas du droit chemin, mais sous l'emprise du spleen de ma jeunesse et des parfums oubliés de la révolte. Une vague de nostalgie me submerge.

Sur les étagères qui tapissent les voûtes, je retrouve des livres que j'ai adorés, mais certains ici sont en version audio, ou en braille. La biographie d'Angela Davis est coincée entre celle de l'abbé De L'Épée et celle de Petrucciani, avoisinant des documentaires à propos de l'Armée républicaine irlandaise, des Apaches et d'autres communautés opprimées ayant un jour pris les armes.

Le ton est donné.

Le chevelu ne regarde pas vers moi, j'en profite pour faire le tour. Il semble qu'il y ait une autre salle, au fond. Quelques jeunes arrivent, dont le métis que j'ai vu parler avec Sam l'autre fois dans la rue. Je surprends des regards vers moi, à la dérobée. Ma présence soulève des interrogations.

Je me rapproche du bar, montre la machine à café, demande un allongé et le garçon me tend un chocolat crémeux. Je n'ose pas lui dire que je suis au régime. Je me présente comme la mère de Sam, il me dit qu'il reconnaît les gens à leur voix mais ne mémorise pas les noms. Puis il se retourne pour monter le son d'un rap en français que je n'ai jamais entendu et entreprend d'essayer des verres sans me faire face. C'est quand je vois derrière la vitre arriver Kevin et que je mets le nez dans ma tasse que je réalise à quel point ma présence en ce lieu est déplacée. Le chien

s'agite, il veut aller lui faire la fête, je tire sur sa laisse. J'ai honte de mon intrusion, je ne sais pas ce que j'espérais trouver ici, quelles réponses à ces questions que je n'ose pas poser.

Alors je demande au jeune homme combien je dois. Il redevient souriant pour encaisser et j'attends que Kevin soit passé dans mon dos pour prendre le chien dans mes bras et sortir. J'espère qu'il ne m'a pas vu, je regrette de m'être présentée au barman. Je descends vers les Terreaux sans me retourner, pour ne pas vérifier si Kevin a disparu dans la salle du fond.



Camille a suivi Kevin en sortant du lycée, plus par désœuvrement qu'autre chose, puisque Sam est coincé au resto de son impasse à cause du blocus de la cantine. Pourtant, il a réussi, sans casse et sans violence à rendre le lieu accessible. Elle est en train de se dire que sa mère est bizarre sur ce coup-là, quand elle reconnaît Houdini, leur petit chien. Djenna tire sur sa laisse pour le faire avancer. Elle semble sortir du local où Kevin vient d'entrer. Cela éveille sa curiosité, elle trouve assez légitime d'aller voir ce qu'ils fabriquent tous au même endroit.

Elle est déjà venue ici avec Sam et Emma pour une soirée ciné-débat mais n'y est jamais entrée seule. C'est un bar sans alcool, qui fait resto vegan le midi, tenu par de jeunes anars. Elle a du mal à croire que la mère de Sam en soit cliente.

À l'intérieur, elle ne retrouve pas Kevin. Elle avait bien préparé son speech et s'en trouve interdite. Elle ne reconnaît pas le serveur non plus, à sa place un grand type mal coiffé l'accueille d'un sourire en enfonçant sur son nez des lunettes sombres. Il se félicite à voix haute de l'affluence alors qu'elle ne voit que deux filles en train de jouer au baby-foot. Désorientée, elle lui commande un chocolat chaud. Elle va s'asseoir dans un vieux fauteuil en cuir aux accoudoirs râpés sans avoir idée de la suite des événements. Quand il lui apporte sa boisson, elle engage la conversation. Paul se présente et elle comprend qu'il est aveugle quand il trébuche sur le sac qu'elle a laissé dans le passage. Elle se confond en excuses et il s'installe sur la banquette face à elle, toujours en souriant. Elle le questionne à propos du lieu et il lui parle du collectif qui le gère.

Paul est bavard et prosélyte. Il lui parle des cours de LSF qui ont lieu ici, des stages d'initiation au braille et en vient assez vite à évoquer une espèce d'intersyndicale du handicap. Il raconte sa propre motivation à s'unir à d'autres éternels oubliés. Il lui dit qu'il veut être psychiatre et que même s'il a toujours été brillant, le système scolaire n'a jamais été de son côté; même s'il parvient à arracher chaque année ses examens, rien n'est fait pour l'aider à atteindre son but, alors que sa cécité ne serait pas un obstacle si certains aménagements étaient mis en place. Profs inaudibles, cours rarement mis en ligne quand la synthèse vocale pourrait permettre de les rattraper, sa liste de doléances est longue.

Laissant le liquide épais et sirupeux l'engourdir autant que le discours, Camille perd le fil du parallèle entre l'activisme noir des années 1960 et la résistance à l'oppression aujourd'hui en France. Paul est encore plus à fond que les jeunes avec qui ils avaient parlé le soir du ciné-débat, il l'inonde de références historiques, de statistiques et de comparatifs.

— C'est une forme de ségrégation que nous subissons, nous ne pouvons toujours pas faire les études et les métiers que nous voulons, de nombreux endroits nous sont interdits de fait...

Camille émerge de sa torpeur :

— Mais, qui est l'opresseur?

— L'État voyons, les valides : vous-mêmes, tous ceux qui profitent des installations inaccessibles sans les boycotter, tous ceux qui savent et qui ne font rien. Vous n'êtes pas aveugles mais vous ne nous voyez pas!

La jeune fille se mord les lèvres sans avoir à cacher sa perplexité à son interlocuteur et termine son chocolat. Paul lève la tête au moment où s'ouvre une porte au fond de la salle et se lève pour aller à la rencontre de ceux qui arrivent. Camille reconnaît la voix de Kevin dans son dos et ne se retourne pas. Elle tend le bras pour attraper *Le Métier d'homme* d'Alexandre Jollien sur l'étagère à sa droite et le feuillette en tendant l'oreille. Quand le roux vient la saluer, il ne masque pas sa surprise et elle en rajoute dans l'enthousiasme, tant rapport à la déco du lieu qu'aux gens qui s'y retrouvent. Il n'est pas très loquace mais elle ne lâche pas l'affaire, sachant que si elle n'arrive pas à le faire parler avant qu'il

retrouve Sam, il ne lui révélera jamais rien sur leurs projets communs.

Paul revient vers eux accompagné d'un sourd dont elle a vu le profil sur Facebook en allant sur les amis de Sam. Elle ne connaît que quelques signes de LSF mais celui-ci semble ravi de lui en apprendre d'autres. En continuant de s'intéresser à leurs difficultés et leurs revendications, elle parvient à leur faire évoquer la prochaine réunion.

À la manière dont ils présentent leur assemblée, lui chuchotant à l'oreille le lieu du rendez-vous où une fourgonnette vient ramasser les participants pour les amener en un endroit secret, on pourrait croire qu'il s'agit d'une rave, d'une fête clandestine à cause de la drogue qui y circule.

Mais il ne s'agit pas de danser, encore moins de se défoncer.

Eux au moins ne se mentent pas sur leur motivation.

Ils ne sont pas là pour rigoler.

« LA TÊTE TROP CHAUDE
ET LE CŒUR TROP FROID »

Une semaine pour moi, une semaine entière rien qu'à moi.

« Dire qu'ils m'interdisent les mauvaises fréquentations et ils me laissent seuls avec moi-même* ! »

Ma mère croit qu'en me confiant à la garde de Oniji, le cuistot des Canuts, elle me garde sous contrôle. Comment peut-on être si naïve, à son âge ? Sérieux, Oniji ? L'homme le plus cool de la terre, quatorze ans pour toujours ! Je pense, faut être lucide même si ma fierté en souffre, que ça l'arrange de ne pas avoir mes roues dans les pattes. Même s'il aime bien rendre service, il n'a pas que ça à faire : jouer les nounous. Après que j'ai pété deux verres en faisant la vaisselle et pissé le sang en épluchant des carottes, j'ai senti son euphorie habituelle s'étioler, il ne s'est pas fait prier pour me laisser partir.

Je passe par les cuisines à neuf heures et à quatorze heures, sans oublier de saluer Betty en salle, même si je ne pense pas qu'elle me balancerait. Et pendant cinq heures, pas de lycée, pas de daronne, pas de rendez-vous médical, pas de réunion : du temps volé à l'insu de tous. Pas de chaperon, pas de copain, je roule seul dans la ville, je m'écoute réfléchir pour la première fois de ma vie. Les seuls moments où j'ai eu du temps comme ça, c'était à l'hôpital, et la douleur

* Pierre François Lacenaire dans *Les Enfants du paradis*, dialogue de Jacques Prévert.

m'empêchait de penser. Avec mon fauteuil manuel, je me muscle les bras, je glisse sans bruit sur les trottoirs, sur les quais, dans des quartiers où je ne vais jamais, je traîne, sans but. Parfois, je me laisse surprendre par la distance que j'ai parcourue et le retour est musclé pour revenir à l'heure au resto à la fin du service, je rentre en sueur et ma mère se demande si Oniji ne m'en demande pas trop.

Hier, en partant, j'ai croisé Camille qui venait me voir. J'ai eu l'impression que ça la blessait, tous ces moments de liberté que je lui avais cachés. J'ai repensé à ce que m'a dit Kevin l'autre soir : selon lui, on n'est pas juste amis d'enfance, elle serait amoureuse de moi depuis longtemps. C'est vrai qu'elle est toujours là, excessivement patiente, même quand je lui fais de sales plans. Elle est un peu possessive aussi. Je fais le malin avec mon piège à filles roulant, mais sur toutes ces nanas accrochées à mon fauteuil ou sur mes genoux, il y en a peu que j'ai vraiment serrées. Et elle est là, sans que je comprenne le message.

Est-ce qu'on peut coucher avec un pote ? Est-ce que l'amour peut-être aussi simple que l'amitié ? Je n'ai jamais vraiment vu ça autour de moi.

Camille a retrouvé le sourire en comprenant qu'on avait la journée devant nous, rien qu'à nous. Elle n'est pas allée en cours et on a profité de l'appartement de son père qui travaille à l'extérieur. J'ai goûté son herbe et c'était bien de passer du temps avec elle, de se lâcher, sans avoir à se dissimuler, à semer les copains, à guetter le retour de ma mère. Ça tombait d'autant mieux qu'il pleuvait dehors et je ne

sais pas ce que j'aurais fait sans elle ; elle serait folle de rage si elle m'entendait, mais j'ai encore un peu de mal à partager ses envolées lyriques. C'est comme si une petite voix me disait de me méfier. C'est trop facile. Elle est sympa, jolie, drôle, intelligente, il doit y avoir un piège, j'ai peur de m'attacher.

J'ai déjà été raide dingue d'une fille. Elle s'appelait Angela, elle était italienne. Je l'avais rencontrée en vacances en Toscane et j'avais mis toute une année à la conquérir par correspondance. Elle était venue me voir à Lyon. Elle était tellement canon, je faisais le malin devant mes potes, je les avais même un peu laissés tomber, et quand elle m'a quitté sans préavis, par mail, sans que je comprenne pourquoi, alors qu'on allait partir tous les deux, j'ai tellement morflé que je me suis blindé pour que ça n'arrive plus. Mon père, la famille de mon père, la famille de ma mère, comme elle, ils m'ont lâché sans que je sache pourquoi et j'ai décidé de ne plus m'attacher.

De toute façon, elle a déjà redoublé une fois, Camille, faut arrêter de déconner, je l'ai convaincue de retourner en cours aujourd'hui et j'arpente les rues de la ville en solitaire sous le soleil retrouvé.

« DANS TOUTES LES LARMES
S'ATTARDE UN ESPOIR »

Je bois un pinot gris, accoudée au comptoir face à Betty, qui lave des verres dans son éternelle salopette délavée. L'écouter siffloter me détend. Un grand brun est attablé devant un journal dans mon dos, je l'ai remarqué en entrant, j'ai l'impression qu'il ne bouge pas, son café doit être froid.

Betty, toujours très fine, m'indique le lascar à grand renfort d'œillades.

— Alors, toi aussi t'es sans Valentin ce soir ?

Je fais comme si je ne comprenais pas son manège en espérant que le gars ne l'ait pas vu :

— Écoute, sans me vanter, je crois avoir reçu plus de messages que la plupart de mes copines en couple, mais à part me rassurer sur mon âge et mes kilos en trop, ce n'est pas ça qui me sort de la tête le mouron que je me fais pour Sam...

Je me rends bien compte que je m'y prends mal si je veux parler de mon fils avec elle quand je la vois suspendre son geste, appâtée par la partie la plus drôle de ma phrase :

— T'as eu quoi comme messages ?

— Tu te souviens de mon pote Xavier ?

— Celui qui voulait m'apprendre à faire des cocktails ? Il m'avait soulée lui.

— Il fait la saison à Courchevel. Il m'a envoyé une belle déclaration d'amour par mail, bien embarrassante si on considère qu'il est toujours marié. Je

lui ai répondu : « Moi aussi, je t'aime beaucoup », et je t'avoue que je ne suis pas trop pressée de le revoir. Et j'ai aussi reçu une carte du jeune qu'on avait rencontré ensemble à Séville.

— Ah oui, il était mignon Chouki!

— Il m'a écrit : « Si tu veux *de* m'épouser, je viens vivre à la France maintenant. » Ça veut dire qu'il n'a toujours pas trouvé de touriste de son âge pour lui assurer un avenir meilleur!

— Oh... il est toujours aussi mignon, tu vas lui répondre quoi?

Betty papillonne des cils à l'intention du grand brun au fond de la salle, qui ne peut pas ne pas entendre notre conversation.

— Bah... si je suis toujours célibataire à soixante piges je le rappellerai, à l'allure où on correspond, il ne sera pas choqué, parce que ça fait quoi, quatre ans qu'on n'avait pas de nouvelles?

Je vois que Betty ne m'écoute plus et je me sens rougir en prenant conscience de la présence du grand brun à côté de moi, je ne l'ai pas entendu se lever. Il me gratifie d'un joli sourire en laissant sa monnaie sur le comptoir et me frôle en se penchant pour caresser Houdini à mes pieds avant de sortir en nous saluant toutes les deux.

Betty explose dès qu'il a fermé la porte :

— Lui, il était pas mal comme Valentin!

— Tu viens de faire un heureux, il a dû t'entendre.

— C'est toi qu'il matait depuis tout à l'heure!

— Ma nuque, mon dos, mes fesses? Zut, on ne pense pas assez à se faire belle vue de derrière...

— Mais dès que t'es rentrée, il a lâché son journal, à croire qu'il t'attendait ! Tu devrais le rattraper.

— T'es gentille mais j'ai un rendez-vous et pas galant, j'ai mieux à faire que de fêter la Saint-Valentin !

Alors que je meurs d'envie de lui parler du job d'été qu'a proposé Anto à Sam, elle me coupe l'herbe sous le pied avant de disparaître en cuisine :

— Allez, va emmerder ton fils, va !

Suis-je à ce point prévisible ?

« SACHE QUE TA MEILLEURE AMIE,
PROLÉTAIRE, C'EST LA CHIMIE »

Emma Edelman est assise à l'avant d'une fourgonnette blanche garée en double file place Bellecour. Elle a emprunté une casquette à son frère pour cacher sa coupe de cheveux ratée. Elle a l'air d'un garçon et apprécie d'être ainsi méconnaissable, ça renforce son impression d'être en mission secrète. Pour la première fois, elle a le sentiment d'appartenir à un collectif, d'avoir des amis et un but commun.

Autiste Asperger, elle a toujours eu du mal à entrer en interaction avec les autres. Elle maîtrise mal la comédie sociale. Ses parents l'ont même changé d'établissement, en fin de primaire, quand elle a été victime de la méchanceté de gamins dont elle avait naïvement cru qu'ils l'appréciaient. Jaloux de ses résultats scolaires et déconcertés par son attitude, ils ne s'étaient rapprochés d'elle que pour s'en moquer et la pousser à faire pour eux des choses auxquelles elle ne veut plus penser. Entre les enseignants qui la considéraient comme un phénomène de foire et les élèves qui la regardaient comme une débile, elle n'a pas de bons souvenirs de sa scolarité. Petite, elle faisait le poteau de but dans la cour pour pouvoir jouer au foot avec les garçons de sa classe, plus grande elle leur taillait des pipes pour qu'ils s'intéressent à elle. Elle a arrêté le lycée en seconde et suit maintenant des études à distance par le Cned*, ça

* Centre national d'enseignement à distance.

lui convient mieux. Elle tient un blog où elle partage ses morceaux de rap, elle n'a jamais été si populaire, elle a deux mille trois cents *followers*. Elle se sent bien derrière son écran, elle préfère la carte au territoire.

Quand elle a rencontré Sam, il lui a expliqué qu'elle devait se faire respecter et que son QI n'impliquait pas qu'elle supporte ce que les autres attendaient d'elle. C'était au moment où elle en avait marre de faire des efforts et, désormais, les gens la prennent comme elle est ou passent leur chemin.

Finalement ça fonctionne, elle n'a plus peur de dire ce qu'elle pense. Elle apprécie particulièrement Nina et Joanes, car les sourds aussi vont droit au but, ne font pas de second degré. Leurs codes sociaux sont plus simples et, surtout, ils ont plus de sens. Tout ce qu'elle considère comme des simagrées imposées dans une communication verbale semble logique lorsqu'on s'adresse à un sourd : devoir le regarder en face pour lui parler, qu'il puisse lire sur vos lèvres, sourire pour lui montrer qu'on est content ou froncer les sourcils pour faire voir qu'on est fâché. Même si ce qu'elle préfère dans la vie c'est le rap (surtout depuis qu'elle a découvert que Chief Keef est aspi aussi) et les polars américains, bien que ces deux-là n'entendent pas et ne lisent guère, elle se trouve pas mal de points communs avec eux : eux aussi, on les prend souvent pour des simples d'esprit, à tort. Elle assiste depuis peu au cours de LSF que donne Olivier rue Burdeau.

Elle aperçoit Camille qui émerge de la foule devant le McDonald. Elle écarquille les yeux, se

tourne vers Joanes qui tient le volant et le regarde en articulant bien :

— J'ai toujours dit que c'était naze de se retrouver ici.

Il lui répond en signant : « On n'est jamais plus invisible que dans la foule, Sam a raison. »

Elle réfléchit un moment pour essayer de comprendre, renonce, pas encore assez de cours, et reprend en articulant bien :

— Regarde : la copine de Sam, sur le trottoir, là ! Elle est pile au point de rendez-vous.

Le chauffeur continue à signer sans regarder au dehors : « C'est les soldes. »

Emma se tasse sur son siège :

— On devrait partir. Sam n'aimerait pas qu'elle soit au courant. Moi, je lui ai rien dit. Je l'aime bien Camille, mais elle n'est pas comme nous.

Sur le trottoir, un grand Noir avec une gouffa et un pantalon jaune saisit d'autorité la poignée de la fourgonnette. Comme elle lui résiste, il s'adresse à Emma à travers la vitre. Celle-ci dissimule son visage avec sa main, elle l'ignore et continue de bougonner :

— Ça y est, je viens de comprendre ce que tu as signé tout à l'heure ! Lui, il a déformé le message en « plus on est voyant, plus on passe inaperçu » !

Joanes lui tape sur le bras pour qu'elle signe, ou au moins qu'elle le regarde en parlant, avant de se pencher pour déverrouiller la portière arrière. Celui qui aurait pu faire partie des Jackson Five monte en les saluant de la tête, il installe la rampe coulissante pour faire monter un chauve en fauteuil. Derrière eux grimpe avec

difficulté un jeune blond à la démarche chaloupante. Une adolescente munie d'une canne blanche les suit, accompagnée d'un maigrichon couvert de cicatrices. Au grand désarroi d'Emma, Camille ferme la marche et s'installe à ses côtés à l'avant, après avoir tambouriné contre la portière. Joanes reconnaît la jolie petite brune qu'il a vue au local et la salue d'un air surpris.

Elle grimace un sourire.

— Fallait pas m'en parler... enfin, toi, Emma, j'aurais apprécié que tu m'en parles !

Emma jette un regard noir au chauffeur qui secoue la tête pour décliner toute responsabilité. Camille est vexée de sentir sa présence inopportune. L'ambiance est tendue dans la camionnette et les nouveaux venus gardent le silence jusqu'à Villeurbanne où Joanes se gare devant un bar-tabac, dans une rue un peu glauque. Là, tout le monde continue à pied. Camille tente de se rapprocher d'Emma en lui glissant d'un air complice :

— J'ai l'impression de défiler comme à la parade, il va nous faire repérer l'aspirant Black Panther.

Celle-ci lui répond d'un ton brusque :

— Moi je ne comprends pas pourquoi tu es là.

Et elle la distance en accélérant. Camille regrette d'avoir mis des talons, elle est à la traîne. Les gens qui les voient passer, l'aveugle, le gars en fauteuil, celui à la démarche mal assurée et cette adolescente à l'air renfrogné portant une casquette trop grande, la prennent sans doute pour une travailleuse sociale organisant une sortie pour les pensionnaires d'un centre spécialisé. Ils ne se gênent pas pour les dévisager et ne saluent qu'elle, qui clôt la marche, en

trench chic et sobre, dégoulinants d'empathie. Leur attitude accentue la gêne de Camille.

Lorsqu'elle aperçoit Kevin devant le hangar, Emma presse encore le pas pour lui parler mais il entre en faisant signe de le suivre.

L'assemblée prend place sur des bancs et Camille reste debout au fond, les mains dans les poches. Il y a là une quinzaine de personnes, plutôt jeunes, certains n'ont pas l'air plus handicapés qu'elle, pourtant elle a l'impression d'être la seule qu'on dévisage.

Joanes échange en LSF avec une fille porteuse d'un appareil auditif, Camille cherche où elle l'a vue. Elle est très grande, elle se souvient de son allure de femme girafe et de ses cheveux qui lui balayent les fesses : Nina Naudin, elle était en classe avec Sam. Elle a perdu l'ouïe à la suite d'une banale otite mal soignée. Elle reconnaît également Vincent, qui parle à l'oreille de Sam, pour l'avoir croisé au centre de rééducation quand elle allait rendre visite à son ami. Celui-ci est atteint d'une maladie dégénérative. Il lui jette des coups d'œil circonspects, elle répond par un signe de la main. Les autres la regardent bizarrement, elle craint qu'une rumeur commence à circuler faisant d'elle un membre des Renseignements généraux.

Elle tente de capter l'attention de Sam mais on dirait qu'il est le seul à ne pas la voir. Il s'installe derrière une table et prend la parole tandis que Kevin s'installe pour signer à ses côtés.

— Pour commencer, je voulais vous dire qu'on n'a pas besoin de témoins neutres, mais de volontaires engagés et sincères.

Kevin regarde Camille et renonce à traduire ce qui ne s'adresse sans doute à aucun sourd. Après une hésitation, elle va s'asseoir à côté de Paul, qui sursaute.

Le jeune aux cicatrices qui accompagne la fille aveugle prend timidement la parole :

— On a raté votre première réunion mais on a entendu parler, comme tout le monde, du mec qui a été agressé à Toulouse et on voulait savoir comment il allait, il n'est pas là...

— Non, Rodrigue n'a pas pu venir ce soir, répond Sam en souriant, et il vaut mieux éviter de lui en parler si vous le rencontrez, il n'aime pas trop qu'on lui rappelle sa mésaventure, même si elle a permis de nous rassembler.

Alors que Camille se dit qu'elle a raté un truc, s'il n'y a qu'elle qui n'a pas entendu parler de l'histoire de Rodrigue, personne ne semble savoir comment enchaîner. Le Noir à pantalon jaune assis devant elle lève la main.

— Bonjour, je m'appelle Isaac, je voudrais rejoindre votre organisation parce que la directrice de l'école maternelle de notre secteur n'a pas voulu scolariser ma petite sœur, sous prétexte qu'elle est déficiente mentale. Elle nous a dit que l'école n'est obligatoire qu'à six ans, que les classes sont déjà chargées et que ça n'est pas son problème si elle doit tourner en rond à la maison toute la journée sans voir d'autres enfants... alors je lui ai pété la gueule.

Sam lui sourit, un peu embarrassé :

— Ok, tu n'as pas besoin de nous donc.

Le grand Noir continue sans percevoir de malaise :

— Non mais... je peux aider.

Camille défie son amoureux du regard. Il ne lui a pas parlé de cette réunion quand ils ont passé la journée ensemble. Il l'a apaisée quand elle lui a dit qu'elle craignait que leur lutte bascule dans la violence. Il essaye de ne pas montrer son trouble, il ne peut pas répondre sans la voir derrière son interlocuteur.

— Écoute, je ne sais pas comment tu as entendu parler de nous, ni ce qu'on t'a dit, mais on ne fait pas dans le pétage de gueule. Tu comprends, on essaye de rendre la société plus accessible, plus accueillante, de mieux vivre ensemble.

Kevin semble avoir du mal à traduire ces gazouillis de hippie, il simplifie :

— On ne pète pas la gueule aux gens, sinon nos réunions vont être interdites.

Joanes signe ce que Kevin traduit aussitôt en demandant si la sœur est scolarisée depuis. Celui qui s'est présenté comme Isaac répond d'un air goguenard :

— Oui, dans une école voisine, il semblerait que l'exemple ait eu des répercussions.

Des sourires satisfaits apparaissent dans l'assemblée, certains vont jusqu'à applaudir.

Emma enchaîne, Camille est impressionnée par son assurance nouvelle :

— Vous avez peut-être vu que les travaux sont finis en face du Jardin des plantes ? Le propriétaire a réussi à faire financer les aménagements pour rendre son appartement accessible, du coup il a été exonéré de taxe foncière et il vient de le louer à la fille d'un pote à lui, qui n'a aucun problème de mobilité.

Vincent souffle :

— Moi je suis toujours sur liste d'attente, on me répète sans arrêt que dès qu'un appart accessible se libère sur les pentes c'est pour moi...

Paul intervient brusquement, faisant sursauter Camille à son tour :

— Et ça la gêne pas la meuf, d'occuper un appart équipé de rampes et de tas d'installations qu'elle n'utilise pas ?

Le dénommé Isaac rajoute en se tournant vers eux avec un sourire mauvais :

— Je propose qu'on lui rende totalement inaccessible son appart, qu'elle se rende compte.

Kevin quitte un instant son rôle de traducteur pour ricaner :

— Ouais... la mélasse, la cire, les détritrus devant la porte, on maîtrise tout ça !

Encaissant cet aveu, Camille se retient d'intervenir mais se sent trahie par les dénégations récentes de Sam. Nina s'en mêle, parlant et signant en même temps :

— Je pense que si on s'y met tous, on peut la convaincre de rendre l'appart à quelqu'un qui en a vraiment besoin.

Sam conclut :

— Attention à ne pas faire de dégâts irréversibles ! Voyez avec Emma pour l'adresse exacte.

Puis il donne la parole à une jeune fille en fauteuil qui lève la main depuis un moment :

— Je pense que tous ceux qui doivent s'asseoir sur des toilettes publiques en ont marre que la cuvette soit arrosée. Je voudrais qu'on force les

valides à s'asseoir dessus quand un abruti sur ses jambes n'a pas jugé bon de la relever avant de se secouer !

Certains sourient, d'autres soupirent.

— Toutes les femmes pourraient vouloir faire ça, lui répond sa voisine.

— Vous n'êtes pas obligées de vous asseoir, vous !

— Oui, enfin moi, je ne vous dis pas ce que je ne peux pas faire...

Tandis que Kevin balaie sa traduction d'un geste, Sam continue en luttant contre une vague de lassitude :

— Je ne vois pas trop comment on pourrait faire ça, concrètement. Si vous me permettez, je voulais évoquer le cas d'un pote de Vincent qui a parfaitement réussi les tests pour intégrer une filière internationale en classe de seconde et qui s'en voit refuser l'accès sous prétexte que l'établissement n'est pas accessible...

— Le conseil régional a été interpellé ? demande Emma, qui semble finalement être la seule adulte du groupe.

Vincent prend la parole, on sent qu'il fatigue, sa voix est de moins en moins audible :

— Le directeur du conseil régional a répondu qu'il n'y avait plus d'argent.

— Oui, reprend Emma, l'argument classique, il y a bien de l'argent pour des dépenses moins justifiées, si ce n'est pour des nécessités politiques.

— Moins vite, dit Kevin, c'est important que tout le monde puisse comprendre.

— Je connais ce lycée, poursuit Vincent, il est vraiment vieux, même pour les valides il est limite dangereux, c'est un gros chantier pour le rendre accessible.

Des commentaires fusent : « comme d'habitude », « évidemment », alors même qu'il n'a pas fini sa phrase. Sam rappelle l'assistance au calme et donne la parole à Isaac qui n'est pas venu pour faire de la figuration :

— J'imagine que si on faisait péter leur escalier, ils seraient bien obligés d'en faire, des travaux : ils en profiteraient peut-être pour se mettre aux normes !

Chacun y va de son avis et Kevin a bien du mal à traduire. D'autres problèmes sont évoqués et la méthode Isaac chaque fois avancée.

Camille reste en retrait et voit les autres s'enthousiasmer et applaudir des projets mêlant intimidation et destruction, tandis que Sam se tortille sur son fauteuil en essayant de ne pas la regarder.

Elle rentre en métro, sans l'attendre, pour réfléchir. Elle ne veut pas le laisser tomber, mais elle veut qu'il voie qu'elle est fâchée. Elle comprend qu'il veuille défendre ses droits mais elle lui en veut de l'avoir tenue à l'écart. Et elle se méfie des collectifs. L'homme devient une bête dès lors qu'il est en meute. Elle ne va pas le lâcher, elle va l'aider et veiller à ce qu'il ne se mette pas en danger. Parce qu'en plus de l'estimer, de l'apprécier, de l'admirer, de lui être attachée, maintenant qu'elle sait le bien qu'il peut lui faire, elle l'aime.

Mais elle va bouder un peu.

« IL EST GRAND TEMPS
DE RALLUMER LES ÉTOILES »

C'est en tentant de paraître à mon avantage que je me rappelle pourquoi je ne sors pas plus souvent. Je prends des poses devant le grand miroir de ma chambre en piétinant les trois robes essayées précédemment. Celle-ci, rouge à pois blancs, produit un bel effet en tournant. Houdini approuve en remuant la queue et dépose sa balle à mes pieds. Les volants retombent en cascade sur mes mollets ambrés, je me la joue un peu gitane, j'aime bien. La douceur printanière me permet de montrer mes gambettes dont je ne suis pas peu fière. Dommage qu'elle moule tellement mon ventre. J'ai réussi à arrêter le sucre, depuis quatre jours, mais il faut maintenant passer à la seconde étape : faire du sport. Je me laisse tomber sur le lit en soufflant, la robe m'empêche de respirer à fond. Mon portable se met à couiner, je le cherche d'abord autour de moi avant de le dénicher sous le tas de vêtements au sol, une fois qu'il est redevenu silencieux.

Au moment où je me penche pour le ramasser, j'entends un bruit de tissu déchiré en même temps qu'une intense sensation de libération, mes chairs ont repris leur place. Je sens un début de découragement quand la sonnette retentit. Je me tords la cheville en me relevant et clopine jusqu'à la porte. Betty a troqué ses converses et son jean baggy contre une jupe droite et des escarpins qui lui donnent l'allure d'une caricature de secrétaire.

— Ah, heureusement que t’as fait l’effort, j’étais à deux doigts de remettre mon survêt là, je t’assure j’en peux plus!

— Bah, t’es bien (je me retourne pour lui faire voir les dégâts), ah, dommage, t’étais bien...

— Viens, on laisse tomber, on se regarde un film.

— C’est ça, en mangeant chacune un pot de glace aussi, tu déconnes? J’ai emprunté une jupe exprès! On a dit qu’on allait à la salsa, on va à la salsa. Si c’est naze, on n’y retournera pas, mais on essaye une fois.

Je retourne dans la chambre en soupirant, ramasse une robe noire à pois blancs plus large et plus courte que la précédente et l’enfile d’un air dégoûté.

— J’ai l’air d’une pouffe. J’ai acheté cette robe pour faire chier le père de Sam il y a vingt ans, c’est plus de mon âge...

— Elle te va encore très bien veinarde, allez, on est parti!

J’attrape mon sac en soupirant, enferme le chien à contrecœur et on se dirige vers un club des pentes où a lieu un cours pour débutants, suivi d’un cours pour danseurs confirmés et d’une soirée mixte.

Plus on approche de l’endroit, moins je suis reconnaissante à Betty de ce qu’elle fait pour moi et plus je me traîne. Elle s’agace.

— Vas-y, t’es déjà fatiguée? T’as soixante piges?

Je souffle en réponse, ça monte et je suis vraiment essouffée, elle m’épate de se débrouiller si bien sur les pavés avec des talons, à croire qu’elle a été une vraie fille dans une vie antérieure. Je regrette le

confort de mon fauteuil devant l'ordi, je pense au chien qui déteste être seul et au livre qui m'attend.

Le découragement atteint des sommets quand je jauge les autres participants : deux filles pour un gars, la plupart ont la moitié de mon âge, sauf quelques vieux beaux gominés que je n'envisage pas de laisser m'approcher. Je préfère me réfugier au bar. Là, Betty perd vraiment patience.

— Non mais... on boira un coup après, ça commence maintenant !

— Je te rejoins. Je prendrai en route, j'ai besoin d'un peu de potion magique...

Je lui tourne le dos pour m'adresser à la serveuse, je sais que j'abuse mais j'ai quasiment oublié pourquoi je suis venue :

— Vous pouvez me faire une margarita ?

Au moment où je porte le cocktail à mes lèvres en me retournant vers la piste de danse, mon regard tombe sur le grand brun croisé au bar des Canuts le jour de la Saint-Valentin. Juste quand je me dis qu'il est vraiment pas mal, je me rends compte qu'il est en train de me sourire et j'en avale de travers en bavant dans mon décolleté. Je m'éponge avec mon foulard en rougissant et je me dirige vers les toilettes en me fustigeant de réagir comme une adolescente. Là, face au miroir, je regrette de ne pas m'être lavé les cheveux et je tente de m'ôter quelques années grâce à la trousse de maquillage toujours dans mon sac. Les joues rosies et les cernes effacés, j'affronte la piste de danse, armée de mon plus beau sourire.

Comme s'il voulait me faire payer mon retard, le Cubain qui dirige le cours me place non seulement à

l'opposé de ma cible mais en plus m'attribue un étudiant boutonneux qui n'a de cesse de m'écraser les pieds. Je trépigne en attendant le changement de partenaire, maintenant que je trouve vraiment un intérêt à cette séance de sport, mais le suivant sent la sueur et je passe le reste du cours à regarder des gamines au décolleté plongeant virevolter dans les bras habiles de mon grand brun, tandis que je bataille pour éviter de prendre dans les yeux les pics pleins de gel qui se dressent sur la tête de mes compagnons d'infortune et qui m'arrivent tous sous le menton.

À la fin de l'heure, Betty, qui vient de danser avec l'objet de mon désir, vient me trouver en clignant des yeux.

— Je te présente Max, il propose de nous offrir un verre. Moi tu sais que je suis pressée, je vais jeter ces objets de torture et renfiler mes baskets pour aller bosser, je vous laisse.

Elle disparaît alors que je réalise que j'ai encore rougi. Le Max en question me tend une nouvelle margarita. Je n'ose pas lui dire que je tiens très mal l'alcool.

Une heure plus tard, je rentre chez moi en sautillant et en souriant aux passants. Même quand je lâche mon portable en voulant décrocher car il vibre, ça me fait rire comme une adolescente.

Les fissures sur l'écran dessinent un rictus de reproche sur le visage de Sam qui s'affiche en appel entrant. Il me demande où je suis, ce que je fais, m'annonce que le chien s'était encore sauvé et a volé des saucisses aux Canuts avant de revenir les vomir sur le tapis du salon, ce qui dépose un voile

sur ma bonne humeur. Il me prévient « avant que quelqu'un d'autre le fasse » qu'il n'a pas pu aider au resto aujourd'hui car il devait réviser avec Kevin, j'ai du mal à le croire et j'en veux à Betty de ne m'avoir rien dit, mais je ne me suis pas sentie si légère depuis bien longtemps, alors pour ne pas descendre brutalement de mon nuage, je lui dis que ça n'est pas grave, je lui donne ma bénédiction pour jeter le tapis au lieu de nettoyer et je raccroche en souriant.

Max a mon numéro, je vais attendre qu'il appelle, je vais durcir mon régime, aller chez l'esthéticienne et le coiffeur, retourner à la salsa et faire des abdos.

« LA DOULEUR, C'EST LA FAIBLESSE
QUI QUITTE LE CORPS »

Ce matin, je n'ai revu aucun des participants de la réunion. Cette effervescence autour de l'autre excité à la fin m'a gavé. Ceci ajouté à la froideur de Camille a achevé de me dissuader d'aller boire un coup avec eux après. Hier, c'était dimanche et je n'ai pas voulu paranoïer, même si je n'avais aucune réponse à mes messages, mais je m'étonne que personne ne m'ait attendu à la fin des cours et c'est soucieux que je me dirige vers Chez Simone, où on a l'habitude de tous se retrouver à midi, pour voir si Kevin y est déjà installé. En chemin, j'essaie de l'appeler sur son portable, il ne répond pas. Arrivé à proximité de la boutique, je l'aperçois qui en sort, je tente d'accélérer, mais une voiture garée sur le trottoir m'oblige à reculer pour traverser plus bas dans la rue. Du coup, je le rate car il ne m'entend pas l'apostropher.

Je m'installe devant une table basse et commande à la patronne tatouée et gironde un bagel au saumon et un soda, elle me dit que j'ai ma tête des mauvais jours et j'en oublie le fameux cheesecake de la maison, au moment où Joanes entre. Je fais de grands gestes pour attirer son attention avant de devoir admettre qu'il m'ignore sciemment. Je renonce car je sais combien il peut être buté. Je suis de plus en plus contrarié par tous ces comportements qui semblent aller dans le même sens. Ce n'est pas de Joanes que j'obtiendrai des explications.

À la reprise des cours, je fonce sur Kevin et le coince contre la table avec mon fauteuil.

— Bon, qu'est-ce qui se passe, tout le monde m'évite là. C'est quand même pas ma faute si ma copine tape l'incruste, qui est-ce qui l'a renseignée pour la réunion ?

Il répond d'un air pincé, en me prenant de haut comme il ne l'a jamais fait :

— C'est pas pour nous qu'elle était là à mon avis, pis c'est pas tellement sa présence, c'est ton attitude plutôt.

J'en reste sans voix. La prof arrive. Je m'installe derrière lui. Il se retourne.

— Excuse-moi, pour un leader, tu nous as semblé un peu mou avant-hier. T'étais le premier à dire qu'on n'allait pas écouter une bande de handicapés parce qu'ils le demandent gentiment, là, on a l'impression que tu te dégonfles !

— J'ai jamais dit qu'on allait arranger nos affaires en faisant tout péter, non plus. Et j'ai jamais voulu être chef, c'est quoi ce bordel ?

— Mouais... tu fais le canard quoi. Nous, ce soir on va fracasser la vitrine de la boutique Zara rue de la République, avec ou sans toi.

— Mais, on a mis les autocollants « interdits aux paralysés » la semaine dernière !

— Faut pas quinze jours pour installer des plans inclinés. Ils n'ont rien fait, à part ôter les autocollants, ils ont ignoré l'avertissement !

La prof nous rappelle à l'ordre : « Simonin, ça n'est pas parce que vous êtes handicapé que je ne peux pas

vous mettre une heure de colle! » Je ne vois pas le rapport en effet, mais je ne réponds pas. Kevin me tourne le dos et je sors mes feuilles en grinçant des dents. Il n'est pas question que je passe la soirée à aller jeter des pierres dans une vitrine comme un vulgaire casseur. Ma voisine me regarde de travers, j'ai dû oraliser sans m'en rendre compte. J'ai bien du mal à me concentrer sur le contenu du cours, l'esprit embrumé par la réaction de mes comparses. Joanes est fâché, Camille fait la gueule, Emma me bat froid. Je tape dans le dos de Kevin pour lui demander si elle sait que je sors avec Camille et, dès qu'il se retourne, la prof l'interroge. Il me fusille du regard car, évidemment, il ne sait pas répondre.

Je sais que je dois faire l'effort de comprendre leur colère. Je devrais me réjouir qu'ils ne se résignent pas. Je me suis habitué à subir certaines contraintes, à admettre le fait que la vie soit un combat, à endurer au quotidien l'inaccessibilité et la discrimination. J'ai essuyé un abandon et pas mal d'humiliations, sous le regard impuissant de ma mère. J'ai supporté depuis ma naissance une bonne douzaine d'opérations, presque deux ans d'hôpital en tout et le double d'immobilisation et de rééducation douloureuse. Pas pour améliorer mon état mais pour éviter qu'il ne se détériore. J'ai lu quelque part que « la douleur, c'est la faiblesse qui quitte le corps » et ça m'a rendu plus fort.

Kevin et plus récemment Camille étaient presque toujours présents, dans l'ombre, à me tenir la main comme Djenna le faisait quand j'étais plus jeune. Je n'ai jamais imaginé que le spectacle de la souffrance

d'un être aimé puisse être plus dur à encaisser que la souffrance elle-même.

Emma m'a balancé après la réunion qu'elle préférerait me voir enragé que soumis.

En même temps, je me suis pris la tête toute la journée d'hier avec ma mère qui fait de plus en plus acte d'ingérence. Je sais qu'elle est passée au local et je trouve ça abusé, elle a le chic pour faire comme si elle ne voyait pas où est le problème. Elle a décrété que son rôle de mère consistait à jouer le garde-fou et qu'à quatre mois du bac, il fallait me mettre la pression, s'assurer que je file droit. Elle a parlé de séquestration et je sais qu'elle peut se comporter comme une grande malade. Camille, injoignable, m'a envoyé un SMS disant qu'on se voyait au local ce soir, je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise nouvelle mais il va falloir compter avec elle.

À la fin du cours, enfin je peux parler à Kevin :

— Je me suis renseigné pour le copain de Vincent. L'option binationale, pour passer le bac en anglais, ils la font aussi dans un lycée privé qui, lui, est parfaitement accessible.

— Mais franchement, la Cité internationale, j'ai du mal à croire que ça soit pas aux normes, ma tante y bosse, à la cantine, je suis allé la voir une fois, c'est tellement moderne...

— Il n'habite pas à Lyon, il est à Nancy, d'où vient Vincent. Et là-bas l'option se fait dans un vieux bahut public, ou dans un lycée catho qui a un ascenseur dans chaque bâtiment.

— Super!

— Sauf que c'est deux mille trois cents euros par an.

— Super.

Je prends la pose pour déclamer :

— L'accessibilité : pour les nantis, oui ; pour ceux qui peuvent pas payer, tant pis.

— Ah t'es fort pour les slogans toi !

— Je crois encore au pouvoir des mots, je pense que si on alerte la presse locale, qu'on monte en délégation voir le proviseur du lycée privé, on peut peut-être obtenir la gratuité pour le lascar.

— Tu rêves, gros !

— Si j'ai tort, effectivement on pourra passer à l'étape d'après : la menace.

— Et tu crois que tu peux faire peur en étant petit et handicapé ?

— Si on peut pas faire peur, alors on peut faire mal.

Kevin accroche en souriant son sac sur mon fauteuil et on part rejoindre les autres au local.

— Et au fait, je ne sais pas si elle apprécie l'idée de notre association, mais si Camille te fait la gueule, c'est peut-être aussi parce que c'était la Saint-Valentin hier !

Je n'ai guère le temps de m'attarder sur cette révélation car devant la porte, rue Burdeau, Rodrigue attend déjà, appuyé sur sa canne à tête de lion, en grande conversation avec Isaac, le pro du pétage de gueule, qui s'incrute donc. Il ne s'interrompt pas pour nous saluer quand on passe, maintenant je sais pourquoi, et tandis qu'on s'installe à la table ovale, seule Nina nous fait un signe de la main. Vincent et son pote, qui a fait le déplacement depuis Nancy, sont installés roue contre roue et Camille se tient

dans un coin avec un copain valide que je ne peux m'empêcher de regarder d'un sale œil par un stupide réflexe de jalousie. Joanes arrive et salue les nouveaux qui lui répondent d'un hochement de tête, il s'installe à côté de Kévin d'un air maussade et signe : « Ils savent qu'ils doivent apprendre à signer ? » Kevin lui répond qu'ils viennent d'arriver.

Camille présente son compagnon :

— Faouzi travaille sur le gros chantier de la place Bellecour en ce moment. Il dit qu'il peut détourner un camion de gravas pour le verser cette nuit devant la boutique Zara, qui n'a pas tenu compte de votre ultimatum.

J'en reste bouche bée, je ne peux que saluer l'efficacité. Joanes se met à signer : « C'est plus simple d'envoyer une pierre dans la vitrine. » Et tout le monde comprend son geste. Vincent lui répond :

— Ça pourrait être attribué à n'importe quel vandale, non, c'est plus parlant le coup des gravats ! Il ne suffira pas d'appeler un vitrier, faudra tout ramasser pour que les gens puissent passer, ils auront le temps de lire nos panneaux et de réfléchir à comment on fait nous, pour entrer. On vote ?

Tout le monde lève la main et le projet de Faouzi est adopté à la majorité.

Je demande ensuite où en est l'opération de restitution à un handicapé de l'appartement adapté rue du Jardin-des-Plantes, dont on avait parlé à la dernière assemblée. Chacun se gausse de son lâcher de crottes de chien ou de peaux de bananes devant la porte, faut admettre que ça détend l'atmosphère.

Joanes intervient ensuite pour proposer de s'inviter à la sauterie officielle de la mairie, qui doit avoir lieu le samedi suivant, Kevin traduit :

— On affole le protocole en disant que vous devez rejoindre le maire. Vu que le plan incliné est remis en dehors des jours de vote, je pense qu'ils seront assez embarrassés pour ne pas vérifier vos invitations, puis on lance des tracts pour revendiquer une présence représentative de la proportion nationale du handicap dans les listes électorales.

Nina lève la main et enchaîne en LSF : « Pendant la cérémonie, on pique les lunettes des élus, ils seront bien emmerdés pour faire leur discours, autant que nous pour le comprendre ! »

— Faut encore qu'ils soient dépendants de leurs lunettes, intervient Isaac, je crois qu'il existe un collyre, utilisé pour certains examens, qui rend complètement aveugle pendant un temps, ça peut les faire réfléchir si on leur en balance dans la tronche !

Étonné qu'il ait compris les signes, j'essaie de ne pas montrer à quel point ses interventions m'exaspèrent mais note qu'il prône toujours l'agressivité, la violence. Je préfère ne pas le calculer. Sans procéder au vote pour ces actions, je fais tourner le projet de courrier que j'ai rédigé hier soir à l'intention du proviseur du lycée de Nancy, et Emma montre la liste des journaux et radios locaux qu'elle a recensés. Je suis content de constater qu'on est en phase, je ne la vois pas beaucoup ces temps-ci. Paul arrive en retard et demande qu'on lui lise la lettre à voix haute. Un malaise s'est installé dans l'assemblée, Isaac et Rodrigue se parlent à voix

basse. Joanes signe : « Bientôt, on sera tellement minoritaires à ne pas entendre que vous ne prendrez plus la peine de traduire. »

En attendant, je tente de diriger la réunion sans écouter la voix qui me dit que je perds le contrôle et qu'ils commencent tous à me faire chier. Nous sommes de plus en plus nombreux, c'est ce qu'on voulait au départ Kevin, Rodrigue et moi. Cette émulation, on en a rêvé. Je sais qu'eux aussi, ils se sentent plus forts depuis qu'on est ensemble, on est plus qu'une organisation, plus que les garçons et les filles qui la composent, on forme une entité. Mais les élèves dépassent le maître, les nouveaux sont plus belliqueux et les valides plus vindicatifs que les handis.

On avait imaginé qu'un jour on communiquerait tous en signes et qu'on écrirait en braille, qu'on formerait un groupe tellement complémentaire qu'on approcherait l'idéal et que plus aucun obstacle ne nous empêcherait d'avancer. C'était sans compter la nature irascible de chacun.

Au final, mon projet de courrier sera mis de côté car Isaac connaît des frères géorgiens à Nancy qui pourraient se charger d'aller convaincre le principal du lycée privé d'accueillir un handicapé gratuitement par charité chrétienne. J'ai joué avec les mots et j'ai bien peur que maintenant on ne joue plus. Je n'ai jamais voulu être un gangster.

Je peine à prendre la mesure de ce que j'ai enclenché.

Dans l'est de la France, l'hiver s'éternise. En cette soirée de la fin du mois de mars, l'air est chargé d'humidité et le brouillard a envahi le parc où commence à tomber une pluie fine et froide.

Quelques joggeurs acharnés continuent malgré tout de courir. Un quinquagénaire racé passe pour la sixième fois devant la grille en fer forgé de style École de Nancy de l'entrée principale. Ses petites foulées soulèvent sa mèche blanche qui retombe en rythme devant ses yeux. Il ne prête attention ni aux propriétaires de chiens qui tirent sur leurs laisses pour rentrer se mettre au chaud ni aux autres coureurs qui accélèrent la cadence pour terminer leurs nombres de tours avant d'être trop mouillés, ni même à ces deux promeneurs baraqués qui s'attardent. On n'y voit pas à trois mètres et ses écouteurs diffusent du Bob Dylan dans ses oreilles, si bien qu'il n'entend pas se rapprocher les deux armoires à glace et qu'il ne voit leurs matraques qu'une fois à terre.

Tétanisé, il ne fait pas un geste pour retirer ses écouteurs, les coups pleuvent et ce n'est que lorsque la matraque retombe sur son iPhone qu'il entend ce qu'ils disent. Il ne comprend pas tout de suite, à cause de leur accent et parce qu'il a manqué le début. Les mots « handicapé » et « gratuit » reviennent plusieurs fois avant qu'il réalise qu'ils ne s'en prennent pas à lui par hasard. Il reconnaît le nom de sa fille et son adresse au moment où un roquet arrive en

aboyant et que les deux hommes disparaissent dans le brouillard.

Un vieux monsieur se penche sur lui avec un sourire extatique.

— Il vous a sauvé la vie mon Raymond ! Vous avez vu ça comme ils ont déguerpi ? C'est un brave chien ça, un chien courageux !

Un joggeur les rejoint et appelle la police avec son portable pendant qu'un autre l'aide à s'asseoir sur un banc. Le quinquagénaire, moins stylé en l'état, balbutie en crachant du sang que tout va bien. Il veut rentrer chez lui, retrouver sa femme, appeler sa fille dès qu'il pourra parler.

— Ils vous auraient tué si le chien ne les avait pas fait fuir !

Il penche la tête sur son entrejambe et voit une tache jaunâtre sur son short. L'un des joggeurs suit son regard et a le tact de détourner l'attention des autres vers le sol où gît son portable :

— Regardez ça, ils ont fracassé son téléphone, c'était même pas pour le voler, c'est des malades !

Il repousse le vieil homme et boite jusqu'à la grille, suivi par les deux plus jeunes qui le somment d'attendre les policiers pour déposer plainte. Il n'a que quelques mètres à faire pour être à l'abri.

— Vous êtes inconscient, vous pouvez pas partir comme ça, faut les décrire aux policiers, sinon on n'est plus en sécurité, faut les arrêter, savoir ce qu'ils voulaient.

Mais il sait très bien ce qu'ils voulaient. Le message est passé. Il n'a jamais pris de risque dans sa

vie, il ne va pas commencer aujourd'hui, il ne va pas s'amuser à contrarier à nouveau ces brutes.



Quelques jours plus tard, le ciel est plus clément à Lyon, mais l'orage couve rue Burdeau, entre les membres de l'Handi-Gang. Même cette appellation prête à discorde.

Personne ne sait qui a le premier prononcé ce nom, pour plaisanter ou pour se la raconter, en tout cas c'est resté : les gens viennent vers nous en nous appelant comme ça, nos exploits et même d'autres sont attribués à l'Handi-Gang.

Je trouve que ce nom nous dépeint comme une bande de voyous, ça sonne comme un groupe mafieux, pas très positif. J'aurais préféré un nom plus pacifiste, ou pas de nom du tout. Faut arrêter, on ne forme pas un gang, à peine un groupe dans lequel entre qui veut, personne n'a signé quoi que ce soit qui l'autorise à agir ou à parler au nom des autres.

Ce que vient de nous rapporter Isaac comme nouvelle colle bien avec le nom. Mais quelque chose me dérange, de la menace on est passé à la violence, direct, comme dans les films.

— Oh tout de suite les grands mots, répond Isaac, y a pas vraiment eu de violence : y a pas eu besoin ! Le vieux a pissé dans son froc dès que les Géorgiens lui ont parlé.

Kevin s'en mêle, il aurait mieux fait de se taire :

— C'est donc vrai que si on peut pas faire peur, on peut faire mal.

J'ai du mal à rester calme :

— Putain mais c'étaient des mots ! Et si le proviseur du lycée privé de Nancy porte plainte ? Tu crois qu'il va intégrer gratuitement l'élève en fauteuil, dire « excusez-moi d'avoir été vénal » ?

Isaac s'est levé et me toise :

— Ben oui. C'est fait. Enfin, il s'est pas excusé mais le jeune a reçu une invitation à se présenter au lycée ce matin.

— Je me demande bien pourquoi !

— Parce que c'est comme ça que ça marche. C'est comme le racket, le type a peur, il préfère perdre des frais d'inscription que sa fille !

Camille semble choquée :

— Mais s'il ne l'inscrivait pas, les Géorgiens allaient faire quoi ? Enlever sa fille ? J'arrive pas à y croire.

Le grand Noir lève les yeux au ciel en soufflant.

Nina, malgré son appareillage et le fait qu'elle ait appris à parler avant de devenir sourde, n'intervient que rarement à voix haute quand on est nombreux. Elle a du mal à entendre tout le monde en même temps et attend généralement la traduction de Kevin. C'est pourquoi je me permets de parler à sa place :

— Et on doit être fier de ça Isaac ? On doit tous l'assumer ? Alors que Nina avait réussi à hacker la comptabilité d'une entreprise qui refusait d'embaucher des travailleurs handicapés et qu'on envisageait de revendiquer cette action en tant qu'organisation ?

Emma enchaîne, énervée :

— On fait quoi maintenant? Nina aura fait tout ça pour rien si les gens ne sont pas informés, mais j'ai pas envie d'envoyer un communiqué signé du nom d'un collectif qui fait des jeux de mots vaseux et menace la famille d'un mec pour obtenir un passe-droit...

Rodrigue ricane :

— Tu envisageais quoi comme nom, Association des handicapés en colère? Parce que Les handicapés méchants, c'est déjà pris. C'est un mouvement autonome des années 1970.

Si Rodrigue s'y met lui aussi! Je sens le découragement me gagner. Pas besoin de chercher d'où ça vient ce nom à la con donc.

— Mouvement pour l'accessibilité, par exemple, je trouvais ça mieux!

Isaac surenchérit :

— Pff... avec des slogans du genre « soyons fiers d'être différents », quelle connerie! T'es fier d'être en fauteuil toi? T'aimerais pas mieux marcher? Vous préféreriez pas, tous, pas être handicapés?

Vincent intervient :

— Moi j'aime bien le logo de la Wheelchair Mafia!

— Je ne vois pas comment il est, dit Camille.

— Ils ont détourné le pictogramme blanc sur fond bleu, ils ont repris la silhouette de profil du mec en fauteuil en y ajoutant un cigare, un borsalino et une mitraillette...

Ces digressions ne me font pas perdre le fil et je répons à Isaac que je n'ai pas quitté des yeux :

— J'aimerais que quelqu'un qui ne peut pas marcher trouve à son état des compensations qui

peuvent le rendre heureux, oui, j'aimerais montrer que si les regards et les comportements changeaient, le handicap ne serait pas si lourd. J'aimerais que la ville soit adaptée, pour pouvoir aller partout et ne plus être regardé comme un extraterrestre. Je pensais que notre but était d'améliorer la société, pas de la détruire. J'ai envie que les choses changent mais j'ai pas envie d'appartenir à une putain de milice !

Kevin intervient d'une voix ferme car Joanes s'est levé et fait des signes depuis un moment :

— Joanes trouve que tu as le droit d'exprimer ton point de vue Isaac, mais il ne comprend pas ta place dans ce groupe, t'énerve pas, je t'explique. Il pense, en tant que sourd, que sa différence fait sa force et ne fait pas de lui un handicapé. Il n'aurait pas envie d'être appareillé, pour entendre comme nous en moins bien, ou d'oraliser, pour parler comme nous en moins bien, il préfère cultiver sa différence et promouvoir sa propre culture, il se demande si tu peux comprendre ça.

Après un silence pesant et alors que je suis sur le point de clore la séance, Isaac reprend la parole.

— En attendant, tout le monde s'en bat les couilles de votre droit à la différence. Kevin m'a parlé de la marche de 2013 : « Le siècle sourd en marche. » Ça sonnait bien, je m'en souviendrais si j'en avais entendu parler, sauf qu'aucun média n'a consacré une minute à ça. Et vous vous êtes regroupés après l'agression de Rodrigue parce que vous avez compris qu'on vit dans un monde violent où un handicapé est une proie facile. Et les Paralysés de France

ou autres organisations bien gentilles n'y peuvent rien. En étant un gang, on peut faire peur, on peut passer du côté de la force, refuser d'être des victimes. Assumons-le.

Le débat continue, les avis divergent, plus personne ne s'entend et on se sépare fâchés.

Mais dans les jours qui suivent, une série d'événements témoigne d'un ralliement inespéré : des voitures garées sur des emplacements réservés aux handicapés brûlent, un théâtre qui a annulé le sous-titrage en LSF prévu pour un spectacle est vandalisé, et ces actions sont plébiscitées en masse par les internautes. La crise a jeté un voile de morosité sur les esprits qui s'éveillent doucement au spectacle de la rébellion des plus faibles.

Les réseaux sociaux relaient des infos parfois erronées sur l'Handi-Gang, les flics interrogent certains d'entre nous mais ne peuvent rien prouver, alors le local nous voit tous revenir, d'abord Camille et moi, puis Emma, Joanes, Vincent, Rodrigue, Paul et les autres, malgré tout contents de nous retrouver.

Le délire repart de plus belle; Paul parle de son projet de faire sauter la centrale qui alimente la ville en électricité pour que chacun se représente son quotidien dans le noir et, avant que j'aie pu souligner la folie du projet, Vincent nous annonce qu'il sait comment se procurer de la nitroglycérine à l'hôpital, depuis qu'il s'est aperçu que son vasodilatateur en est plein.

Je me retrouve au milieu de ce groupe incontrôlable et je suis tiraillé entre les promesses faites à ma copine, empreintes de sagesse, et l'espoir que je

lis dans les yeux de mes comparses, dont certains, comme Emma, me regardent comme un super-héros. J'entends la voix de Camille (« ne pas se mettre en danger, toujours rester dans les limites de la légalité ») et celle de Rodrigue (« plutôt enragé que résigné »).

Cette fois, la révolte est lancée et j'ai le choix entre participer ou la regarder passer.

Nous sommes tous grisés par notre popularité naissante. Beaucoup attendent de moi que je me positionne, pour eux je suis l'instigateur du mouvement, ils me voient comme un chef.

Je n'ai pas l'âge de raison, je veux vivre et pas survivre.

Je réussis à convaincre Paul et Vincent de théoriser avant d'agir, et nous finissons par rédiger des revendications communes que Nina met en ligne avant que la presse reprenne le buzz.

« Depuis toujours on nous méprise, on nous ignore : le monde appartient aux valides. Il va falloir désormais compter avec nous. Nous, qui sommes des non-personnes, que vous ignorez, que vous contournez et évitez de regarder. Nous, handicapés polymorphes, autistes, sourds, aveugles, IMC ou à mobilité réduite, nous voulons plus de représentations dans les médias, le corps médical, la fonction publique et au gouvernement. Nous exigeons plus de considération et plus d'aménagements. Nous sommes une force vive et il ne faudrait pas l'oublier, sinon on pourrait bien tout faire péter ! Les justiciers sont dans la place. »

« IL FAUT EXIGER DE CHACUN
CE QUE CHACUN PEUT DONNER »

Max ne se manifeste pas. Toujours pas. Les heures passent aussi lentement que quand je faisais du vélo d'appartement et je n'ai jamais pu pédaler plus de vingt minutes.

Avoir réveillé la flamme après tant d'années, pour disparaître sans qu'il ne se soit rien passé. Étonnant comme une rencontre peut réduire à néant un équilibre affectif. J'étais bien avant avec mon ordi, mes bouquins, mes amants et mon chocolat. Je m'en veux de m'être fait un film à ce point.

Je promène le chien au parc de la Tête d'or et je tourne autour du kiosque en espérant l'apercevoir parmi les danseurs de salsa. Je joue avec le chien en pensant à son regard rieur, je parle même au chien de la douceur de ses mains, puisque l'animal est le seul à m'écouter. Quand Sam l'emmène avec lui, je me sens vraiment seule.

Les jours succèdent aux nuits, rythmés par des jeux addictifs me permettant de découper le temps en unités. Je ne parviens plus à me concentrer. Une vie dans Candy Crush équivaut à une unité, après cinq vies il faut faire autre chose, quelques quiz en ligne ou regarder une série qui dure environ quarante-cinq unités, avant de pouvoir rejouer; un bain peut occuper trente unités, une cigarette un peu plus d'une unité, un somme me fait perdre le compte et repartir de zéro.

Je suis consciente que ça commence à ressembler à une dépression.

Je viens de rater un rendez-vous pour une interview et je cumule trois jours de retard pour deux articles qui vont finir par ne plus être d'actualité.

Au début, je passais beaucoup de temps au bistrot des Canuts, mais Betty est curieusement fuyante, sous-entendant que Max n'est peut-être pas fait pour moi. Je la sens gênée quand elle me conseille de l'oublier, elle a l'air de regretter d'être à l'origine de la rencontre. Mon désir vire à l'obsession.



Je me fais de plus en plus rare dans l'impasse. Ma mère ne semble pas s'en formaliser. D'abord, je me suis inquiété de la voir si lymphatique, elle jetait à peine un œil à mes notes, ne surveillait pas mes devoirs, je rentrais quand je voulais, elle ne posait aucune question.

J'ai fini par ne plus demander l'autorisation de sortir, ne plus prévenir que je découchais. On a arrêté de se réunir rue Burdeau de peur de la voir débarquer, mais la vérité, c'est qu'elle semble ne plus s'intéresser à mes activités. Depuis que j'ai capté qu'elle est amoureuse comme une midinette, j'ai compris quel peut être mon intérêt à prendre mes distances.

La réputation de l'Handi-Gang s'étend au-delà de Lyon, et les actions prennent de plus en plus d'importance. On intervient maintenant au-delà de l'accessibilité.

Dimanche, avec Isaac, on a accompagné Emma, qui tenait à rendre visite au père de Nina, parce qu'elle pense qu'elle glisse trop souvent dans l'escalier, quand elle ne se cogne pas aux portes. Camille a essayé de la convaincre de porter plainte, mais Nina est tellement mal à l'aise pour communiquer depuis qu'elle n'entend plus, qu'elle ne se décide pas à affronter les flics. Elle maîtrise mal son appareil auditif, ne se présente jamais comme sourde et, quand elle pose la question à laquelle on vient de répondre à l'instant, ou qu'elle fait répéter trois fois, si on ne sait pas pourquoi, elle agace. Son père affirme son agacement depuis qu'il a perdu sa femme et Nina ramasse. Je voulais m'assurer qu'on s'en tienne aux paroles. Emma en faisait une affaire personnelle et Isaac parlait de faire un exemple contre les violences domestiques, il était remonté à bloc. Si le patriarce avait ricané en baissant les yeux sur mon fauteuil, il a cessé de faire le cadore dès que le grand Noir a haussé la voix. C'est qu'il peut être impressionnant cet Isaac et je dois admettre que ça peut parfois être utile. Les brutes ne comprennent que les brutes.

Nette et sans bavure, l'expédition a donné satisfaction. Nina a l'air de penser que ça suffira.

Je commence à apprécier notre association.

Les révisions du bac, qui justifient officiellement mes absences, me préoccupent doucement.

Camille redouble, elle n'a pas la pression, elle peut conserver ses notes de l'an dernier, elle ne bosse que les matières qu'elle a ratées. Kevin a lâché l'affaire, il s'est accroché un temps pour rester au lycée

mais il n'arrive pas à s'intéresser, il a trop de lacunes pour suivre. Il a failli aller en apprentissage après la troisième, j'ai réussi à le convaincre qu'il pouvait aller jusqu'au bac, on apprenait nos leçons ensemble, je lui faisais ses devoirs même parfois, mais depuis un moment on ne prend plus le temps de travailler et je vois bien qu'il a laissé tomber. Pour les épreuves, il sera seul et il a déjà rendu copie blanche en math.

Moi, je n'envisage pas une seconde de rater mon examen.

Ma mère m'a toujours dit que si je n'avais pas de bonnes jambes, je devais assurer avec ma tête.

J'ai la fierté de croire que je peux ouvrir la voie à mes semblables : si on réussit aussi bien ou mieux que les valides, les établissements scolaires seront obligés de compter avec nous, l'intégration ne sera plus subie mais choisie ; les handis verront que c'est possible, ils se battront pour ne plus être au ban de la société. Les paroles d'une chanson de Kery James me trottent dans la tête : *Je représente*.

En même temps, j'ai du mal à lâcher la bride aux autres, je crains en permanence la bavure.

La locataire de l'appartement adapté rue du Jardin-des-Plantes a glissé en sortant de chez elle sur le plan incliné qui avait été savonné et elle est hospitalisée pour une commotion cérébrale.

Seule Camille a émis des remords à l'annonce de la nouvelle. Rodrigue a commenté en disant qu'il aurait mieux valu s'en prendre au propriétaire, premier responsable du défaut d'attribution, mais refuse d'admettre que la mise en demeure a viré au

harcèlement. Personne ne manifeste d'émotion pour celle qui n'a sans doute pas pris conscience d'avoir spolié un handicapé.

J'ai l'impression d'avoir créé des monstres.

Une amie d'enfance de Paul, perdue de vue depuis qu'elle s'est « religieusement radicalisée », est venue lui raconter comment un voisin l'a violée chez elle, après lui avoir arraché son voile dans la rue. Il s'est passionné pour l'affaire et, comme Isaac s'était vanté de notre intervention auprès du père de Nina, il lui a demandé de venir avec Joanes et lui chez le violeur. Le mec leur a ri au nez et Joanes a pété les plombs. Il l'a suspendu dans le vide en le tenant par les pieds sur sa terrasse, à la vue de tous les passants. Quand ils ont confessé l'histoire, le lendemain, je n'ai entendu personne condamner l'intervention. À Camille qui s'offusquait de l'issue, Emma a répondu que la fin justifie les moyens.

Je me souviens avoir pensé qu'il fallait imposer l'accessibilité par n'importe quel moyen.

Par n'importe quel moyen : je ne sais plus si je l'ai seulement pensé ou affirmé haut et fort.

★

★ ★

Je rêve ou ça fait une éternité qu'une sonnerie résonne dans l'appartement ?

Je déteste être réveillée par le téléphone. Encore un cousin qui va se présenter comme « Julien Morel » et vouloir me vendre une assurance-vie en

me décrivant les tragédies qui me guettent. Je me lève pour aller éteindre ce gadget inutile et bruyant, constate au passage que Sam est sorti et qu'il est déjà midi. Sept appels en absence d'un numéro inconnu : c'est du harcèlement.

Justement il rappelle, je vais lui dire ce que j'en pense à ce malotru, je réponds d'un ton hargneux. Je reçois une décharge électrique en entendant une voix grave et sensuelle se présenter comme Max. Je ne l'ai pas reconnu, alors que je n'ai pensé qu'à lui chaque seconde de ces derniers jours. Je m'adoucis, je me liquéfie. Il me demande ce que je fais samedi, je réponds que je suis libre ce soir.

Je passe le reste de la journée à danser, à chanter et à me préparer en pensant à son sourire et à ses fossettes.

Maquillée, coiffée et en chaussures à talons, j'envoie mes articles en me congratulant d'être *in extremis* dans les temps et, quand Max sonne à la porte, je me retiens de l'accueillir en criant : « Bienvenu à toi, l'homme de ma vie ! »

Ses mains puissantes, ses épaules saillantes, sa mâchoire carrée adoucie par de petites taches de rousseur, je le trouve encore plus craquant que dans le souvenir que j'en avais.

Il m'emmène dîner dans un resto des pentes. Tout le long du chemin, je laisse ma main frôler la sienne en espérant qu'il la prenne. Il se tient raide comme un militaire et me force à accélérer le pas pour ne pas le perdre. Il n'aurait pas appelé sept fois ce matin, j'aurais l'impression de lui avoir forcé la main pour

sortir. Le restaurant est tenu par des copains à lui. C'est une trattoria italienne, chaises en bois et nappe à carreaux rouge et blanc. Mon chevalier servant se détend. Le chef nous prépare des bigolis al pesto, avec de l'artichaut à la crème et du bresaola que j'espère avoir digéré avant qu'on se couche.

Nous sommes installés dans un coin tranquille, à la lueur des chandelles, et je pense à la scène de *La Belle et le Clochard*, regrettant que nous n'aspirions pas le même spaghetti. Le repas s'achève par un verre de Limoncello avec les propriétaires, que je trouve bien gentils mais un peu envahissants, je brûle de me retrouver en tête à tête avec Max, mais ils restent avec nous, jusqu'à la fermeture.

Enfin, il me raccompagne chez moi.

Là, il m'embrasse chastement sur le seuil comme dans les feuilletons américains, sans que ses mains descendent de mes épaules, puis il recule d'un pas et je reste bouche bée en comprenant qu'il n'a pas l'intention d'entrer. C'est bien ma veine, je suis tombée sur un gentleman.

Je garde la saveur de son baiser et m'endors en étreignant l'oreiller. Je rêve de comédies romantiques hollywoodiennes.

Le lendemain, en ouvrant mes volets, je trouve une rose sur le bord de la fenêtre, et sur sa tige, un post-it avec une flèche indiquant la porte. Je vais ouvrir et, sur le paillason, découvre un sac en papier rempli de croissants, en levant la tête vers la voiture garée devant la porte, j'aperçois le galant homme qui y somnole.

Je referme discrètement la porte et vais me refaire une beauté. J'appelle Sam pour m'assurer qu'il ne rentre pas, il est à la campagne avec Kevin, la voie est libre.

Quarante minutes plus tard (après avoir guetté dix fois pendant mon brushing et pendant la pause du masque destiné à faire disparaître les marques de sommeil qu'il était toujours là), Max sursaute quand je frappe à la vitre.

— Je n'arrivais pas à dormir et je ne voulais pas te réveiller, je voulais te faire une surprise mais je ne pensais pas que tu te lèverais si tard, j'ai dû intervenir deux fois pour empêcher un passant et un chien de voler les croissants, là j'avais un peu relâché la surveillance, ils étaient toujours là ?

N'en finissant pas de me surprendre, aussi bavard qu'il était taciturne la veille, il sort une thermos de café, insiste pour que nous emportions les croissants et nous partons en voyage dans ma ville. Reportant mon languoureux projet, j'ai enfilé une robe sur ma nuisette sexy et il me fait visiter des lieux dont je n'ai jamais soupçonné l'existence. Sam passe le week-end de Pâques avec ses copains, derniers jours de détente avant les examens, je ne sais pas exactement où il est mais je sais que je peux le joindre. Je n'essaye même pas.

Max connaît de vieux bâtiments désaffectés dans lesquels ont poussé des fleurs et des fresques magnifiques, des îlots en bord de Saône où l'on peut laisser Houdini gambader librement et s'allonger au soleil sans croiser âme qui vive. Il y a même déniché une cabane faite de vieilles planches et de portes délabrées. Il est fier comme un gamin en me montrant ses trouvailles.

De retour dans l'impasse, après une expédition qui m'a épuisée, il s'affaire à recoller les émaux de la salle de bains et trouve encore l'énergie de poncer la porte qui grince. Nous nous écroulons très tard au lit, je suis tellement nerveuse d'avoir attendu ce moment toute la journée que je parle sans m'en rendre compte, jusqu'à l'endormir.

Après une nouvelle journée à ce rythme-là, à réception du troisième texto grivois de Betty (« Trop essoufflé pour apler? », « Alors, heureuse? », « J'oz pas passer, vous devez être au lit, j'espr kil assure »), je commence à me faire plus entreprenante.

Je me love contre son torse dur comme du bois, hésite à mettre un disque de Barry White de peur d'en faire trop, j'arrête de parler et je l'embrasse. Premier contact physique depuis qu'il m'a plantée devant la porte, je retrouve le goût de sa bouche, je le happe, il ne va plus pouvoir s'enfuir. D'autorité il m'allonge sur le canapé, me retourne et entreprend un massage de la tête aux pieds, il me caresse lascivement, sans conclure. Puis il va prendre une douche, j'hésite à le rejoindre, il a fermé la porte. Je suis perplexe. Je me demande si ça fait partie de la façon de faire à l'ancienne, la *Gentleman Touch*. Je fais mine de trouver ça normal, je vais l'attendre dans mon lit, me console en me disant que je repenserai à ces moments avec émotion quand nous serons un vieux couple. Et il me semble qu'il reste bien longtemps dans la salle de bains puisque cette fois, c'est moi qui m'endors.

Dans la nuit, je retente une approche, on dirait qu'il a le sommeil très lourd. À mon réveil, un mot

sur l'oreiller m'informe qu'il est parti chercher des croissants. Je ne l'ai pas entendu se lever. Ça devient pénible cette obsession des croissants, c'est fade, c'est gras, totalement nuisible au régime.

À son retour, je n'ai pas ouvert les volets, j'ai installé plein de petites bougies autour de la baignoire et éteint toute autre source de lumière. J'ai laissé la porte entrouverte et je suis plongée dans un bain mousseux quand je l'entends entrer. J'attends qu'il me rejoigne, quand il m'annonce à travers la porte qu'il doit reprendre le travail, comme s'il me disait adieu. Le temps de sortir de l'eau, d'enfiler un peignoir qui s'enflamme en frôlant la bougie, de me couper un orteil avec un photophore en verre tombé par terre, il est parti. Un sursaut d'amour-propre me retient de le poursuivre dans l'impasse, le peignoir en lambeaux et le pied en sang.

Je me heurte à la messagerie de son téléphone éteint et pleure de rage en constatant que je ne connais pas son adresse, ni même son nom de famille. Je déborde d'un indigeste mélange de frustration et d'humiliation.

Quand la sonnerie résonne enfin dans l'appartement silencieux et obscur, ce n'est pas Max mais Sam, qui prévient que, comme demain c'est férié, il ne rentrera qu'à midi.

J'acquiesce sans l'entendre et pose le téléphone pour demeurer prostrée sur le canapé. Ma main caresse le peignoir humide, ça sent le brûlé. Houdini reste à distance en m'observant d'un œil inquiet. Je crois qu'il essaye de me dire qu'il faut que j'arrête de prendre des bains.

J'apprécie ma toute-puissance.

J'ai été ferme à la fin de la réunion tout à l'heure : Isaac et Joanes ne feront plus équipe. Ça s'est beaucoup mieux passé avec Emma, elle a fait preuve d'un étonnant sang-froid. Désormais, aucune expédition n'aura lieu sans elle ou moi. Puisque les autres veulent absolument se rassembler derrière un chef, autant m'imposer que de laisser les rênes à un excité qui n'a aucune légitimité.

Pour la première fois de ma vie, ce soir, je lis la peur après la stupéfaction dans les yeux de ceux qui croisent ma route plutôt que l'empathie ou la pitié, et je trouve ça jouissif. J'ai arrêté de me demander où cela mène, si on ne va pas trop loin, j'ai laissé tomber la culpabilité, le bien, le mal, j'ai déposé le cerveau après la troisième bière.

Nous descendons la rue Sainte-Catherine en roulant au milieu de la route ; depuis toujours, je fais un détour pour aller de la Croix-Rousse aux Terreaux car les trottoirs de cette rue sont moins larges que mon fauteuil, aujourd'hui ce sont les voitures qui doivent prendre leur mal en patience car nous sommes en nombre et pas un automobiliste ne se permet de klaxonner.

Paul chante *Le Chant des partisans* à tue-tête en balançant sa canne blanche devant lui, ses grands cheveux lui cachent le visage ; ça fait marrer Joanes, Camille et Rodrigue, mais pas les passants, qui rasant les murs pour l'éviter.

À l'arrêt de bus, un gamin m'a fait des grimaces auxquelles j'ai répondu par d'autres jusqu'à ce que sa mère le change de place et le force à me tourner le dos. Camille s'est assise sur mes genoux et on ne se cache plus pour s'embrasser. Quand le chauffeur a demandé à Vincent de descendre car il ne pouvait y avoir deux fauteuils à bord, on a tous investi le véhicule et fait descendre les jeunes en bonne santé qui pouvaient marcher ou attendre le bus suivant. La plupart ont bien réagi, une fois n'est pas coutume. Mais une quadra à col Claudine et serre-tête bleu marine qui voulait briller devant son fils a tenu à nous faire la morale, et Kevin s'est un peu emballé, il a arraché un siège « pour faire de la place à un second fauteuil ». La mère est descendue en hurlant, en portant son fils comme un sac de patates.

Nous sommes partis pendant que le chauffeur appelait du renfort. Il a fallu convaincre Kevin de nous suivre, il braillait : « Venez, on les attend ! Vous avez le droit de voyager ensemble même si vous êtes plusieurs à être en fauteuil, faut faire respecter vos droits ! »

Je le soupçonne d'avoir abusé du rhum planqué derrière le comptoir du bar soi-disant sans alcool, on a tous un peu abusé ce soir.

C'est pour ça qu'on a continué en marchant, en roulant, en faisant chier les passants.

Habitué depuis toujours à être regardés comme des bêtes curieuses, enfin on s'autorise à répondre : « On vous a jamais appris que c'est malpoli de dévisager les gens ? », « On se connaît ? », « On dirait qu'on est un putain de groupe de reusta ! »

Les gens détournent la tête.

Un lycéen dont personne n'arrive à se rappeler le nom vient nous saluer un par un, fier de nous connaître. Une fille de la classe de Camille qu'on a croisée rue de la République se joint à nous. Rodrigue en convainc une autre de nous suivre et il leur prend chacune un bras pour s'appuyer et continuer la virée, après avoir attaché son fauteuil à un poteau avec un antivol de vélo. On croirait à un mac avec son grand manteau blanc. Je ne sais pas d'où il le sort, il ne l'avait pas en début de soirée, jamais il ne pourrait s'asseoir sur un fauteuil avec ce manteau sans qu'il se coince dans les roues. Lui qui réclamait le droit à l'indifférence quand nous nous plaignions de notre invisibilité, on dirait qu'il a changé d'avis.

Nous nous dirigeons maintenant vers un bar où on a demandé à Paul de sortir hier, après que deux personnes se sont pris les pieds dans sa canne. Notre intention est d'apprendre à ceux qui en ont les capacités à regarder où ils vont, au lieu de pénaliser les autres. Je me suis muni d'une corne de brume et j'en joue aux terrasses de tous les endroits dans lesquels on ne peut pas entrer. Les clients sursautent et portent les mains à leurs oreilles. Joanes, lui, s'est muni d'une batte de baseball.

Cette fois, ce sont des coups à la porte que j'entends dans mon rêve, avant de comprendre que je ne dors plus et que le bruit continue. Je me dis que si vraiment quelqu'un frappait, le chien aboierait, puis je me réveille tout à fait et je me souviens qu'on n'a plus de chien.

Je cherche mes babouches sous le lit, la porte tremble sous les coups. La colère qui me fait me précipiter pieds nus pour ouvrir se mue en stupéfaction quand deux policiers en uniforme et un autre en civil franchissent le seuil. Je suis tellement surprise que j'entends à peine leurs questions, je coince sur la déchirure au bas de ma chemise de nuit, me disant qu'il est presque midi et que je devrais être habillée. Je pense qu'ils viennent pour le voisin.

Le voisin a eu une attaque, ou a subi une attaque, c'est cette nuance qui me préoccupe.

Officiellement, il a été victime d'une attaque cardiaque, il est à l'hôpital et ne pourra sans doute plus vivre seul chez lui, il va devoir déménager dans un établissement médicalisé.

Je fais d'énormes efforts pour ne pas lier cet événement au fait que le vieux ait pu empoisonner notre chien auparavant. Sam était convaincu qu'il lui avait fait avaler des boulettes toxiques, parce qu'il ne supportait plus qu'il lève la patte sur sa voiture, et le lendemain, comme par hasard, il fait un AVC. C'est cette coïncidence qui m'a fait faire des cauchemars toute la nuit.

Ce voisin gérait jadis le parking de la mairie qui occupait le fond de l'impasse. Il paraît qu'il appelait la fourrière quand un véhicule n'était pas garé sur son emplacement, et qu'il vérifiait les horaires d'arrivée et de départ de ses collègues pour aviser la direction des retards. Avec le temps, la mairie a été transformée en appartements, de concierge il est devenu simple locataire, mais il a continué à tout régir de sa fenêtre. Pas un vélo stationné là sans son autorisation qui ne finisse à la benne, pas un client du Canut qui ne se fasse coincer sa voiture par la sienne parce qu'il empiétait sur une place de la copropriété. On s'étonnait que les flics se déplacent encore quand il appelait.

Au début, il nous a épargnés, il devait penser qu'on avait notre lot de soucis, mais quand Sam a recueilli ce chiot trouvé dans les poubelles du restaurant, il a juré à qui voulait l'entendre de débarrasser le quartier de ce chien errant qu'il voyait déambuler sans laisse dans l'impasse, alors qu'il savait très bien que c'était le fidèle compagnon de mon fils.

C'était un brave chien jaune, mélange chihuahua-pékinois (il avait pris ce qu'il y avait de pire dans les deux races : les yeux qui sortaient de la tête et les dents à l'horizontale, Sam dit qu'il avait un strabisme dentaire), qu'on appelait Houdini parce qu'on n'arrivait pas à l'enfermer. Quand il était seul, il sautait sur la clé jusqu'à la faire tourner pour ouvrir la porte. Combien de fois l'ai-je récupéré dans la cuisine des Canuts quand je trouvais la porte de l'appartement ouverte en rentrant ? Au début, on trouvait ça drôle, mais j'ai vite eu peur de le retrouver écrasé sur la

route; j'ai fini par acheter une cage, choisissant le modèle pour rottweiler (un mètre sur un mètre, en acier, très décoratif au milieu du salon) par confort et sécurité. Là encore, il arrivait, on ne sait comment, à sortir, il fallait mettre un cadenas pour le contenir. J'aurais dû songer à le vendre à un cirque, on a sous-exploité son don.

Houdini n'avait pas une once d'agressivité, il n'aboyait que sur ce voisin, qui croyait qu'on ne le voyait pas lui mettre des coups de savates. Un soir, celui-ci a dit :

— Il n'est quand même pas sympathique, votre chien, en plus d'être moche !

Et Sam lui a répondu :

— Ça vous fait deux points communs alors.

Le vieux est devenu tout rouge et a crié en rentrant chez lui :

— Ce bâtard ne lèvera plus jamais la patte sur ma voiture !

Le lendemain, Houdini est rentré de sa virée nocturne en hoquetant. Il n'a pas pu grimper sur le lit où il dormait toujours. Dans la nuit, il a commencé à vomir sur le tapis, d'abord des morceaux, puis de la bile et du sang. Avant d'arriver aux urgences vétérinaires, il ne bougeait plus.

Sam a réussi à s'extirper de la voiture à temps pour s'entendre confirmer que le chien était mort par empoisonnement. Je n'ai rien trouvé à lui dire avant qu'il tourne ses roues et s'éloigne dans la nuit.

J'ai eu le temps de fumer plusieurs cigarettes avant d'entendre la porte claquer.

Et hier, les pompiers ont trouvé le voisin dans son appartement, gisant sur le dos comme une tortue sur sa carapace, vivant mais les yeux exorbités, l'air hagard et incapable de parler.

Il était vieux : il a pu faire une chute, ou peut-être que le bon Dieu l'a puni, comme on dit.

Mais les flics, qui s'impatientent de mon manque de réaction, ne viennent pas pour ça.

Leurs paroles surréalistes se mélangent dans ma tête : Sam, une fille voilée violée, son agresseur retrouvé les jambes fracassées... « Une fille voilée violée », ces mots ressemblant à un exercice de diction me font tourner la tête.

Je vais m'asseoir sur le canapé pour ne pas vaciller et leur demande de reprendre. Le policier en civil qui a pris place sur le fauteuil vert reste calme et courtois. J'ai du mal à me concentrer sur ce qu'il dit, je ne sais pas ce que font les deux autres dans mon dos, l'un d'eux semble s'être dirigé vers la chambre de Sam, je me demande ce qu'il cherche.

J'entends le ton de celui qui me parle monter et je me ressaisis.

— Je ne comprends pas ce que vous faites ici, qu'est-ce que mon fils, qui est handicapé, peut avoir à faire dans cette histoire ?

Le policier marque un temps d'arrêt.

— Quel est son handicap ?

— Il est en fauteuil roulant, il est spina-bifida.

— ?

— Il est né avec un trou dans la colonne vertébrale.

— Votre fils ne peut pas du tout marcher ?

Il sort son carnet quand je secoue la tête, barre une ligne et écrit quelque chose avant de poursuivre.

— Mlle M'Barka, qui habite à deux rues d'ici, a été agressée chez elle par deux individus dont un qu'elle a identifié, elle nous a dit avoir été mal reçue par nos collègues lors de son dépôt de plainte et beaucoup mieux par une organisation d'autodéfense dont votre fils ferait partie.

Je sens venir la migraine.

— Je ne comprends pas. Ce ne sont pas les violeurs que vous recherchez ?

— Le violeur, identifié, a été agressé chez lui je vous ai dit.

— Qu'est-ce qu'il a ? Non, parce que ça rappelle cette histoire du flic blanc qui attaque en justice la famille du jeune Noir qu'il a tué en raison du traumatisme qu'il a subi, aux États-Unis, vous en avez entendu parler ?

— C'est nous qui posons les questions. Et je ne vois pas le rapport, l'autodéfense est punie par la loi. Connaissez-vous Paul Pesciada et Joanes Julian ?

— Un aveugle et un sourd... je ne connais pas cette jeune fille mais il me semble qu'elle se moque de vous, vous imaginez cette association ?

Je me détends à mesure que grandit le trouble chez mon interlocuteur. Mais il s'obstine :

— C'est curieux, ça fait beaucoup de handicapés. Nous recherchons aussi un grand Noir avec une coupe afro. Il va falloir nous donner d'autres noms si vous voulez nous aider, nous dire avec qui traîne votre fils, qui pourrait lui prêter main-forte dans une entreprise de justiciers. Il va être mis en garde à vue,

si vous ne voulez pas nous suivre au poste, il faut nous dire où le trouver.

Je pense qu'ils délirent. Je ne vois pas pourquoi je les aiderais, ni pourquoi je leur dirais où trouver mon fils pour qu'ils l'enferment. Je n'ai pas d'autre choix que de me lever, je me rends à la salle de bains, suivie par l'un des hommes en uniforme, au cas où je m'échappe par la conduite d'aération sans doute, et je me retrouve dans le fourgon sans avoir dit un mot.

Le souvenir de tous les trajets en ambulance endurés avec Sam quand il était petit me revient en mémoire. Quand un début d'hydrocéphalie s'était déclaré alors que son père avait disparu avec la voiture ou qu'il avait chopé une pyélonéphrite tandis qu'il était plâtré de la taille aux pieds. Je me souviens comme je luttais contre les sanglots pour ne pas l'affoler, entre deux ambulanciers goguenards qui discutaient du match de la veille, ignorant mon angoisse.

Aujourd'hui, je peux me laisser aller, sans crainte de l'effrayer puisqu'il n'est pas là pour me voir, et les policiers n'interrompent pas leur conversation quand je me mets à pleurer.

Je laisse couler mes larmes sur mon incapacité à comprendre l'attitude de mon fils. Le souvenir de récents faits divers me revient en pleine face : ces voitures brûlées, cette salle de concert murée dont le jeune m'avait parlé à la fête d'Anto, ces magasins de la rue de la République qui ont été pillés, n'avais-je pas entendu Sam fulminer en disant qu'ils avaient préféré payer une amende que se mettre aux normes d'accessibilité ? Je nage en pleine confusion.

Quand je pense à toutes ces opérations, toutes ces hospitalisations, toutes ces embûches surmontées pour finir recherché pour avoir joué les justiciers avec l'aide d'un aveugle et d'un sourd, je ne peux pas y croire.

Sam était tranquille comme gamin, pas belliqueux pour deux ronds, du genre à s'excuser quand on le bousculait. Les enseignants m'ont toujours félicitée et les autres parents enviaient souvent sa constante bonne humeur. Jamais un mot plus haut que l'autre, toujours la banane. On a vécu sans cri ni heurt à la maison depuis le départ de son père, les portes n'ont plus jamais claqué, la vaisselle n'a jamais volé. Peut-être qu'il avait trop de problèmes de santé pour en rajouter. En tout cas, je n'ai jamais eu besoin de me fâcher contre lui.

Son état s'est stabilisé ces dernières années, plus d'hospitalisation, pas d'opération en vue.

Ça laisse la place à d'autres problèmes.

Se rêver Robin des bois pour finir Dirty Harry. Quel gâchis.

Mais je me reprends quand l'un des policiers tourne la tête vers moi. Ça peut encore être une mauvaise blague. C'est tellement énorme. Je ravale mes sanglots et m'en veux d'avoir douté. Pour le voisin aussi : il était vieux, l'AVC n'a surpris personne. À quelques heures près, Houdini coulait de vieux jours, tranquille. C'est juste pas de chance. Considérant que les événements n'existent vraiment qu'à partir du moment où on en prend conscience, je vais continuer à faire l'autruche, ça a bien fonctionné jusqu'à maintenant. (Mon fils n'est pas vraiment handicapé,

le départ de son père ne l'a pas perturbé, la famille ne nous manque pas, il n'est pas capable de faire de mal à une mouche...)

Ce sont les yeux secs et la tête haute que j'arrive rue Marius-Berliet.

Là, toute à mon personnage d'héroïne, je dis que je ne parlerai qu'en présence de mon avocat et je me mure dans un mutisme absolu. Ils m'enferment dans une cellule sans insister.

À côté, une fille hurle comme un enfant. Elle me fait mal au cœur et me vrille les nerfs, une grosse voix se met à lui crier de la fermer. Décidément, tout cela me rappelle les séjours à l'hôpital. L'attente, l'angoisse, les cris de la gamine, les W.-C. sans abattant, la nourriture insipide qu'on pose devant la porte, comme quand Sam était à l'isolement, à manger dans la barquette en plastique avec des couverts souples, moi en chemise de nuit, rien d'autre à faire que dormir mais tenter de rester digne, car quelqu'un peut entrer à tout instant.

C'est plutôt moins dur que quand je devais regarder mon fils souffrir en me prenant la tête à essayer de joindre la voisine pour qu'elle récupère le chien. Je ne pense pas que Sam souffre, il devait dormir chez Kevin, je n'ai personne à prévenir et je n'ai plus de chien.

L'interrogatoire s'est déroulé poliment, je ne sais rien, je n'ai rien à dire, on ne me moleste pas. C'est supportable. Il en faudrait davantage pour me faire craquer.

« UNE FLEUR D'ORCHIDÉE
QUI LUI POUSSE DANS LE CRÂNE »

Je me suis réveillé dans le lit de Camille avec un bon mal de crâne. Je n'ai pas l'habitude de boire, et je déteste cette sensation de nausée et de mal-être. J'évite l'alcool parce que du côté de mon père s'est développé un genre d'allergie dont j'ai peur d'avoir hérité. Paraît qu'il a évité d'en boire jusqu'à trente ans et que dès qu'il y a goûté, il est tombé dedans à ne pas pouvoir se relever, comme son père avant lui, alors, des fois que ce soit génétique, je me méfie.

Au moins le temps d'une soirée, j'ai réussi à oublier la mort de mon chien. Je n'en ai parlé à personne à part à Kevin, chez qui je suis allé directement en sortant de chez le véto. Ce mec est le seul qui m'ait jamais vu pleurer. Après une journée à serrer les poings et à grincer des dents, je me rappelle vaguement avoir senti monter l'ivresse, avoir perdu le contrôle, m'être laissé aller. Je ne me souviens pas être arrivé jusqu'ici ni m'être installé dans ce lit et mon embarras me donne envie de rester sous la couette jusqu'à la fin des temps.

Mais Camille me tape sur l'épaule.

— Tu es réveillé ?

Elle soulève la couette et s'assoit. Je lui tourne toujours le dos, je constate avec soulagement que je porte un caleçon, je n'aimerais pas avoir oublié des trucs sexuels. Il me semble, au son, qu'elle enfile quelque chose.

— On se lève? Mon père va rentrer manger, je préférerais qu'il ne nous trouve pas ici.

Elle saute au bas du lit et approche mon fauteuil. Elle me fait face, en tee-shirt et culotte. Je n'ai pas envie de sortir du lit, il y a trop de lumière, je n'ai pas envie qu'elle me regarde. Je la trouve tellement belle, je ne me sens pas à la hauteur.

— Bon, tu bouges?

— Excuse-moi, j'ai honte, je ne me souviens de rien.

— Tu as honte?

— J'ai des regrets aussi...

— Tu peux, allez viens par là. Il a honte. Non mais je t'en foutrais...

Elle me soulève les jambes avec une main et m'installe sur mon fauteuil en posant l'autre en bas de mon dos, exactement comme il faut. Je réalise qu'elle a déjà fait ça.

— Camille, pourquoi tu fais tout ça pour moi?

— Quoi?

— M'aider, me soutenir, me porter même. Les réunions, les descentes, les risques, alors que tu pourrais faire du skate ou de l'escalade avec une bande de jeunes sportifs, tu pourrais militer pour les droits des filles, tu n'as personne dans ta famille qui soit handicapé...

— J'ai toi.

Elle semble déstabilisée, son regard se trouble, je sens que j'ai mal fait passer l'immense tendresse que je ressens pour elle.

— Tu trouves que je n'ai pas ma place dans l'Handi-Gang?

— Je ne sais pas... Kevin, son père est sourd, Isaac a sa sœur handicapée mentale, les seuls qui ne sont pas handicapés ont un proche qui l'est...

Elle se laisse tomber sur le lit, comme agacée par mon manque de discernement.

— Je suis là pour toi Sam. J'imagine que si tu étais clandestin je me battrais pour les sans-papiers ou peut-être même que si tu étais facho, je serais avec toi contre tous les autres. Non pas que je n'ai aucune personnalité mais... tes problèmes me touchent parce que tu me touches.

Elle me prend la main et se détend. Pas au point de m'embrasser. Je crois que je l'ai blessée en voulant la prendre en considération. Je suis définitivement maladroit. Elle se ressaisit et se relève en souriant.

— Et je me bats aussi pour les droits des filles tu sais! Tu ne m'as jamais demandé ce que je faisais quand je ne suis pas avec vous : j'ai ma lutte à moi.

— Je suis désolé de ne pas m'y être intéressé. Si je peux me rattraper...

— Ça tombe bien, cet après-midi il y a un colloque sur les nouveaux aspects du féminisme à Lyon-2, t'as qu'à venir avec moi!

C'est ainsi que, après avoir tenté en vain de rejoindre Djenna, je me retrouve dans une salle sombre et humide, au sous-sol de l'université de Bron, mal installé sur un banc après avoir été porté par deux malabars, faute de plan incliné.

J'écoute des femmes avachies sur des fauteuils en velours rouge posés sur une estrade discuter du néo-féminisme. Je tente de m'intéresser à leur discours

que je trouve maniéré et empreint de clichés. La plus âgée est maîtresse sadomaso, la plus jolie se dit performeuse jusqu'à ce qu'une personne du public revendique le fait de louer son corps de son plein gré et qu'elle se dise elle-même travailleuse du sexe. Je trouve le temps long. J'ai froid et mal au dos. Elles sont entre elles, prêchent des converties et je ne vois pas où elles veulent en venir. Je prends mon mal en patience en pensant à toutes les fois où Camille a dû s'ennuyer dans des discussions autour d'institutions où elle ne mettra jamais les pieds ou d'opérations chirurgicales ne la concernant pas. Je m'inquiète de ne pas avoir de nouvelles de ma mère, j'essaie de lui envoyer un message avant de comprendre qu'il n'y a pas de réseau. Camille me pousse du coude. Le débat tourne autour de la légalisation de la prostitution, alors, pour montrer que je m'intéresse, j'interviens :

— Ça n'est pas près d'arriver, la France a même refusé les assistants sexuels récemment !

Je sens immédiatement que j'ai raté une occasion de me taire. La maîtresse SM qui tient le micro lève un sourcil, qui, s'il n'indique du mépris, me donne le sentiment d'être regardé comme un misérable vermisseau :

— Des prostituées pour les handicapés, vous voulez dire ?

D'un air dégoûté, elle laisse le micro à sa voisine qui a tendu la main. Celle-ci, costume noir, chemise blanche et baskets s'est plaint plus tôt qu'après avoir perdu ses cheveux et ses seins à cause d'un cancer on ne la regarde plus comme une femme. Elle enchaîne en se penchant en avant :

— Et faudrait que la Sécu rembourse ça? Non, le trou de la Sécu est déjà assez grand! Ils peuvent se débrouiller seuls s'ils ne peuvent pas payer!

Je bous.

— Ceux qui sont concernés ne peuvent pas non, certains n'ont pas de bras. Et il n'était pas question que la Sécu prenne ça en charge, seulement que la loi l'autorise. Alors, légaliser la prostitution : vous êtes pour, mais pas pour les handicapés quoi. Bah, restez bien entre vous surtout, avec votre tolérance à deux vitesses.

Et je me dépêche d'ajouter à l'usage du grand gaillard qui a pris place à côté de moi :

— Sortez-moi avant que j'insulte ces pouffiasses!

Le gars m'aide à remonter sur mon fauteuil et galère à passer la porte avant qu'une fille vienne l'aider. Dans le brouhaha général je n'entends pas ce qui suit et je me demande pourquoi ma copine ne s'est pas levée pour me suivre. J'attends un moment dans le hall, j'ai retrouvé le réseau et je vois que j'ai manqué deux appels : Paul et Joanes, mais au moment où je vais écouter leurs messages, je vois Camille arriver. Elle a l'air aussi fâchée que moi, je me méprends sur les raisons de sa colère :

— Quelles connes, vraiment!

— C'était quoi l'idée? T'intéresser à mes luttes? Ça t'arrive d'écouter avant de t'emballer?

— Quoi? C'était pas craignos leur réaction à propos des assistants sexuels?

— Sa réaction, à celle qui a pris le micro : elle est abolitionniste! Si tu n'étais pas parti si vite, tu aurais entendu les autres prendre le parti des assistants

sexuels, je ne vois pas pourquoi elles seraient contre. Mais les abos sont contre toute forme de prostitution, elles ne font pas de détail, du moins celle-là, qui effectivement est un peu conne. C'est un débat, tout le monde s'exprime, s'écoute, se répond, c'est pas on donne son avis et on s'insulte ou on se barre.

— L'autre aussi, en cuir là, elle avait l'air de penser pareil.

— Ah oui, tu l'as entendue? Tu n'as rien compris. Tu es tellement autocentré et parano que tu en deviens hermétique aux autres, c'est triste.

Je lui ai fait honte. Je me suis vu tout petit dans leurs yeux et je n'ai pas cherché à comprendre.

On rentre à la Croix-Rousse en silence, j'ai le ventre noué. Camille me raccompagne quand même, ça ne lui fait pas faire de détour, mais je sens que quelque chose s'est brisé. Arrivé devant ma porte je sonne et personne ne répond. Pendant que je cherche mes clés, alors qu'elle allait continuer sa route, Camille s'étonne de ne pas entendre le chien aboyer, alors je lui dis qu'il n'est plus là. La fin d'Houdini cristallise la tristesse ambiante et on entre boire un thé à la menthe.

Je suis surpris du bazar qu'a laissé ma mère en partant, elle ne m'a même pas laissé un mot, ça ne lui ressemble pas. Je me dis que là aussi, je n'ai peut-être pas assez fait attention à elle, son absence commence à m'inquiéter. On fait le thé avec le tuto du blédard, avec vingt-quatre morceaux de sucre, on écoute le morceau de La Caution : *Thé à la menthe*. Camille se détend :

— Tu es un peu à vif, ces temps-ci, je comprends mieux pourquoi. Mais fais gaffe à pas devenir con quand même. C'est dégueulasse si Houdini a été empoisonné sciemment...

— C'est sûr : c'est le vieux salaud d'à côté!

— Attends, il a peut-être mangé un truc qui traînait. T'as demandé au resto s'ils n'ont pas mis de la mort-aux-rats? L'autre jour, Betty disait avoir aperçu une souris.

— C'est l'autre ordure, je te dis. En parlant de Betty, je vais aller lui demander si elle sait où est ma mère, car son absence commence à ressembler à une disparition.

Elle n'arrivera pas à me faire douter. Le vieux a assassiné mon chien et je ne peux que me réjouir qu'il ait payé. Je n'arrive pas à être en phase avec la commisération du voisinage. La présence du vieil emmerdeur me manquera moins que celle de mon chien, laissez-moi faire mon deuil.

« DEPUIS SIX MILLE ANS
LA GUERRE PLAÎT AUX PEUPLES QUERELLEURS... »

Anto est arrivé rapidement au dépôt. On me l'a annoncé comme maître Aragon. J'entends son ton guindé quand il exige qu'on libère « sa cliente ». Je n'ai jamais été aussi contente de le voir. Nous avons déjà eu des rapports professionnels, mais c'est la première fois qu'il me fait sortir de cellule.

En fait, je ne suis pas sûre qu'il soit pour grand-chose dans ma libération, ça doit être la fin de ma garde à vue. Il n'aura pas trop d'efforts à faire pour innocenter mon fils : l'immeuble du violeur, pardon, de la victime, n'avait pas d'ascenseur. Sam n'a pas pu monter les étages pour aller l'agresser. Ils veulent tout de même l'entendre, à propos de ses amis qui semblent être mouillés, mais je crois qu'il ne risque rien.

Anto a été aussi sonné quand il a été appelé que moi à l'arrivée de la police. Il semble encore un peu dépassé. Il accompagne ses paroles de grands gestes désordonnés qui lui donnent l'air plus efféminé que d'habitude. Il explose dans l'habitacle dès que je claque la portière de sa voiture.

— Vous déconnez là ! Je suis spécialiste du droit de la famille. Logement, travail, ça reste dans mes cordes, mais si vous êtes mouillés dans une association de malfaiteurs, je ne pourrai rien pour vous !

— Calme-toi Anto, déjà, moi, je ne suis accusée de rien...

— Oui, tant que les flics ignorent que tu m'as demandé de prévenir Sam de ne pas rentrer, tu n'es pas considérée comme complice !

— C'était stupide de ma part, un réflexe, excuse-moi.

— Il va falloir qu'il aille leur parler parce qu'en se cachant, il s'enfoncé.

— Je dois le trouver d'abord, je vais aller voir son pote. Dépose-moi au coin là s'il te plaît.

— Nous aussi faut qu'on parle Dédé. Fais attention, tu t'enfermes, tu t'aigris et tu vois pas que ton fils déconne...

Il a l'air tellement perturbé que je ne suis pas sûre qu'il m'entende. Je profite du feu rouge pour descendre au début de la rue des Capucins. J'entends klaxonner dans mon dos. Je le remercie de la main. Il faut que je trouve mon fils, que je boive du café ou que je m'écroule.

Après avoir contourné un canapé éventré, j'arrive devant une façade ayant échappé à la rénovation des pentes de la Croix-Rousse. Un immeuble glauque où j'ai déjà déposé Sam. Je sonne plusieurs fois sans percevoir aucun mouvement derrière la porte à la peinture écaillée, mais après que j'ai tambouriné comme l'ont fait les policiers chez moi, un homme bouffi et grisonnant vient ouvrir en resserrant un peignoir élimé autour de son ventre débordant. J'étouffe une exclamation, je ne l'aurais pas reconnu si je l'avais croisé dans la rue.

Je ne maîtrise pas la langue des signes mais on se connaît assez pour qu'il sache que je viens voir son fils ; il m'indique une porte au fond du couloir

avant de retourner s'écrouler dans le canapé, devant la télé au son coupé. L'appartement sent comme un cendrier débordant.

Depuis quelques mois, Kevin a aménagé le sous-sol. Je descends. Le reflux d'humidité et de moisissure me prend à la gorge et je comprends en poussant la porte que c'est cette odeur que Sam rapporte chaque fois qu'il rentre d'ici. Un rideau sépare un urinoir et un lavabo du reste de la pièce, une télé et une console de jeu côtoient un matelas posé sur un tapis, une chaise complète l'ameublement. Confort spartiate qui me laisse penser qu'il serait moins dépaycé que mon fils s'ils devaient finir en cellule.

Sam lève les yeux sur moi tandis que Kevin saute sur ses pieds. J'explique d'où je viens, en parvenant à ne pas basculer dans l'hystérie, et les deux jeunes échangent un coup d'œil paniqué avant de répondre d'une même voix qu'ils ont passé la soirée ici. Quand j'explique que l'affaire ne concerne pas la soirée de la veille, le grand, rassuré, monte préparer du café pour nous laisser tous les deux. Leur soulagement ne m'a pas échappé et je me demande ce qu'ils ont encore pu faire, la veille.

On se regarde un moment sans rien dire. Je suis fatiguée.

— J'ai d'abord cru qu'ils venaient pour le voisin.

Sam s'insurge et je ne peux pas croire qu'il fasse semblant. Je l'arrête puisque ça n'était pas le sujet et décide de lui parler devant Kevin pour observer leur réaction, l'un ne va pas sans l'autre, si l'un est dans le coup, l'autre est forcément au courant.

J'installe la planche appuyée au mur sur les quelques marches séparant la cave du rez-de-chaussée et je pousse d'autorité mon fils jusqu'à la cuisine.

Le père ne bouge pas pour se joindre à nous. J'hésite à aller le chercher. J'aimerais bien ne pas être la seule adulte à devoir gérer, mais à la réflexion je ne pense pas qu'il puisse m'être d'une grande utilité, ce que me confirme Kevin quand je lui demande s'il est au courant de ses activités. Il secoue la tête en roulant des yeux et son attitude contredit sa réponse :

— Il s'en fout de ce que je fais et je me tape de ce qu'il pense.

Je rentre dans le vif du sujet, Fatou M'Barka, le viol, les représailles. Ils répondent à mes questions par d'autres :

— Mais le violeur, pourquoi il n'est pas en prison ?

— Et la fille, elle va bien ?

— Mais qu'est-ce qu'on vient faire là-dedans ?

À l'évocation des noms de Joanes et Paul, mon fils est trahi par un rictus nerveux.

— J'ai raté leurs appels hier. Peut-être qu'eux la connaissent, j'en sais rien, ils n'avaient pas laissé de message. Je ne sais pas ce qu'ils ont pu faire, mais franchement ça paraît ouf, comment veux-tu qu'ils dominent un mec valide, costaud, c'est du grand n'importe quoi !

Je trouve aussi que cette histoire est incroyable. Anto m'a dit que les deux jeunes sont entendus en ce moment même, on en saura peut-être plus demain. Il faut que je dorme.

Nous rentrons ensemble à la maison, enfin. Alors que je n'aspire qu'à retrouver mon lit, nous sommes accueillis sur le trottoir par Betty et plusieurs clients sortis prendre des nouvelles. Mon arrestation a fait le tour du quartier. Certains insistent pour nous payer un verre, j'ai la faiblesse de me laisser entraîner vers le bar et, pendant que Sam attaque sa deuxième coupe de champagne, la pensée fulgurante que mon éducation est en train de partir en sucette me traverse l'esprit.

À ma décharge, je n'ai jamais eu à user d'autorité auparavant, jamais Sam ne m'a attiré d'ennuis, il n'a jamais désobéi, à ma connaissance, ou rapporté de mauvaises notes (le baromètre ultime).

Je n'ai comme modèle de répression que le souvenir des coups de ceinture reçus dans ma jeunesse.

Son père aurait-il pu m'aider à l'amener sur un autre chemin? S'il avait eu des regrets, s'il voulait avoir des nouvelles, il aurait donné signe de vie, je n'ai jamais changé de numéro de portable, notre fixe est dans l'annuaire... alors je me répète pour m'en convaincre qu'il vaut mieux pas de père du tout que celui-là et que je vais, comme d'habitude, m'en sortir sans lui.

De retour chez nous, je me rassure :

— Tu me jures mon cœur, tu n'as rien à faire dans tout ça?

En guise de réponse, l'enfant chéri m'assène un baiser sonore sur la joue.

« ON NE PEUT PAS SOUFFRIR
DE CE QUE L'ON NE CONNAÎT PAS »

Joanes Julian, avec ou sans batte de base-ball, est sourd profond, de naissance, comme ses parents.

Ceux-ci ont grandi à Grenoble, pour le père, et Albertville, pour la mère, tous deux dans la frustration d'être considérés comme des « personnes limitées », pour user d'un langage politiquement correct, comme des débiles pour parler vrai. Déscolarisés après avoir été relégués au fond de la classe pendant des années, orientés en mécanique pour lui et en couture pour elle, alors qu'il excellait en photo et qu'elle était passionnée de cinéma, ils s'étaient rencontrés alors qu'ils commençaient à faire le deuil de leurs aspirations.

Dans leur jeunesse, ils ont découvert que, si en France on tentait à tout prix de faire parler les sourds et de les empêcher de communiquer entre eux, pour les intégrer de force à la population dominante, aux États-Unis en revanche, leur communauté s'était érigée en représentante d'une culture parallèle. Ils ont alors dévoré *Le Cri de la mouette*, l'autobiographie d'Emmanuelle Laborit, qu'ils avaient admirée dans *Les Enfants du silence*, et le père a repris la photo et commencé à rêver d'une vie meilleure.

La loi Fabius de 1991 a reconnu la LSF comme une langue à part entière mais leur province n'a pas cessé de viser l'oralisation pour les sourds et l'apprentissage de métiers manuels enseignés par des professeurs entendants.

L'abbé de l'Épée ayant été le premier à s'intéresser à la langue des signes, les sourds étaient souvent otages d'une culture catholique enseignée par des religieux qui les éloignaient des arts, de la politique ou d'autres développements de l'esprit pouvant les écarter du droit chemin. L'institution religieuse où M. et Mme Julian pouvaient scolariser leur fils unique n'avait pas entendu parler de l'International Visual Theater, aussi déménagèrent-ils à Lyon. Là, ils engagèrent un combat auprès de l'Éducation nationale pour que leur fils et les autres enfants sourds de la région Rhône-Alpes bénéficient d'un enseignement en langue des signes au sein d'une classe gérée par une personne sourde. Ils n'obtinrent jamais gain de cause, et si l'enseignante de la Clis* avait reçu (à ses frais et sur son temps personnel) une rapide formation de LSF, elle entendait parfaitement et ne pouvait imaginer le ressenti de ses élèves devant l'apprentissage de la lecture, ce code écrit qui retranscrit un code oral auquel les sourds n'ont pas accès. Mme Julian s'en plaignit et fut soupçonnée de ségrégation anti-entendants. Elle dut suspendre ses interventions bénévoles périscolaires. C'est alors qu'elle ouvrit chez elle un atelier de culture par l'image qui connut un tel succès qu'elle put enfin abandonner son métier de couturière, louer un local et recevoir sourds, malentendants

* Classe pour l'inclusion scolaire accueillant des élèves en situation de handicap au sein de l'école primaire, appelée maintenant Ulis (Unité localisée pour l'inclusion scolaire) parce que c'est important de changer régulièrement les acronymes pour faire croire que les choses évoluent.

et entendants pour communiquer ensemble par le geste, le signe, le corps et l'image.

Il y eut bientôt plusieurs activités proposées, du théâtre à la danse, en passant par les cours de LSF, et c'est là que Joanes, leur fils devenu grand, a rencontré Kevin et, par son intermédiaire, Sam.

M. et Mme Julian se sont illustrés comme artistes et militants de cette contre-culture. Ils ont participé à la marche de Paris à Milan il y a quelques années (c'est du congrès de Milan qu'était partie en 1880 l'instauration de l'oralisation au détriment de la langue des signes en Europe); ils ont cheminé pendant quarante-deux jours dans l'indifférence générale et ont encore constaté, depuis, à quel point la situation ne s'améliore pas pour les sourds en France.

C'est ce que, grâce à Kevin, Joanes tente de faire comprendre à Isaac. Celui-ci peine à considérer la surdité comme une différence et pas comme un handicap :

— Quand même, quand on parle d'implanter les gamins dès leur plus jeune âge pour leur permettre d'entendre, c'est un progrès non ?

Kevin traduit la réponse de Joanes :

— Le même genre de progrès qui a anéanti les Indiens d'Amazonie, oui.

Isaac insiste, perplexe :

— Mais moi, si on me disait que demain, ma sœur pouvait récupérer un cerveau fonctionnant au maximum de ses possibilités, je serais content.

— Joanes va te dire que c'est comme si on voulait te rendre blanc, il est comme il est, il est né comme ça, il n'en souffre pas.

— Mais le reste du monde entend et parle, alors forcément, il est isolé!

Paul intervient :

— Alors tu es pour blanchir les Noirs des pays dans lesquels ils sont minoritaires?

— C'est pas la couleur de ma peau qui m'empêche de vous comprendre.

Kevin traduit les propos de Joanes et continue en expliquant à sa façon :

— On ne sait pas ce qu'entendent les enfants transplantés, certains se plaignent, quand ils sont en âge de le faire, d'avoir un sifflement permanent dans les oreilles, ils ne seront jamais parfaitement entendants, et on cherche à changer leur nature plutôt que de l'accepter et d'améliorer leurs conditions de vie.

— Il faudrait que la LSF soit enseignée dans les écoles alors, pour tous.

Joanes, qui a lu sur ses lèvres, approuve et tend son poing en le tournant pour signifier : évidemment!

— Eh bien on a du taf les gars! conclut Isaac.

— Moi c'est pareil, ajoute Paul, je ne me considère pas comme diminué. Souvent on me dit : « Tu vis dans le noir, tu vois du noir. » Non, je ne vois pas du tout, comme si tu regardais avec tes mains ou tes pieds, mais je ressens. Je me situe par écholocalisation, je construis des images dans ma tête et elles sont peut-être plus riches que les vôtres. Et ça crée un lien avec les autres, c'est un accélérateur de rencontres formidable!

Kevin revient à l'objet de leur entrevue :

— Je suis content que les flics ne vous aient pas gardés! Elle est revenue sur ses déclarations l'autre gourdasse?

Paul le rappelle à l'ordre :

— Un peu de respect, calme-toi.

— Quand même, elle vous a bien balancés Joanes et toi, v'la la gratitude! Heureusement qu'elle connaissait pas le nom d'Isaac, parce que si le gars a des potes, ils hésiteront peut-être à rechercher un aveugle et un sourd, mais toi, t'as aucun handicap pour t'épargner!

Isaac prend un ton énigmatique :

— Personne ne connaît mon nom, frère.

— C'est l'autre qui est revenu sur sa plainte, reprend Paul sans relever. Il a bien compris qu'il ne pouvait pas à la fois nier le viol et accuser la fille de lui avoir envoyé des vengeurs.

— Alors, la plainte est classée sans suite?

— Et celle pour viol aussi...

Je crève d'envie d'appeler Max pour lui raconter mes mésaventures (tant d'événements en quelques jours) mais, même si je ne suis plus sous le choc de son départ, une humiliation chassant l'autre, un reste de vanité me retient de le faire. Comme une adolescente butée, je trouve que ce n'est pas à moi de faire le premier pas. De toute façon, j'ai essayé, en numéro caché, je tombe toujours directement sur son répondeur.

Depuis que j'ai effacé son numéro et coupé la connexion Internet pour arrêter de faire des recherches sur lui, je vérifie mes messages dix fois par jour sur le portable et regarde grâce à la 4G s'il ne m'a pas envoyé un mail.

J'ai parlé à Betty de ce que je considère comme sa fuite, de mon incompréhension et de son manque d'enthousiasme dans l'intimité, non sans gêne car, la connaissant, je presentais sa réaction. Celle-ci a d'abord eu du mal à comprendre, et tous les clients du resto ont levé la tête vers nous quand elle s'est finalement esclaffée :

— Non... tu veux dire que vous n'avez pas consommé ?

J'ai dû devenir écarlate et je l'ai menacée de partir si elle ne baissait pas d'un ton.

Quand elle a eu fini d'en rire, Betty a cherché à comprendre :

— Peut-être qu'il croit que tu es musulmane et que tu ne couches pas avant le mariage ? Il a peut-

être peur de voir débarquer un frère algérien qui le force à t'épouser...

— C'est ça, il me croit vierge... ou alors il croit que je suis mineure et il a peur de tomber sous le coup de la loi, t'es gentille Betty. Je ne lui ai pas parlé de ma famille ni de mes origines, non, moi je crois que c'est lui qui est marié. Il y a des mecs qui se mettent des limites comme ça : tant qu'on couche pas, c'est pas tromper.

— Laisse tomber, conclut-elle, t'as pas besoin d'un tordu que t'es forcée de supplier pour qu'il te baise, y en a plein ton ordi des mecs qui demandent que ça!

Parfois, en cherchant autre chose sur mon smartphone, je tombe sur une photo volée à l'occasion de notre virée au bord du Rhône, ce jour où j'y croyais encore. Je zoome sur son visage, me plonge dans son regard, m'attarde sur ses fossettes encadrant son sourire éclatant, je me demande s'il est vraiment tordu et j'effleure la touche «supprimer», jusqu'à ce que l'appareil me demande de confirmer la suppression et que je l'éteigne lâchement, pour y revenir plus tard.

Je me suis jetée à corps perdu dans le travail, cette fois pour compenser mon manque affectif, je n'ai plus envie de traquer le prince charmant sur les sites de rencontre, je l'ai rencontré : force est de constater que je ne remplis pas les critères du poste de princesse.

Je dois admettre que je suis plus productive depuis que j'ai coupé la connexion Internet.

J'ai recontacté les comités de rédaction, j'écris ce qu'ils veulent, sur n'importe quel sujet, à l'instant où ils le demandent. Devenue boulimique de travail, je

découvre que les heures que j'ai passées à rechercher le bon mot, traquer la juste expression, ont été inutiles : mes employeurs ne cherchent pas la qualité. Ils ont besoin de remplir leurs pages sur les sujets dont tout le monde parle, plus vite que leurs concurrents, pour que leurs «lecteurs» aient envie de cliquer. Il suffit d'un titre accrocheur, après tout le monde se fout de ce que j'écris *in extenso*.

Les vingt-quatre heures passées en garde à vue m'ont convaincue de m'intéresser davantage aux activités de mon fils. Je m'impose dorénavant dans sa chambre, quand je n'écoute pas derrière la porte. J'insiste pour qu'on dîne ensemble en discutant, je le questionne subrepticement. Si au départ je le faisais pour le convaincre de se concentrer sur son bac, au final je me passionne pour les actions militantes qu'il mène avec ses amis handicapés. Ils dénoncent leur manque de représentativité, boycottent les endroits inaccessibles, investissent des salles de spectacles pour assurer la traduction en LSF. Je tente actuellement de vendre des articles sur leurs actions qui me semblent légitimes et que j'aimerais contribuer à populariser.

Je suis à la recherche d'un financement pour réaliser un documentaire sur Aaron Fotheringham, je suis sûre que ça ferait plaisir à Sam. Je révise mon anglais en correspondant avec ce jeune handicapé par un spina-bifida lui aussi qui réalise des acrobaties dignes des plus grands skaters avec son fauteuil. Je suis pantoise devant les figures que je le vois réaliser en vidéo : salto, double salto, on le voit s'envoler mais aussi se cogner, se retourner, dix fois sa tête casquée rebondit sur la

rampe, parfois il perd une roue mais toujours il recommence, il rampe pour remonter et il retourne s'élancer dans le vide. Endurci comme un gymnaste roumain, le gamin est couvert de bleus et a essuyé moult traumatismes pour devenir cet athlète hors catégorie. Un ami cameraman est intéressé pour m'accompagner s'il est simplement défrayé, j'ai bon espoir de convaincre une boîte de production de nous payer un avion et un hôtel, surtout maintenant que je me révèle si fiable et si prolifique, mes employeurs peuvent me recommander et le sujet vaut le déplacement.

★
★ ★

« Être une non-personne signifie que les gens parlent en face de vous comme si vous n'étiez pas là. Être une non-personne signifie être traitée comme un enfant. Être une non-personne signifie n'attendre que peu de chose de la vie. » Emma s'est trouvée une héroïne. Elle nous a fait découvrir Amanda Baggs, une militante américaine autiste qui décrit mieux qu'aucun de nous la manière dont on peut être perçu quand on ne correspond pas aux critères normatifs. On a tous été ignorés, infantilisés, on a tous à un moment été déprimés d'inspirer la pitié ou le dégoût et on a tous été confrontés à des gens qui savaient mieux que nous ce qu'on voulait, nous expliquaient comment on devait penser et agir. Emma écrit depuis longtemps des textes de rap et depuis qu'elle a renoncé à les mettre en musique pour plutôt les diffuser par

Internet comme des poèmes ou des chroniques, son blog fait le buzz. Comme elle maîtrise parfaitement l'anglais, l'allemand, l'espagnol et l'italien, elle traduit d'autres textes d'aspis et nous permet de connaître des penseurs qui font évoluer nos revendications.

Moi, j'aurais aimé faire d'Aaron Fotheringham la vitrine médiatique du mouvement. Voilà enfin un modèle auquel de jeunes handicapés pourraient vouloir ressembler. Au cinéma, à la télé, dans les séries, les romans ou les bandes dessinées, les handicapés sont toujours sombres, dépressifs ou mauvais, frustrés, aigris ou assoiffés de vengeance. Quand ce ne sont pas des monstres, ils servent de faire-valoir au héros, ils finissent par se suicider, ou ils se réveillent et ont retrouvé leur validité, ouf, ça n'était qu'un cauchemar! Je rêve de populariser dans l'Hexagone ce héros handicapé exceptionnellement dynamique et positif, qui existe et qui fait rêver tel qu'il est.

Mais je n'ai réussi à rendre fan que ma mère, le désintérêt de certains de mes camarades pour lui comme pour Amanda Baggs est révélateur à mes yeux des courants qui s'affrontent dans l'Handi-Gang. Certains ont perdu de vue notre idéal.

Nous sommes de moins en moins à vouloir garder le cap de la légalité et de la non-violence. On a investi les réseaux sociaux et les forums pour faire passer notre message résolument optimiste. On organise des rencontres au bar sans alcool ou au centre autogéré de la rue Burdeau, des happenings pour faire parler de nous autrement. On se réjouit de toucher de plus en plus de monde. Aller de l'avant, tranquillement,

pour faire évoluer les esprits, à petits pas, c'était ça notre objectif.

Isaac, Paul, Joanes et même Rodrigue penchent pour des actions musclées et ne cachent pas leur fascination pour la guérilla. Ils ont échappé à la justice par miracle et on dirait que ça leur a donné des ailes. Ils nous appellent « les prédicateurs » et tendent à transformer la page du groupe en un repaire de justiciers. Des internautes y expliquent leurs tracas, Emma, Nina ou moi répondons et ensuite, de plus en plus souvent, un genre de Julien Courbet radical les contacte en message privé pour organiser des représailles.

Ce qui me chagrine le plus n'est pas tant la perte de contrôle que la scission, que je pense de surcroît fomentée par Isaac, qui n'est ni un ami ni même un handi.

Il me fait penser à ces convertis *français* qui prennent la tête à ma mère quand elle est boit une bière en terrasse, ou à ces blancs-becs qui s'insurgent quand Rodrigue appelle son cousin « négro ». Les sujets plus royalistes que le roi.

Je constate avec tristesse qu'encore une fois, même au sein d'une assemblée qui se veut différente, on écoute celui qui parle le plus fort, même s'il n'a aucune légitimité pour le faire.

Je me dis qu'on ne peut pas demander plus de représentativité et en même temps être représentés par un valide qui n'a même jamais amené sa sœur handicapée à une réunion. À se demander si elle existe cette sœur handicapée mentale, autiste ou je ne sais exactement quoi en réalité. Sans aller jusqu'à accuser Isaac

de l'avoir inventée, je le soupçonne de se servir d'elle comme prétexte, davantage que comme motivation. Je ne pense pas qu'il s'en occupe tant que ça, mais elle justifie sa colère. Il me semble que son moteur est la haine que peut-être la vie de sa petite sœur a nourrie, mais qu'il se l'approprie exagérément.

La haine ne peut pas être un engrais à progrès.

« LA VÉRITABLE ÉDUCATION CONSISTE
À POUSSER LES GENS À PENSER PAR EUX-MÊMES »

Rageant d'avoir oublié de faire une liste de course, j'étais en train d'errer parmi les dizaines de marques de lessive du supermarché quand, tout à coup, de battre mon cœur s'est arrêté.

Mon cerveau a peiné à identifier celui sur lequel mes yeux s'étaient posés, tant son allure était transformée par la tenue camouflage qu'il portait, mais mon corps ne s'y est pas trompé.

J'ai respiré à fond, lui ai demandé s'il revenait de la pêche. La vanne a détendu l'atmosphère et le sang a reflué dans mes membres, assez pour que je lui demande, en ayant l'air normale, où il était passé.

Alors que la veille encore je voulais le tuer pour m'avoir plantée là, que l'avant-veille je me faisais un sang d'encre, que le jour précédent je pleurais sa disparition, là, nous avons badiné jusqu'aux caisses comme deux vieux amis qui ne s'étaient pas vus depuis un moment. Mon flegme m'époustouflait.

J'avais acheté des fruits de mer pour deux, tandis qu'on discutait devant le supermarché, Sam a appelé pour demander s'il pouvait dîner chez Camille, alors, naturellement, j'ai invité Max à venir les déguster avec moi. Je me suis jetée à son cou à peine la porte de l'appartement refermée. La tension accumulée par les événements des jours passés m'avait transformée en tigresse.

Max en a oublié d'être gentleman. Vêtu comme un soldat, il m'a prise comme un soudard, comme s'il se retenait depuis longtemps.

Maintenant, tout en me léchant les doigts entre deux huîtres, je lui confie comme je l'ai attendu, désiré et haï. Il paraît gêné, tentant confusément d'expliquer qu'on ne se connaît pas vraiment. C'est marrant, son discours me rappelle celui de Betty, on dirait qu'il a peur que je m'emballe, lui aussi. Mais plus il fait de mystères, plus il me fascine. Je veux découvrir ses secrets, le voir baisser la garde et tomber amoureux, j'en fais un challenge désormais. Il m'a prouvé tout à l'heure que j'avais mes chances.

Je finis par lui extorquer une invitation à son retour d'une semaine de déplacement, lors de laquelle il n'aura, dit-il, aucun moyen de communication pour donner des nouvelles ; je m'autorise une moue dubitative, auquel il répond d'un ton grave que ça fait partie des choses dont nous parlerons à ce moment-là.

★

★ ★

Paul trouve que c'est bien sympa de murer des salles de concert non accessibles aux fauteuils roulants ou de vandaliser des théâtres qui refusent les traductions en LSF, mais que ça ne rend pas tellement service aux aveugles. Toujours en suivant l'idée qu'on ne peut pas comprendre ce qu'on n'a pas vécu, il a organisé au lycée une journée « les yeux bandés », afin que chacun réalise un peu mieux la difficulté

de se mouvoir sans visuel. La plupart des lycéens se prêtent au jeu sans rechigner, les autres doivent expliquer leur réticence à Kevin. L'un d'eux, un beau gosse à mèche que le bandeau mis par Camille aurait décoiffé, se montre particulièrement agressif :

— Hé, le rouquemoute, t'en as pas marre de jouer les gros bras pour les handicapés? C'est quoi ton handicap à toi, c'est dans la tête c'est ça?

Camille est intervenue avant que Kevin ne sorte les poings :

— Oh, ce que c'est marrant de se moquer des handicapés, tu crois vraiment que tu vas devenir populaire comme ça? Regarde, même tes potes sont gênés...

— Je t'ai pas parlé Miss Monde, retourne à tes bonnes œuvres, il peut vraiment pas répondre tout seul le grand, c'est juste un corps?

Finalement, c'est Camille qui a perdu son calme la première et lui a balancé un coup de pied dans les parties en même temps qu'un grand coup de sac dans la tête qui l'a étalé au sol. Elle l'y a maintenu en posant son pied sur sa gorge pour conclure :

— Oups, j'ai oublié que j'avais les panneaux en braille dans mon sac, je croyais qu'il était lourd parce que j'étais juste une faible femme.

Vexé, le beau gosse n'a pas ébruité l'affaire et la journée s'est déroulée sans autre incident. Le test, s'il a attiré quelque sympathie à Paul et engendré une prise de conscience pour certaines bonnes âmes, a surtout mis en lumière de nombreux manques de signalisation.

Mais comme Sam l'a fait remarquer aux autres, il n'y a aucun aveugle inscrit dans cet établissement et Paul, dans le sien, se repère de mémoire. Il serait plus utile d'améliorer la circulation à l'extérieur, pour se rendre au local de l'association par exemple.

Au centre-ville également, un important travail reste à faire.

C'est comme ça qu'une nuit, Paul, Camille, son pote Faouzi, Emma, Rodrigue, Joanes et Kevin vont semer des gravillons sur de la colle forte versée de la place Bellecour à la rue Burdeau en signalant sur la route la pharmacie, le bureau de tabac, le métro et les principaux commerces en panneaux de braille.

L'opération prend plusieurs heures et Kevin en profite pour s'ouvrir à Camille :

— Tu sais, le beau gosse que t'as marave au lycée, j'aurais pu lui répondre.

— Je sais Kevin, t'en fais pas, j'aurais pas dû m'en mêler. Ça a fini exactement de la manière que je voulais éviter !

— Je veux dire, je sais très bien pourquoi je suis là, j'aurais pu lui dire.

— Tu es là pour Sam, pour ton père à la base non ?

— Non, je suis là pour moi ! Pour pas ressembler à ce mec qui pense qu'à sa gueule justement. Comme lui, je suis blanc, hétéro, en bonne santé, je pourrais me foutre tranquillement de la gueule de ceux pour qui c'est moins facile ; tu sais, je suis pas croyant, je suis pas militant, j'attends pas un parti ou une puissance supérieure pour changer le monde, j'ai envie de participer à l'améliorer, de pouvoir être fier de moi.

On peut prendre les choses comme Sam et se battre, ou comme mon père et s'écraser. On peut s'en contre-foutre comme ce mec, ou aider. On n'est pas si nombreux à vouloir aider alors qu'on n'est pas concernés.

Là, Paul a marché dans la colle et Camille l'a emmené laver ses chaussures avant qu'elles soient fichues, sans avoir eu le temps de dire à Kevin qu'il pouvait être fier de lui. Les autres ont continué sans eux, jusqu'à l'aube.



À la réunion de l'Handi-Gang ce soir, on ne parle que de la signalisation sauvage mise en place en centre-ville. Faouzi est là, j'avoue que je m'interroge quand même sur ses motivations, il est peut-être seulement sympa, toujours là quand on a besoin de lui.

Isaac conteste l'opération, en disant que ce n'est pas à nous de faire ça :

— Plus on en fera et moins ils se fatigueront ! Non mais je rêve : la signalétique en braille, ça devrait être obligatoire !

— Mais ça l'est !

— Ben alors ? Faisons appliquer la loi, ne faisons pas à nos frais le travail que la Ville ne fait pas !

Je partage un peu ses réticences, pas pour les mêmes raisons :

— J'ai peur que ça ne tienne pas longtemps, la municipalité fait appel à des entreprises spécialisées, ça n'est pas de la colle ordinaire d'habitude...

— Mais ils ne le font pas, répète Rodrigue, les trois quarts des trottoirs ne sont pas balisés, la plupart des locaux ne sont pas indiqués!

— Merde ça va déranger qui vos graviers? finit par lâcher Isaac.

On reste tous interdits.

— Comment ça?

— On parle de nous quand on bloque quelque chose, on est les empêcheurs de tourner en rond, le caillou dans la chaussure qui fait que le péquin moyen s'arrête! Là, qui va remarquer ce que vous avez passé la nuit à faire?

On se regarde les uns les autres, dépités et nous répondons d'une seule voix :

— Les aveugles.

— Mais on n'est pas là pour ça, je veux dire, pas que pour ça, pas comme ça!

Pour la première fois, Isaac bafouille devant nos visages hostiles. Il reprend avec moins d'assurance que d'habitude :

— On va pas se mettre à chaque croisement pour les aider à traverser parce que les feux sont pas adaptés, on n'est pas assez nombreux, et on n'a pas que ça à foutre! Si on arrache les feux qui sont pas équipés d'un message vocal, là je vous parie que les nouveaux le seront! Il faut casser pour se faire entendre! Il faut faire peur, il faut faire mal!

Sa voix monte dans les aigus, il postillonne, cette fois, Isaac n'a pas convaincu l'assemblée.

Je sens que sa façade de sauveur commence à se fissurer, le masque glisse.

« MALGRÉ TOI LA VIE CONTINUE,
APLATIS-TOI, ELLE TE PASSE DESSUS ! »

Trois jours plus tard, alors que je suis concentrée sur la rédaction d'un article dénonçant le manque d'assistants de vie scolaire dans certains établissements et le fait que des aveugles soient accueillis dans des collèges sans que leurs cours soient traduits en braille ou que des parents doivent accompagner leurs enfants sourds en classe pour leur signer les propos des profs, je reçois un SMS qui me fait d'abord chaud au cœur quand je le lis :

« Combien de nuits j'ai pu rêver
Qu'un jour je pourrais vous parler
Sans pour cela imaginer,
Imaginer un tas de choses,
Des choses au fond que je n'ose
Vous dire, madame, et pourtant,
Je pense à vous bien souvent. »

Puis, environ à la douzième lecture, je me dis que j'ai déjà entendu ça quelque part, et une recherche Internet identifie les paroles de Claude Barzotti.

J'en suis consternée, ne sachant pas si Max a de l'humour ou si on est vraiment décalés.

Quand il m'appelle enfin pour m'inviter chez lui, je me demande ce que je vais y trouver, si je vais devoir m'asseoir sur un canapé en skaï noir, sous une reproduction Ikea en écoutant Florent Pagny, face à

une étagère sur laquelle Marc Levy dispute la place à Guillaume Musso.

Je commence à entrevoir ce qu'il voulait dire, ce que Betty avait compris avant moi : je ne sais rien de lui. Il écoute à merveille mais parle peu, racontant parfois quelques anecdotes dont je ne suis pas sûre qu'elles soient des souvenirs. Je ne connais pas ses goûts, je ne sais rien de son vécu ni même de ses convictions, s'il en a. J'ai pu projeter à loisir mes idéaux sur un tableau vierge, puisqu'il n'y a rien écrit.

Loin du renoncement, parce que l'entêtement est ma qualité première, je choisis quelques photos de mes plasticiens préférés, de Frida Kahlo à Mark Ryden en passant par David LaChapelle ou Salgado. Dans un état d'excitation juvénile, je lui copie des sons sur une clé USB, comme les cassettes que j'enregistrais pour mes nouveaux amis quand j'étais ado : quelques groupes punk, de Clash à Suicidal Tendencies, un peu de rap, de NTM à Wiz Khalifa, mais aussi des morceaux choisis de George Clinton ou Bootsy Collins, d'Ibrahim Maalouf ou Trombone Shorty. Je grave quelques films aussi, des frères Cohen, de Spike Lee, Ferrara et Gondry. Puis je rassemble quelques livres essentiels selon moi : Ellroy, Hornby, Boyden, Jonquet, Desportes, Chalumeau, avec l'ambition pompeuse de lui faire partager mon patrimoine culturel.

Quand le soleil se couche, je dois m'arrêter. Ça suffira pour commencer.

J'enfile ma plus belle robe de princesse punk, blanche, en tulle, un peu déchirée, qui n'est pas sortie du placard depuis des années, et au moment

précis où je vais l'appeler pour lui dire de se parer de ses plus beaux atours afin de faire enfin connaissance, le téléphone fixe sonne.

Sam me surprend absorbée dans mes futilités. Je pensais que c'était Max qui me rappelait pour me demander à quelle heure j'arrivais. Je réponds d'un ton ridiculement enamouré. L'angoisse qui d'ordinaire taraude la mère célibataire endurcie que je suis quand mon fils n'est pas rentré à l'heure du dîner s'est délitée dans mes préparatifs amoureux. J'ai le cerveau plein de barbe à papa.

— Argh! J'ai oublié *Mommy* et *Divines*! Oui, excuse-moi, tu disais? Faudrait une comédie aussi, je vais prendre *Enfermé dehors*.

— Je voulais m'excuser pour le retard et te prévenir que je vais rentrer.

— Ah, mais c'est pas grave, je sors!

— Non, attends-moi, je voulais te parler!

— Écoute Sam, tu es bien placé pour savoir que j'ai été suffisamment contrariée ces temps-ci pour avoir besoin de me changer les idées. Je suis invitée à dîner chez un homme charmant qui me fait oublier les soucis que tu me causes!

— Je suis désolé m'man, on a un projet qui risque d'en rajouter un peu là, je voulais te prévenir, je vais m'absenter quelques jours pour que tu n'y sois pas mêlée...

Je me rassois pour me forcer à assimiler ce que j'entends mais mes jambes secouées de tics nerveux veulent courir retrouver Max, mon esprit est déjà à moitié parti.

— Qu'est-ce que tu racontes, vous n'allez pas faire de conneries, hein? Anto ne sera pas toujours là pour nous tirer d'affaire. Vous êtes repérés maintenant, tout le monde parle de vos actions à fond, n'allez pas vous attirer des ennuis! Tu passes ton bac d'abord et tu t'engages en politique après si tu veux!

— Tu ne comprends pas. On n'y croit plus à la politique. On doit prouver à la face des gens ordinaires de quoi les handis sont capables.

— Mais de quoi tu parles?

Entre Sam qui ne veut pas en dire plus au téléphone et les SMS que je sens faire vibrer mon portable au fond de ma poche, je dois mettre fin à la conversation. Toute légèreté anéantie, je monte dans ma voiture comme une zombie pour suivre à l'aveugle les indications du GPS dans lequel j'avais déjà entré l'adresse de mon hôte. Je longe la Saône au radar, jusqu'à Cailloux-sur-Fontaine.

Quand le GPS annonce : « Vous êtes arrivée », je m'interroge un instant sur ce que je fais devant cette vieille maison en pierres dorées. Puis je réalise que j'ai laissé mes livres, mes disques, mes photos et ma clé USB sur le canapé rue Gigodot, et je me demande ce que j'ai foiré dans une vie antérieure pour mériter que mon fils me pourrisse ainsi celle-ci, maintenant qu'il n'a plus de raisons médicales. Une petite voix me chuchote qu'il est né pour me faire chier.

Je sonne en me frottant les yeux, contrariée, oubliant que je suis maquillée. Je regarde le noir étalé sur mes joues dans mon reflet sur la porte vitrée tandis qu'elle s'ouvre.

Comme dans un mauvais rêve, je ne reconnais pas mon amoureux.

Il porte un pantalon, genre treillis, bleu marine, avec des chaussures montantes ressemblant à des rangers, une chemise bleu glacier et une ridicule casquette sur la tête.

Une casquette sur laquelle est marqué « POLICE » en lettres blanches.

On reste tous les deux figés, la bouche ouverte, lui se demandant sans doute en quoi je suis déguisée, moi espérant qu'il soit déguisé.

Il a choisi de me l'annoncer comme ça. Ça a dû lui sembler marrant.

C'est brutal pour moi, car je songe immédiatement à ce que vient de me laisser entendre Sam. L'incompatibilité entre les deux événements m'achève.

Mes jambes se dérobent. Max me porte jusqu'à son canapé, jugeant ma réaction disproportionnée. Il a l'air de trouver la situation amusante. Il ignore qu'un choix cornélien entre mon fils et la perspective d'un amour me déchire les entrailles. Je ne peux pas prendre le risque que Sam et ses mystérieux projets côtoient un représentant de l'ordre.

Max ne sourit plus quand il me voit me lever précipitamment pour aller vomir dehors (il ne peut pas savoir que je somatise facilement et que, ne sachant pas où sont son évier ni ses toilettes, je préfère épargner son tapis). Il ne cherche pas à comprendre si autre chose que son uniforme a pu me mettre dans cet état, comme je ne me retourne pas vers lui, il claque la porte derrière moi.

Je ne suis pas certaine de vouloir rattraper le coup, trouvant de surcroît sa réaction pas très cool, alors je rentre à la Croix-Rousse en indiquant « domicile » au GPS.

Maison, sucrée maison.

« L'AMITIÉ NE REND PAS LE MALHEUR PLUS LÉGER
MAIS PERMET D'EN PARTAGER LE POIDS »

Je dois dire que je suis à la fois excité et stressé par le flou de notre mission.

Dans le TGV, je tente de rédiger avec Camille un slogan que Nina doit peindre sur la pancarte de bois qu'Isaac utilise présentement pour ramasser les morceaux de verre de la bouteille brisée par un geste malencontreux de Paul. Joanes vient de se couper en voulant l'aider. J'ai du mal à me concentrer sur le texte et Camille est obligée de hausser le ton pour me ramener à elle :

— Même les sans-papiers ont droit à la CMU*, pas les titulaires de l'AAH**, faudrait le glisser !

À ces mots, Isaac lève la tête et réagit plus vite que moi :

— T'as raison, on pourrait opposer les handicapés français aux valides étrangers et voir qui gagne aux yeux de l'opinion publique !

— Il n'est pas question de les opposer, se défend Camille, gênée, mais de signaler que les handis sont vraiment une sous-catégorie de citoyens, même en dessous de ceux qui ne sont pas citoyens français...

Elle s'interrompt devant le regard courroucé d'Isaac. Puis reprend, par témérité :

* Couverture maladie universelle remplaçant une mutuelle et allouée sous un seuil de revenus.

** Allocation adulte handicapé d'un maximum de 776 euros et réduite en cas de conjoint ayant un revenu par exemple.

— Oh ça va, c'est pas un gros mot « français », je suis pas raciste parce que je pense que ceux qui sont nés ici, de parents qui ont cotisé toute leur vie, devraient passer avant ceux qui viennent d'arriver, en termes d'aide sociale.

Joanes prend peur en voyant les coins de la bouche d'Isaac tomber vers le bas, je pense qu'il craint comme moi que celui-ci ne crache sur Camille.

— Ah ouais, carrément, faut être né ici et descendant de gens qui ont cotisé ici pour être aidé dans ton programme ? Tu veux qu'on t'appelle Marine ou Marion ?

J'interromps le débat, stérile et dangereux.

— Bon c'était maladroit, laissons tomber.

Camille se tasse sur son siège en rongant son crayon. Joanes entreprend d'apaiser Isaac et une dame qui attend avec une poussette le décide à finir de dégager le verre du passage. Je continue :

— Je crois qu'il n'est pas utile de rentrer dans les détails, si on veut une formule percutante, un truc du genre « à votre bon cœur messieurs dames » devrait suffire.

— C'est misérabiliste, crache Rodrigue.

— Ça correspond bien à la situation en même temps, c'est ce qu'on veut dénoncer, dit Paul.

Nous procédons au vote, sous les yeux de quelques voyageurs circonspects, et Camille passe dans les rangées de sièges pour s'apercevoir qu'on a oublié la voix de Vincent. Il dort. Son état s'est récemment aggravé et la responsabilité de le prendre avec nous a été discutée. Nos revendications comportent

justement le libre arbitre, le droit à décider pour soi-même. Vincent est l'un des plus âgés de la bande et il a tenu à être du voyage, il en assume les conséquences. Nous décidons d'un commun accord de le laisser se reposer jusqu'à la gare de Lyon.

Ensuite survient l'inévitable embrouille avec le contrôleur qui ne comprend pas qu'on ait pu autoriser tant de handicapés à voyager ensemble (le train ne comportant que deux places adaptées et pas dans la même rame). Isaac est encore bien énervé contre Camille mais ils se retrouvent plutôt complices cette fois en se remémorant le scandale des trois voyageurs en fauteuil du train Paris-Le Havre relégués dans un wagon de marchandise comme du bétail. Tous deux ont bien en tête les détails de l'affaire et les dommages et intérêts qu'a dû verser la compagnie de transport, suffisamment pour rendre l'employé, qui n'a que vaguement entendu parler de l'histoire, un peu moins zélé.

La fin du voyage est égayée par la méprise qui a failli amener Paul à uriner sur un enfant seul dans les toilettes pas fermées à clé. Ils se mettent à crier aussi fort l'un que l'autre et c'est encore Camille qui parvient à calmer la mère de l'enfant et à la convaincre que Paul n'est pas pervers mais réellement aveugle.

En arrivant à destination, nous sommes tous plutôt détendus et les conflits sont relégués à l'arrière-plan, seul Paul reste renfrogné.

— Fais pas la gueule, lui dit Joanes, la prochaine fois, tu penseras à frapper avec ta canne!

— Rigole, c'est pas toi qu'on a traité de pervers!

En gare de Lyon, la station est en travaux; de toute façon il aurait fallu changer plusieurs fois pour aller à Javel et les lignes ne sont pas toutes accessibles.

Étant donné que notre petite troupe n'a guère de chance de convaincre des taxis de nous prendre tous, nous décidons de traverser la Seine à pied pour nous rendre à la gare d'Austerlitz, afin qu'une fois installés dans la rame, nous n'ayons plus à bouger. Quitte à risquer de se perdre quand ceux qui ont le sens de l'orientation ne sont pas entendus par ceux qui ont loisir de les diriger. Kevin, Isaac, Nina et Joanes doivent nous porter Vincent et moi dans les nombreux escaliers d'une station semée d'embûches tandis que Rodrigue se débrouille avec sa canne et que Camille guide Paul, chargé de la grosse valise qu'il trimballe, en chantant :

« Miracle sans nom à la station Javel,
On voit le métro qui sort de son tunnel,
Grisé de ciel bleu de chansons et de fleurs
Il court vers le bois, il court à toute vapeur.
Y a d'la joie... »

C'est un hommage à Emma, qui n'a pas osé entreprendre le voyage, mais qui en est le cerveau. L'improbable Emma, fan de rap mais aussi de chanson française du temps d'avant nos grands-parents.

Les rares usagers qui nous proposent un coup de main sont un rasta chargé d'instruments de musique qui a l'air perdu, une dame encombrée d'une poussette et d'un gamin qui bave et qui braille et manque

de la faire tomber en s'accrochant à sa jambe, un couple de personnes âgées et un obèse, ils ne nous aident donc pas vraiment, et plus personne n'a de souffle pour chanter en arrivant rue des Cévennes.

On s'arrête devant les anciens locaux de Canal Plus, à l'entrée du site Edmond-Michelet. On y est : service de l'administration centrale, antenne du ministère de la Justice.

Kevin, Rodrigue, Nina et Vincent se mêlent au groupe de postulants aux cinq emplois proposés par le ministère aux travailleurs handicapés, Paul maugrée :

— Cinq postes! Pour toute la France! Dont quatre en catégorie C : sans diplôme ni qualification requise. Regardez-les, ces miséreux, qui vont se battre pour les miettes qu'on leur lâche!

Les fauteuils roulent mal dans le gravier de l'allée et je les regarde s'éloigner en me demandant si je ne ferais pas mieux d'abandonner. Je crois que j'ai présumé de mes forces. Camille saisit mon regard :

— On va pas se déballonner maintenant!

— Je me disais juste que, vu comme l'accès est galère, on n'est peut-être pas forcés d'y aller tous... On a mal réparti les groupes, je vais vous ralentir.

Isaac réagit immédiatement, faisant sursauter Joanes tout près de lui.

— Tu déconnes, on prend tous les mêmes risques on a dit!

— Justement, pas vraiment si tu regardes bien... certains sortiront plus vite que d'autres en cas de pépin.

— Fallait y penser avant, insiste Isaac, on reste ensemble, on fait comme on a dit : on passe par-derrière. Vite, le gros fait son malaise dans cinq minutes.

— Vincent ira jusqu'au bout, approuve Paul, on ne peut plus reculer.

— Allez, on est parti! conclut Camille.

Le salaud m'a coincé, j'ai maintenant l'impression de lui obéir, bien que le plan initial vienne de moi, ce qui décuple mon manque d'assurance. Je signe à l'attention de Joanes : en cas de problème, on reste ensemble, mais l'angoisse que celui-ci lit dans mes yeux, ajoutée à ma gestuelle approximative, l'empêche de saisir le message. Comme ça, on est au moins deux à partir stressés, bravo. Paul me pousse, je dirige mon fauteuil et Camille tire la valise à roulettes après avoir fait un signe de croix.

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

J'ai passé une bonne partie de la nuit à chercher Sam. Son portable est coupé. Je voulais lui parler pour le raisonner, pour me rassurer, pour m'occuper, car je ne savais pas quoi faire d'autre.

J'ai appelé toutes ses connaissances, enfin celles dont j'ai pu me procurer les coordonnées, ses amis ou les parents de ses amis. Après m'être heurtée au répondeur inaudible des parents de Paul Pasciada et m'être fait rabrouer par la mère de Vincent Villemin, j'ai passé un moment à écouter M. Cardona me reprocher de ne pas mieux veiller sur mon fils, à qui il avait confié sa fille.

J'en suis restée sans voix. Camille et Sam sont proches depuis le collège, mais ils ne m'ont jamais dit qu'ils étaient plus qu'amis, je les voyais plutôt comme frère et sœur. La gamine est même venue une fois me confier son chagrin d'amour pour un gars qui ne la calculait pas. Sa mère a suivi un homme qui avait dû trop regarder Koh Lanta; quand ils se sont envolés pour Bora-Bora, celle-ci a eu la vague impression d'être un bagage dont ils se seraient bien passés pour vivre pleinement leur aventure. Après trois jours, quand Camille a regardé ses chevilles ou plutôt son absence de chevilles en bas de poteaux boursoufflés en lieu et place de ses jambes, Bora-Bora ne lui est plus apparu comme la carte postale du paradis. Au bout d'une semaine, les moustiques attaquaient le cou et elle a préféré

rentrer avant d'avoir les paupières trop gonflées pour ouvrir les yeux.

Entre-temps, M. Cardona s'était installé avec une femme qui avait cinq ans de plus que Camille mais se posait en belle-mère autoritaire. L'adolescente fuyait les querelles en trouvant refuge chez nous. De là à en confier la responsabilité à Sam, je trouve que le père prend ses aises.

J'ai été plus bavarde avec son ancien kiné et même avec son ancien prof de français qui n'a pas compris ce que je lui voulais. J'ai sillonné la Croix-Rousse et je suis passée chez Anto lui expliquer la situation, si confusément qu'il a vite renoncé à m'écouter pour retrouver son lit. Je crois que j'ai fini de l'amuser depuis un moment lui.

À force de parcourir les rues de la ville, j'ai fini par m'assoupir dans ma voiture. J'ai assailli le resto des Canuts à l'ouverture et je devais avoir une tête à faire peur, car Betty a abandonné son bar pour me coucher. Il paraît que je tenais des propos incohérents mêlant Claude Barzotti, Sam en fuite, un médium homophobe et Max en policier, on a décidé d'un commun accord de différer le développement.

J'ai dormi une bonne partie de la journée, émergeant régulièrement de rêves me ramenant en Algérie. Je n'y ai pas remis les pieds depuis vingt-sept ans, depuis les dernières vacances en famille, j'y repense rarement.

Dans mon rêve, je lavais les pieds de mon oncle. Je devais rester enfermée dans la chambre moite et étouffante, avec les vieux et les femmes qui parlaient,

pendant que mes frères et mes cousins jouaient dans la rue. J'ai l'impression d'avoir été réveillée par les odeurs, je sentais vraiment celle des pieds et de la sueur de la chambre surpeuplée. Était-ce l'odeur de ma propre sueur? Mes draps sont trempés. Le rêve me rappelle l'odeur du sang du mouton incrustée sur le béton du perron après l'Aïd, qui me soulevait le cœur.

Sétif avait changé dans mes songes, la ville où ma mère a grandi était pauvre et sale, celle-ci était propre et coquette. À l'image de la carte postale qu'on a reçue de l'ancien AVS* de Sam parti récemment en vacances là-bas. Le centre-ville y est joli, avec son pavage ressemblant à du carrelage, et sa fontaine représentant une jeune femme nue (que les jeunes veulent maintenant rhabiller, d'après ce que nous a dit l'ancien AVS). Un dicton local dit que « si l'on boit l'eau de cette fontaine, on reviendra à Sétif ». J'ai toujours soigneusement évité d'en boire et, pourtant, j'y suis revenue chaque été, jusqu'à ma majorité, où j'ai dit *non* à mon père avant de faire mes bagages pour la cité étudiante et de ne plus jamais remettre les pieds au bled, à part en rêve.

Je cherche en buvant mon troisième café le rapport entre les événements de la veille et mes rêves du matin. Qu'est-ce qui a pu me ramener en Algérie? La haine du policier français? Cette idée me fait sourire, je pense à ma mère qui a le même réflexe conditionné de dire *salla allahou alyhi wa sallam* (« que la

* Auxiliaire de vie scolaire, travail précaire consistant à favoriser le bon déroulement de la scolarité des élèves en situation de handicap, sans formation ni qualification particulières.

paix et le salut soient sur lui ») dès qu'on prononce le nom du prophète et *Kelbe el zbel* (« bande de chiens galeux ») dès qu'elle entend parler de la police. Si c'était la crainte de déplaire à la famille qui m'a fait fuir Max, je me dis maintenant que, vu les relations que j'entretiens avec ma mère, je pourrais bien épouser un policier israélien sans que ça s'aggrave.

Je l'appelle de plus en plus rarement, lasse de parler à une étrangère qui me répond poliment comme si je venais lui vendre une cuisine en kit. La dernière fois que j'ai voulu l'informer que Sam allait se faire enlever une partie de l'intestin pour agrandir sa vessie, elle m'a répondu : « Ton frère aussi est bien malade, il a un gros rhume. » Mon fainéant de frère, qui vit encore aux crochets de sa mère à quarante-deux ans.

Malgré cela, pour avoir envie d'être avec quelqu'un comme Max, il aurait fallu que j'aie eu une autre famille, une autre enfance, une autre histoire...

Je suis triste de ne pas pouvoir l'aimer, mais avant de l'oublier en prenant du plaisir à être avec lui, j'étais triste chaque fois que je pensais à la répartition des richesses, chaque fois que l'actualité venait me rappeler ce qu'on fait à ceux avec qui on ne veut pas partager le gâteau. Je ne peux tout simplement pas m'autoriser à aimer quelqu'un qui soutient ce système. Même si je vieillis et que la naïveté aurait dû laisser la place à la sagesse. Max a servi celui qui a fait de la solidarité un délit. Il serre la main de ceux qui tabassent nos enfants quand ils se révoltent, il est du côté de ceux qui n'écoutent pas la victime de viol mais poursuivent celui qui a effrayé le violeur. Son travail est d'obéir.

Moi j'ai démissionné de l'Éducation nationale quand on m'a imposé de livrer les enfants sans papiers faisant l'objet d'une OQTF* pour qu'ils soient enfermés en centre de rétention. J'aurais voulu que mes collègues m'aident à les cacher, quand l'un d'eux a donné l'adresse du centre de loisirs où ils avaient trouvé refuge. Le succès de mon blog m'a aidé à quitter le collège et m'a permis d'avoir les mains libres pour aider ceux qui sont prêts à mourir pour avoir ce que nous avons eu en naissant, juste parce qu'on a eu la chance de naître du bon côté de la Méditerranée, et qu'eux ont commis le crime de naître sur des terres pauvres ou en guerre.

Max m'a distrait de ma colère, mais je ne peux admirer et aimer que quelqu'un qui veut changer les choses.

* Obligation de quitter le territoire français.

Quand je me réveille dans le lit de Camille, il est déjà treize heures passées et l'impression de déjà-vu va jusqu'à me donner une sensation de gueule de bois à nouveau. Au lendemain de notre expédition parisienne, elle n'est pas plus euphorique que moi.

Pourtant, l'objectif est atteint, les médias ne parlent que de ça. Mais je suis de moins en moins convaincu de l'efficacité de notre action, et Camille n'est pas sûre non plus que le message soit bien perçu et serve efficacement notre cause. Pour nous c'est déjà trop, pour d'autres ce n'est pas assez. Rodrigue pense qu'on n'obtiendra rien si on n'est pas plus méchants, il dit qu'on aurait dû tenir un siège, prendre des otages. Il devient fou. C'est l'influence d'Isaac : mon plafond reste son plancher.

On en a marre de demander l'aumône, on est en colère : c'est certain. Mais j'ai vu la peur dans les yeux de la concierge qu'Isaac a renversée dans notre fuite et ce n'était pas la crainte mêlée de respect des passants de la place des Terreaux, c'était de la terreur, qui aurait pu être évitée à cette vieille dame bousculée sciemment. On n'est pas des sauvages, je refuse de basculer dans la haine. J'ai eu un mal de chien à empêcher Joanes de tout casser sur son passage, tant l'adrénaline le rendait violent. Je ne sais plus contre qui je dois me battre, je n'ai jamais voulu la guerre.

Isaac cherche à étendre le soulèvement contre les discriminations à toutes les minorités. Le nouveau

communiqué de l'Handi-Gang a été mis en ligne ce matin, sans que j'en aie eu connaissance. Je le découvre, comme tout le monde, sur le Net.

« On n'en peut plus de ces hommes blancs, riches, hétéro et bien portants qui sont censés représenter le peuple. Nous sommes noirs, d'origine arabe ou asiatique, nous sommes gays ou lesbiennes, nous sommes ouvriers ou prolétaires, nous sommes obèses ou anorexiques, nous sommes nés aveugles, sourds, trisomiques ou sans l'usage de nos membres, la vie nous a rendus paraplégiques ou tétraplégiques et nous ne voulons plus que des gens qui ne comprennent rien à nos problèmes parlent et agissent pour nous, en notre nom. »

Cette déclaration est la première qui n'émane pas d'une concertation commune. Déjà, je ne comprends pas, car il n'y a, à ma connaissance, aucun obèse ni anorexique, aucun homo, encore que chacun soit libre de ne pas avoir dévoilé jusque-là les détails de son intimité, mais en tout cas, personne ayant des origines asiatiques dans l'Handi-Gang, et jusqu'à maintenant nos origines n'avaient pas leur place dans nos propos. Pas tellement d'ouvriers non plus, la plupart sont étudiants ou sans emploi. Il n'existe en tout cas aucun ouvrier handicapé homo d'origine étrangère qui ait des problèmes de poids dans le coin. On peut le regretter, penser que ça rendrait mieux sur la photo, mais pas le nier. Isaac y est-il allé au flanc? A-t-il volontairement exagéré, travesti la réalité pour

ratissier plus large? Qui a décidé de mettre toutes les différences dans le même sac?

Je pense que c'est de la démagogie.

Ma confusion entretient ma frustration. J'ai peur que nos revendications soient solubles dans la révolution. Je rejette l'amalgame. J'estime qu'on ne peut pas mener tous les combats de front. L'expérience m'a prouvé que plus on est nombreux, plus il est difficile de s'entendre.

En parlant avec les autres, j'avais déjà compris qu'il fallait élargir notre rébellion à tous ceux qui souffrent du manque d'accessibilité. J'admets qu'il n'y a pas que les handicapés qui se sentent inadaptés au monde dans lequel on vit. Les personnes âgées, les parents avec des poussettes peuvent rencontrer les mêmes problèmes à certains moments, ça je l'entends. Mais même si je suis citoyen du monde, solidaire des sans-papiers, des homos rejetés par leur famille ou la société, depuis quand tout ça concerne l'Handi-Gang?

Camille comprend que je sois surpris de ce nouveau *modus operandi*, elle-même n'a pas été sollicitée, pas plus qu'Emma, qu'on vient d'appeler, à qui on soumet d'ordinaire tout écrit afin qu'elle en vérifie la formulation. Mais les filles comprennent que dans l'urgence on ne les ait pas attendues et elles me soupçonnent de considérer l'acte comme un crime de lèse-majesté. Kevin, que j'ai au téléphone, pense à peu près la même chose :

— On s'en fout, du moment qu'on est d'accord avec ce qui est écrit! C'est quoi le problème, t'as quelque chose contre les homos, les Juifs ou les pédés?

Je ne manque pas de lui faire remarquer que le communiqué ne parle pas des Juifs justement, ni des Roms, des Arméniens, bref que tant qu'à élargir à d'autres communautés, je ne comprends pas les choix qui ont été faits. Surtout, j'insiste sur le fait que ça aurait dû se discuter en réunion. Ce à quoi il répond que je deviens un peu tatillon, voire casse-couilles.

★
★ ★

Sans nouvelle de son amie, ne voyant pas même les volets s'ouvrir, Betty trépigne derrière son comptoir. Entre deux tentatives pour la joindre au téléphone, elle sert les clients en guettant le fond de l'impasse par-dessus leur épaule. Après le cuistot, c'est Anto qui vient lui parler des dernières nouvelles.

— Tu as vu les infos? Qu'est-ce qu'elle en dit Djenna?

— Je ne sais pas, elle ne répond ni au fixe ni au portable. Elle n'est pas sortie, sa voiture est là. Va voir toi, il y a trop de monde, moi je ne peux pas.

— Ah non! Moi je me retire de ces histoires, ça n'est pas de mon ressort. Je retournerai lui rendre visite, en pote, quand elle aura pris un autre avocat, que ce soit clair.

La cloche intime à Betty l'ordre d'aller récupérer des quenelles d'escargots pour la cinq, Anto en profite pour finir son café et partir sans plus de discussion.

Le coup de feu empêche la serveuse de se ronger les sangs jusqu'à presque quinze heures. Puis, avec un reste de hachis de canard aux giroles, elle va sonner à

la porte bleue. Après avoir sonné à nouveau, patienté, tambouriné, tapé dans la porte, elle se rappelle qu'elle garde depuis des années une clé derrière le bar et qu'il doit être temps de l'utiliser pour secourir son amie.

Quand elle revient, Djenna est devant la porte, les joues noires du maquillage qui a dû un jour se trouver sur ses yeux, dans un pyjama trop petit ayant vraisemblablement appartenu à son fils.



C'est Betty qui m'a fait rentrer, alors que ç'aurait dû être le contraire. Elle m'a dit que quelqu'un d'autre aurait pu me voir, comme si j'en avais quelque chose à faire. Elle m'a réchauffé une assiette de hachis et m'a fait du café. Je ne sais pas pourquoi elle inverse les rôles comme ça, on croirait qu'elle me reçoit. Je suis bien réveillée, j'ai bien mangé, mais elle continue de me traiter comme une grande malade et se permet de trifouiller mon ordinateur.

Elle veut me montrer les infos sur le Net :

— Tu vas paniquer, mais ça semble évident qu'ils ont juste voulu attirer l'attention sur le sort des handicapés. Je pense que c'est pas si grave!

Je ne comprends pas de quoi elle parle. Je jette un œil pour lui faire plaisir, qu'elle se calme.

« On n'en peut plus de ces hommes blancs, riches, hétéro et bien portants qui sont censés représenter le peuple. Nous sommes noirs, d'origine arabe ou asiatique, nous sommes gays... »

— Sam est gay ?

— Pas plus que noir ou asiatique je pense, lis plus loin.

« Intrusion dans un bâtiment officiel : des handicapés menacent les ministres », « Des paralysés en colère s'introduisent dans une antenne ministérielle », « Les invalides réclament plus que la mendicité ».

Je ne sais pas si elle attend que je commente. Heureusement que je suis assise, en me tournant vers Betty je vois, à mon reflet dans le miroir derrière elle, que toute couleur a quitté mon visage, je n'exprime rien. Trop de sentiments se bousculent dans ma tête, à l'incrédulité succède la honte de n'avoir rien vu venir, la rage d'avoir été trompée, la peur de ce qui peut arriver après. Mon amie ramasse du linge qui traîne, continue de faire comme si on était chez elle. Je comprends maintenant que c'est pour se donner une contenance ; elle gesticule autour de moi en babillant :

— Ils n'ont menacé personne, ils n'ont rien fait de grave. Ils ont installé un genre de pantin qui tend la main au bureau de l'Action sociale. À la place du chef de la section chargée de la politique ministérielle du handicap. Une farce quoi. Qu'un secrétaire général qui manque d'humour a découvert ce matin. Tout un barouf pour pas grand-chose, si tu veux mon avis...

Je fais glisser la souris pour parcourir tous les sites qui relatent l'action. Je n'ai pas envie de parler. Je tombe en arrêt devant un article qui parle de « terroristes en fauteuils roulants ».

Betty jette un coup d'œil à l'écran sans doute en voyant que je ne bouge plus du tout, je la vois

hausser les épaules, prendre cet air détaché que j'ai eu si souvent :

— Pff, y a des mots qu'on ne devrait pas employer à la légère. Le truc, c'est qu'ils ont réussi à s'introduire dans un bâtiment officiel rattaché au ministère de la Justice, ça c'est quand même fort. Ça doit être bien gardé, j'imagine. Ou alors, ils se sont fait enfermer la nuit après une visite... il est où Sam ?

Tout à coup, un vent de panique s'empare de moi. Émergeant de mon inertie, je me précipite pour me laver les dents, faire pipi en même temps et demander à Betty, du dentifrice plein la bouche, de me descendre ma valise du haut du placard.

— Les flics vont revenir là, c'est sûr !

Puis aussi subitement que je me suis levée, je retombe sur le canapé en soutien-gorge et la bragette de mon jean ouverte.

— Je ne peux pas abandonner mon fils, s'ils reviennent, c'est qu'ils le cherchent, si je me cache, ça ne les empêchera pas de le trouver et il sera seul, tout seul.

Je sens les larmes me monter aux yeux, je pleure souvent ces temps-ci, une vraie chiffe molle. Betty me serre dans ses bras après m'avoir tendu un mouchoir. Elle semble hésiter mais finit par lâcher :

— Mais, Max... peut-être qu'il peut faire quelque chose ?

Je la regarde un moment sans comprendre. Je n'ose pas y croire. J'aurais été la première concernée et la dernière informée ?

— Mais depuis quand tu sais, depuis le début ?

— Non, bien sûr que non ! Je me suis renseignée après la salsa, quand j'ai vu que tu étais accro... je voulais savoir à qui on avait affaire. J'ai un copain de lycée qui bosse aux stups, qui le connaît. Franchement, j'ai essayé de calmer tes ardeurs, mais je voulais pas non plus lui casser la baraque. C'était pas à moi de te le dire. Il te l'a dit donc, finalement.

— Il me l'a dit, oui.

— Tu l'as bien pris ?

— Oui, je l'ai bien pris, tu penses.

— Non, parce que, j'avais peur, te connaissant... Justement, enchaîne Betty visiblement soulagée, il est passé au bar ce matin de bonne heure, il n'osait pas sonner ici, il m'a remis ça pour toi.

Elle sort une enveloppe de sa poche. Une grande enveloppe en papier kraft que je regarde avec méfiance. Elle me la met dans la main. J'ai besoin d'être seule, je vais m'écrouler sur mon lit avant de la déchirer d'un coup d'ongle.

Son contenu m'arrache un sourire. J'étale sur ma couette des photos montrant Max en pompier, en pirate et en Hulk. Je le contemple, vert de la tête aux pieds, dans un tee-shirt rembourré et un pantalon déchiré, prenant un air furieux, à fond dans son rôle, sans peur du ridicule. Il y a aussi un mot dans l'enveloppe : « On n'a qu'à se dire que ce ne sont que des costumes, et se retrouver tout nus. »

La voix de Betty s'élève, elle est encore là, derrière mon épaule :

— Ça pourrait fonctionner : vous gardez votre jardin secret, ne parlez plus des activités en rapport

avec la loi et l'ordre, chacun respecte les secrets de l'autre.

— Mouais... sauf que j'ai du mal à croire à sa sincérité maintenant.

— Mais il t'a menti ou tu ne lui as pas demandé ce qu'il faisait comme boulot?

— Attends, il est passé ce matin, justement ce matin?

Je me sens bouillonner.

— Oui, mais il n'a pas osé sonner chez toi, à cause des « événements »...

L'enfoiré. Il était au courant. Je saisis le téléphone et malgré moi, j'érupte :

— Tu surveillais la famille en fait? C'était pour l'approcher que tu m'as dragué, c'est ça? Et c'est pour ça que tu ne voulais pas consommer au début, pour rester professionnel?

Comme il ne répond pas, je raccroche et éclate en sanglots, de peur et de rage.

Une vraie chiffre molle.

Après des litres de larmes et des heures de discussion, Betty a réussi à nous convaincre que Max pouvait nous aider.

Encore faut-il qu'il en ait les moyens, on ignore s'il est CRS ou inspecteur, s'il fait la circulation ou analyse de l'ADN. L'uniforme semblait dater un peu, je ne l'ai pas étudié de près. J'espère qu'elle ne s'illusionne pas sur ses motivations. Elle me dit qu'elle sait reconnaître un homme amoureux quand elle en voit un. À part les putes et les psys, qui connaît mieux les hommes que les serveuses de bar ? Personnellement, j'ai envie d'y croire.

Je les ai entendus parlementer après que Betty a ouvert la porte. Je restais scotchée dans la cuisine comme si je craignais que Sam s'échappe. Je crois que ma copine n'était pas mécontente de retrouver son comptoir, rassurée et fière de sa contribution.

La présence de Max, seul et hors service, m'inspire confiance. Il éprouve les défenses du gamin :

— Je pense que nous avons des intérêts communs. Tu n'as pas envie que ton pote reste en détention, dans l'état où il est, et ça va pas accroître notre popularité de retenir un myopathe de vingt-deux ans. Je pense qu'on a tous à gagner à étouffer l'affaire.

— Évidemment ! Notre cause est hyperpopulaire, fanfaronne mon petit con de fils. J'ai un rendez-vous téléphonique avec un mec de Mediapart dans vingt minutes !

— Justement, non ! Tu ne parles plus aux journalistes ! Tu comprends « étouffer l'affaire » ?

Sam marque un temps d'arrêt, choqué par le ton péremptoire. Il n'a pas l'habitude qu'on lui parle comme ça, encore moins qu'un copain de sa mère se le permette. Il hésite à l'agresser et choisit finalement de l'ignorer et de s'adresser à moi.

— Ce qui est véritablement épatant, c'est que c'est Paul, grâce à une visite organisée par le comité Valentin-Haüy pour les aveugles, qui a pu accéder au bâtiment ! Il a repéré la salle du bureau de l'Action sociale et il nous a fait un plan de mémoire. Si c'est pas énorme ! Et c'est Vincent qui a fait diversion en simulant un malaise. Ça donne une idée de ce qu'on est capable de faire !

Je réponds en étant consciente que Max commence à bouillir.

— Oui, enfin il a tellement bien simulé qu'il a failli y rester.

— D'ailleurs, il y est resté !

— C'est pas le moment de faire de l'humour, ç'aurait pu être plus grave.

Max explose et interrompt notre échange :

— Mais oh, les comiques là, qu'est-ce que vous croyez ? Qu'on peut s'introduire dans un bâtiment officiel et menacer la sûreté de l'État juste pour rigoler ? Qu'il ne va pas y avoir de conséquences ?

J'ai encore trop de rancœur pour prendre ouvertement son parti mais je sais que Sam a tort quand il répond, sarcastique :

— En vérité, on espère qu'il y en aura : on n'a pas fait tout ça pour rien.

J'interviens pour tempérer :

— Tout de même, ils n'y sont pas allés pour poser une bombe. Juste un pantin. Et leurs revendications semblent légitimes. *Libé*, ce matin, révèle qu'un adulte handicapé en France touche moins que le RSA.

En effet, l'allocation consentie à ceux qui ne peuvent pas ou plus travailler est largement inférieure au seuil de pauvreté décidé par la Cour européenne. Le journal publie un long reportage sur un ancien journaliste rattrapé par une dégénérescence osseuse. Fauché dans la fleur de l'âge et dans l'incapacité d'exercer son métier, celui-ci a basculé du confort à l'indigence. Il a fallu un pantin à la main tendue pour que la parole lui soit donnée.

Mais Max repousse le journal que je lui tends sans regarder l'article. Il nous sort d'un ton dur :

— La cause est toujours juste aux yeux de celui qui la défend.

Je suis aussi figée que mon fils, et on le regarde tous deux d'un œil noir. Il continue :

— Les membres d'Action directe pensaient que les gens qu'ils ont exécutés méritaient de mourir, les frères Kouachi étaient convaincus que les dessinateurs de *Charlie* l'avaient bien cherché, et les Hutus qui assassinent les Tutsis sont persuadés de tuer l'opresseur ! Évidemment, pour l'instant, vous êtes populaires, personne ne sait pour les jambes fracassées du violeur ou pour l'AVC du voisin !

Il enchaîne avant que je puisse intervenir :

— Eh oui, vous êtes sous surveillance depuis ce moment-là !

— Mais, enfin... de quoi tu parles? Sam n'a rien à voir avec tout ça!

Mon fils a l'air sous le choc. J'aimerais le voir réagir : nier, s'insurger. Il reste sans voix.

— Je veux bien croire à un accident pour le voisin, pour le reste je peux comprendre vos motivations, mais vous ne savez pas mieux que moi comment ça peut dégénérer quand on est prêt à tout pour une cause.

Il interrompt d'un geste mes vaines protestations.

— La fin ne justifie pas les moyens. Il ne suffit pas d'être contre les méchants pour être un gentil, Staline était contre Hitler.

Je m'agite sur ma chaise, Sam regarde dans le vide, j'ai envie de le secouer. Max reprend :

— Sam, je te propose un marché : tu me promets que vous restez dans le cadre de la loi pour faire valoir vos droits et je fais sortir celui qu'on tient. Tu n'apparais jamais face caméra sur les vidéos de surveillance. Je peux cacher ton nom à ma hiérarchie, j'ai demandé à être déchargé de la mission vous concernant. Si je n'avais pas revu ta mère par hasard, je ne serais pas ici.

Le jeune le regarde en se tordant les mains, il a fini de faire le malin.

— Et Vincent, ils ne vont pas le faire parler?

— Il n'est pas en capacité de vous balancer, il est inconscient. Tu n'as pas l'air de mesurer la gravité de son état. Ses parents ont été autorisés à le voir tout à l'heure, je peux leur permettre de le ramener à la maison dès qu'il va mieux, si tu me donnes ta parole que tu le calmes. On n'a pas besoin de martyrs dans cette affaire.

— Mais, il va vraiment si mal?

— Sa myopathie est dégénérative, je ne pense pas que cette agitation était préconisée. Mais toi, tu as compris que vous risquiez gros à faire justice vous-mêmes?

J'interviens pour ne pas penser à ce que risque la chair de ma chair :

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est Sam qui décide pour les autres?

— Je n'ai pas tant d'influence en vérité...

— Va falloir que tu te débrouilles pour en avoir, car c'est à toi que je m'adresse à partir de maintenant.

« DE PARIS À MARSEILLE,
UN MOUVEMENT QUI S'ÉVEILLE »

En temps normal, j'aurais déjà du mal à encaisser le fait que ma mère sorte avec un flic, hérité et éducation obligent, alors quelques jours après notre intrusion dans une antenne ministérielle, quand les journaux en font leurs gros titres et que j'essaie de me faire tout petit dans la maison familiale que je pensais être la planque idéale pour le repos du guerrier, en croiser un dans la cuisine, ça m'a fait oublier les bonnes manières.

J'avais envie de les laisser entre eux les amoureux et de claquer la porte, pour montrer à ma mère que quand on a des principes, un sourire et des pecs ne devraient pas suffire à les renier. Mais le fait que Vincent n'ait pas pu sortir avant l'arrivée de la police me rend vulnérable, prêt à saisir la moindre perche. Je me doute que mon pote est à l'hôpital et ne va pas se faire passer à tabac, mais je ne suis pas fier de la manière dont les choses ont tourné et j'ai ignoré plusieurs appels de ses parents, je préfère avoir de bonnes nouvelles pour les rappeler.

Je me demande s'il n'y a pas un piège dans la proposition de Max, puisque c'est le nom du grand brun. Il a l'air de savoir beaucoup de choses et d'avoir pas mal de pouvoir mais je ne le connais pas.

Reste à espérer que j'en aie suffisamment moi-même pour assumer ma part du contrat.

Donc, ils savent. Bas les masques. Je suis surveillé.

L'histoire continue avec plus de transparence et c'est plutôt apaisant.

La transparence se limite à ma mère, Max et moi. Elle ne va pas envoyer de faire-part à la famille, j'imagine que lui ne se vante pas de coucher avec la mère d'un suspect et, de mon côté, je n'assume pas de révéler à mes camarades qu'elle sort avec un représentant de l'ordre qu'on remet en cause. Je n'ai pas envie que les potes me sachent protégé, je crains qu'ils me pensent manipulé, quand je suis convaincu que notre essor aurait été stoppé si Max n'était de notre côté.

Faut pas se mentir, notre piste n'est pas difficile à remonter, notre réputation ne mettrait pas longtemps à nous trahir et des flics moins acquis à notre cause pourraient nous faire passer l'envie d'action directe.

Même si ça m'agace que Vincent se croit invincible depuis qu'il est sorti de l'hôpital sans menotte, « la tête haute et les mains propres », comme il dit.

Je frémis encore au souvenir de la garde à vue de ma mère, ça, pas un ne peut le comprendre tant qu'on n'a pas touché à sa famille. D'ailleurs, je ne comprends pas pourquoi les autres parents n'ont pas été embarqués de la même manière. J'ai décidé de prendre mes distances avec le groupe, au moins le temps qu'elle se remette de ses émotions.

J'ai réussi les premières épreuves du bac sans trop de peine.

Le sujet de philo semblait choisi pour moi : « Le pouvoir de l'État est-il facteur de liberté ou d'oppression ? » J'ai réussi à caser des paroles du groupe Bérurier Noir en citant Max Stirner : « Aux mains

de l'État la force s'appelle droit, aux mains de l'individu, elle se nomme crime. » Toute la jeunesse de ma mère, un genre d'hommage.

J'ai beaucoup pensé à Paul en réfléchissant à ce sujet, mon ami aveugle est un vrai anarchiste, il assimile la lutte pour « l'handicapabilité », comme il dit, à celle des Noirs ou des Indiens d'Amérique. Il rejoint Amanda Baggs. « Être une non-personne signifie être négligeable et interchangeable avec toutes les autres non-personnes dans le monde. » Une sous-catégorie de citoyens, victimes du pouvoir dans l'indifférence générale. J'envie sa radicalité, l'assurance qu'il a de mener le juste combat, sa conviction, son intolérance même.

La vie est plus simple quand on a des certitudes, comme des croyances, mais ma dissertation aurait été moins réussie si j'avais moins de doutes. Je ne me suis pas égaré dans l'actualité pour rester dans le sujet et je pense récolter une bonne note.

Ne restent que des matières qui ne m'inquiètent pas.

J'ai raté la dernière virée, durant laquelle j'ai l'impression qu'Isaac a regagné des points. Le matin a emprunté la voiture de sa sœur pour emmener le belliqueux Rodrigue, le barbu Joanes et le chevelu Paul en balade. Il a laissé ce dernier conduire la voiture, dans les allées du parc de Miribel-Jonage, en le guidant. Soi-disant qu'ils ne risquaient rien car la nuit il n'y a pas de piéton ni de cycliste. Paul, qui doit quand même se sentir isolé dans son monde obscur, a pris un pied terrible qui lui a fait oublier les propos

d'Isaac à la dernière réunion. Au téléphone, il est encore hilare en me racontant la soirée.

— Je croyais qu'il se foutait de nous, mais il a juste une autre façon de prendre les choses. Faut avouer qu'avec lui on se marre! Le pire, c'est qu'on s'est fait contrôler à la sortie du parc. Tu sais ce que les flics m'ont mis comme amende?

Je suis exaspéré devant tant d'inconscience, je n'aime pas le rôle de rabat-joie que je me sens forcé d'endosser :

— T'étais bourré?

— Non, pas moi, et les autres n'ont pas soufflé dans le ballon! Faut dire qu'ils étaient sur le cul, les flics voulaient me suspendre le permis : quand je leur ai dit que je l'avais pas, ils m'ont collé une interdiction de le passer avant trois ans!

— Mais, à la sortie du parc, tu étais toujours au volant, tu allais conduire sur l'autoroute?

— Tu entends ce que je te dis : dans trois ans je pourrai passer le permis! C'est pas énorme?

Et de repartir d'un gros rire qui m'agace encore plus. D'aucuns diront que c'est parce que je n'ai pas été invité à la fête que j'ai du mal à apprécier la blague.

— Mais explique-moi pourquoi tu kiffes de conduire?

— Tout le monde kiffe de conduire! C'est pour ça qu'il y a des manèges où les petits enfants sont dans des voitures sur des rails et ont l'impression de conduire!

— Mais là t'étais pas sur des rails, c'était dangereux!

Après un silence, alors que j'ai cru qu'il avait racroché, Paul reprend :

— Je suis vachement bon en écholocalisation maintenant, j'ai fait un tour à vélo l'autre fois.

— Mais ça n'a rien à voir, comment tu peux entendre l'écho avec le bruit du moteur, te fous pas de ma gueule !

— T'es vraiment pas marrant, il a raison Isaac.

Tandis qu'Emma travaille sur les chiffres du handicap lié aux maladies et aux accidents pour tenter d'intéresser le plus grand nombre à notre lutte, en montrant que demain tout le monde peut être directement concerné, je crains qu'on nous reproche de vouloir fabriquer des futurs membres actifs en lâchant des aveugles sur les routes.

J'avoue qu'il y a des évidences contre lesquelles je n'ai pas envie de gaspiller de l'énergie, je ne peux pas marcher, la sœur d'Isaac ne sera pas chercheuse au CNRS, Emma ne travaillera jamais dans les relations publiques et Paul ne doit pas conduire, contre tout cela le combat est vain.

★

★ ★

Djenna a finalement digéré le fait qu'elle n'ait pas rencontré Max par hasard. Elle sait qu'elle a réussi à le séduire et cela fait partie de sa thérapie du changement de s'en accommoder.

Lui sait qu'elle a un fils qui n'hésite pas à tomber dans l'illégalité pour imposer l'accessibilité mais

trouve ça plus facile à gérer que s'il était dealer ou voleur à la petite semaine. Il a su convaincre sa hiérarchie que la farce du site Michelet était due à des gamins inoffensifs dont les médias ont tellement fait leur coqueluche que personne n'a intérêt à les diaboliser. La sécurité a été renforcée aux environs de chaque site officiel, l'État policier a tout à y gagner.

L'affaire a été étouffée de fait par tous les événements qui ont suivi.

Loin de la terreur que peuvent inspirer les casseurs « de banlieue », la révolte des gamins en fauteuil ou à canne blanche, même s'ils sont noirs ou basanés, emporte l'empathie de la population.

Les cerveaux avaient besoin d'une pause de religion, d'un break de lutte des classes, ces idéologies semblaient surannées à l'opinion publique qui embrasse aujourd'hui la cause de cette minorité dont chacun pourrait un jour faire partie.

Dans plusieurs régions, des quotidiens révèlent à leurs lecteurs que des élèves aveugles sont accueillis dans des collèges sans que les cours soient traduits en braille, ou que des parents doivent accompagner leurs enfants sourds en classe pour leur signer les propos des profs, de même que les Clin* accueillant les enfants nouvellement arrivés en France sont loin d'être en nombre suffisant et qu'un enfant ne parlant pas un mot de français peut être balancé en plein cours moyen sans personne pour lui traduire les mots

* Classe d'intégration accueillant en effectif réduit des enfants jamais scolarisés en France pour les mettre à niveau avant de les réorienter dans leur classe d'âge.

d'un enseignant ayant une trentaine d'autres élèves à gérer. Des auxiliaires de vie scolaire sont expédiés sur le terrain sans formation ou si peu, il n'y a pas assez de classes spécialisées, leurs effectifs crèvent le plafond, quant aux établissements dédiés ils sont de plus en plus rares.

Les Français découvrent que l'intégration scolaire prônée par le gouvernement se fait en réalité sans moyen et sans qualification. Tous ceux qui n'entrent pas dans le moule de l'Éducation nationale sont éjectés du système ou laissés à la traîne, certains tombent des nues. (Seuls les forts survivront.)

À l'instar du marché du travail, les handicapés et les jeunes d'origine étrangère se disputent la première place de victime de la crise. Quoique Sam soit toujours persuadé que les premiers l'emportent haut la main. Il a dû réfléchir au fait qu'il réclamait l'empathie de tous sans la réciprocité. Ses amis l'ont convaincu de l'intérêt de la transversalité. Au-delà du handicap, tous les jeunes défavorisés par leur différence, que ce soit leur origine, leur look ou leur sexualité, peuvent se reconnaître dans cette demande de mise au niveau de la société et semblent vouloir militer ensemble pour plus de représentation.

Pour une fois, « tous ensemble, tous ensemble, tous ! »

Paul Pesciada est passé à la télé, flouté et anonyme, pour raconter combien il aime conduire bien qu'il soit aveugle. Le reportage démarre sur un ton léger, comme une bonne blague à raconter, puis devient plus militant quand le jeune explique à quel point il trouve injuste que le nouveau modèle

de voiture autonome utilisant la robotique, des télé-mètres lasers, la technologie GPS et des outils de feed-back intelligents ne soit pas commercialisé pour les non-voyants. Il en a profité pour glisser que sa canne blanche n'est pas remboursée car sa taille n'est pas standard, passant de délinquant à victime.

S'en est ensuivi un débat sur les progrès techniques au service du handicap (ou pas).

Les jours consécutifs à la diffusion de l'émission, différents investigateurs s'employèrent à mettre en lumière les améliorations dont il serait possible de faire bénéficier les handicapés si le profit passait après le bien-être. Des commerciaux révélèrent leur salaire et la marge de chaque intermédiaire. Le public découvrait le coût réel des attelles et des prothèses, la comparaison avec leur prix de vente déclencha un tollé chez les consommateurs.

Le journal *Le Monde* a fait sa une avec une jeune fille en fauteuil brandissant une pancarte « Just do It » devant les escaliers du métro parisien sur lesquels avait été coulé du béton pour les transformer en gigantesque plan incliné. Tous ces obstacles, ces installations non conformes à l'accessibilité sont un peu partout transformés, adaptés ou simplement saccagés par des volontaires sortis de l'ombre chaque jour plus nombreux.

Le mouvement dépasse maintenant les frontières de l'Hexagone.

Un jeune Allemand revenu d'Afghanistan sans ses jambes est intervenu dans une émission télévisée pour rapporter qu'il vit avec une allocation de trois

cent quarante-cinq euros mensuelle et a fait pleurer dans les chaumières avant d'entraîner des manifestations organisées par les réseaux sociaux dans toutes les capitales des pays d'Europe qui traitent aussi mal leurs invalides.

Le Parlement européen a été pris d'assaut par des manifestants, handicapés ou non, réclamant une revalorisation de l'indemnité allouée à ceux qui ne sont pas en mesure de travailler.

En Tunisie, les trottoirs trop hauts sont attaqués au burin par des volontaires, islamistes et libertaires réunis pour la première fois pour la même cause. Le chanteur espagnol El Langui a diligenté une énorme grève des métiers du spectacle en Espagne, exigeant plus de représentativité médiatique, un aveugle madrilène est devenu animateur vedette sur Radio 5 et remporte un succès unanime auprès des auditeurs de tous âges.

La minorité silencieuse se fait connaître et son discours porte ses fruits.

James Cameron va adapter la vie d'Aaron Fotheringham au cinéma, en lui permettant d'incarner son propre rôle. Les jeunes handicapés peuvent enfin s'identifier à des héros positifs, à des gens qui leur ressemblent et qui vivent leur handicap comme une modalité, pas comme une condamnation. Une école de *hardcore sitting* va voir le jour à Las Vegas. Les touristes du monde entier vont pouvoir s'émerveiller devant cette nouvelle discipline acrobatique.

Tout devient possible.

En France, Rocky Zéro, cet ancien musicien devenu sourd, maintenant peintre et tatoueur, est

porté aux nues. Ses graffitis en langue des signes sont copiés un peu partout, de Nantes à Paris les murs s'ornent de messages en doigts rouge et vert.

L'Handi-Gang et son logo emprunté à la Wheelchair Mafia sont maintenant connus dans le monde entier.

Sur les écrans bleutés de la démocratie dégénéréscente, après avoir glorifié des mineures anorexiques qui couchent avec des joueurs de foot ou des analphabètes siliconées assumant leur vide abyssal, les journalistes se rachètent une conscience en idolâtrant Sam, ses modèles et ses émules.

« NOUS N'AURIONS D'AUTRES CHOIX POUR VIVRE
QUE DANS LA JUNGLE OU DANS LE ZOO »

En tant que mère du héros, j'ai vu ma carrière de journaliste free-lance s'envoler.

La gloire me sourit. Je tutoie des stars. Un tableau représentant un fauteuil roulant peint par Fougérol orne désormais le mur de mon salon. Une commande particulière, symbole de réussite sociale pour moi.

Je suis sollicitée pour des témoignages, reportages *in situ* et articles de fond. À la fois sujet et auteure, je profite de mon statut particulier pour relayer le message de l'Handi-Gang et parfaire l'image de mon fils. Notamment auprès de Max, qui connaît ses dérapages possibles.

Ils font tous les deux de gros efforts pour ménager la susceptibilité de l'autre. Je me sens un peu schizo-phrène au quotidien, j'évite de parler des activités de mon fils devant mon homme (qui est pourtant plus au courant que moi) et je ne parle des activités de mon homme à personne. Je sais maintenant qu'il est commissaire stagiaire, promu par concours interne, ancien lieutenant; l'uniforme est un souvenir de ses jeunes années.

Chaque fois qu'un ami de Sam le croise dans l'impasse, je lui coupe la parole à peine le « bonjour » prononcé, comme s'il risquait de se présenter en disant : « Salut, je suis dans la police. » D'ailleurs, je n'ai même pas renouvelé mon adhésion au syndicat SUD (en même temps, je ne suis plus dans

l'enseignement depuis six ans, ça n'avait plus guère de sens), tant j'ai l'impression de trahir la cause. Cette ambivalence me rappelle la période la moins glorieuse de ma jeunesse, quand je me disais végétarienne pour ne pas dire que je ne mangeais pas de porc, et que je cachais à ma mère le « Ni dieu ni maître » écrit sur mon blouson, le cul entre deux chaises, à n'assumer aucune de mes convictions pour n'affronter personne. J'ai résolu certains conflits intérieurs pour en développer d'autres, j'ai peur que mon gauchisme soit désormais aussi loin que mon islam. Je me débats avec mes paradoxes sans chercher à les équilibrer. J'en ai parlé avec Anto qui dit qu'il faut que j'envisage une perception moins manichéenne du monde. Il me conseille de voir le bon côté des choses : Sam risque moins de porter le chapeau que si je sortais avec un activiste notoire.

Max s'est révélé le plus tendre et le plus aimable des compagnons. Facile à vivre, serviable, arrangeant en tous points, j'en viens parfois à trouver cette perfection (à l'antithèse de la passion dévastatrice que j'ai connue avec le père de mon fils) presque ankylosante.

Ce dimanche matin, alors que j'ai décidé de m'accorder une grasse matinée dans son grand lit douillet, téléphone éteint et volets fermés, il m'a réveillé par un bisou dans le cou et un journal sur l'épaule.

— Tu peux rester dormir autant que tu veux, mais je vais partir bosser et je voulais que tu voies ça, la cerise sur le gâteau : une longue interview de la grand-mère paternelle.

Ne voulant pas me laisser distraire de mon projet, j'ai repoussé le journal et refermé les yeux, il sera bien temps de m'attarder sur les vautours quand je n'arriverai plus à dormir.

Ce soir, en rentrant, Max me trouve dans le même tee-shirt qu'il m'a prêté la veille. Je n'ai pas pris la peine de me coiffer ni même de me laver et, au vu de mon air maussade, la seule question qu'il se permet de me poser est à propos du vin que je préfère. Poussant même la gentillesse jusqu'à apporter des olives et deux verres de pinot gris, avant d'allumer la télé.

Sur l'écran plat, la grand-mère paternelle de Sam mastique un chewing-gum en exposant aux téléspectateurs ses lacunes dentaires. (Une dent, un trou, une dent, un trou, une dent, un tr... ah! non, une dent noire). Le cameraman ne lui épargne pas le très gros plan. La vieille Marseillaise se livre en direct à un long apitoiement égocentrique. Elle qui aime tant son petit-fils se plaint de n'avoir de ses nouvelles que par les journaux. Il a pourtant bien hérité de l'esprit de rébellion de son père, dit-elle, le pauvre-son-père-le-pauvre, à qui il manque tellement. Elle conclut par une larme : « Vous comprenez, sa mère a voulu couper les liens, parce que nous, on n'est pas musulmans! »

On jurerait une femme brisée.

— Le prochain qui utilise le mot « musulman » pour dire « Arabe », je lui fais avaler un marteau et une faucille !

— Pourquoi, c'est parce qu'elle n'est pas arabe que tu ne la vois plus ?

— Cette garce? C'est l'inverse oui! Elle n'a jamais pris de nouvelles de Sam depuis que son fils l'a abandonné. Au début, je lui envoyais les photos de classe, je le forçais à souhaiter la bonne année, on n'a jamais eu de retour! Elle a appelé, une fois, pour dire que son fils était mal et que ce serait bien que le petit pense à lui souhaiter la fête des Pères! Et elle trouve le moyen de pleurer devant les caméras. C'est parce qu'il a grandi sans père que Sam a mal tourné? Mais il n'a pas mal tourné, elle n'a rien compris, il se saoule pas la gueule à longueur de journée en attendant que le monde change, lui!

Pendant que j'invective la télé, Max se raidit dans son fauteuil. Je me mords les lèvres.

— Tout le monde évolue, peut-être qu'elle regrette vraiment de ne pas voir son petit-fils, peut-être qu'il manque à son père... vous n'en parlez jamais?

— Ces gens sont mauvais! Ils ont rejeté Sam pour ce qu'il était et ils s'y intéressent maintenant pour passer à la télé, tu peux comprendre ça?

Il me propose un autre verre, je dis que je dois rentrer. J'étouffe, j'ai envie d'éclater, loin de la vue d'un modèle de sérénité qui ne dit jamais un mot plus haut que l'autre; peut-être même appeler ma mère tiens, pour déverser ma haine de l'ex-belle-famille, là au moins je trouverais une partenaire, elle aime bien faire ça ma mère, baver sur les gens. Face à une plus mégère que moi, je me sentirais moins mal.

Même s'il ne me contredit jamais, je lis souvent de l'incompréhension dans le regard de Max. Je préférerais cent fois qu'on s'engueule, qu'on confronte

nos opinions. Tout à coup, sa présence me paraît déplacée. J'ai bien conscience de l'indécence de mes changements d'humeur mais sa main sur la mienne me semble celle d'un étranger.

Je ne connais rien de son passé, je sais seulement qu'il a lui aussi un fils, qu'il ne voit pas. Il ne parle pas beaucoup, je ne comprends rien à son histoire et je m'en veux de ne pas m'y intéresser plus.

Mon agressivité et mon égoïsme rebondissent sur lui et me reviennent, décuplés, en pleine figure.

Je culpabilise qu'il ait des ennuis à cause de Sam, qu'il ait de la peine à cause de moi. Je sais qu'il risque sa carrière en restant à nos côtés, mais je sens bien que s'il n'est plus inaccessible, il ne m'attire plus autant.

Je ne sais pas comment lui expliquer, je voudrais qu'il sache que je n'ai pas voulu tout ça, que je n'ai pas réfléchi, que je n'ai simplement pas l'habitude de réfléchir.

« ON EST PLUS LE FILS DE SON ÉPOQUE
QUE LE FILS DE SON PÈRE »

Quand j'ai eu quatorze ans, j'ai demandé à être entendu par un travailleur social pour déchoir mon père de l'autorité parentale. Je voulais officialiser la rupture des liens. Qu'il soit marqué dans un dossier que mon père ne s'occupait plus de moi depuis ma toute petite enfance, que si, un jour, un hospice m'appelle pour me demander de payer pour mon père indigent, ce qui ne manquera pas d'arriver (je sais qu'il est moitié clochard) je puisse prouver que je ne lui dois rien. Qu'il sache que s'il ne voulait pas de moi, je ne veux pas de lui non plus.

Qu'un autre père puisse m'adopter...

Mais mon père n'a jamais pris connaissance de la décision du tribunal, pourtant remise par un huissier de justice ; la lettre a certainement rejoint les factures, les recommandés, les avis de saisie et d'expulsion dans la poubelle sans que personne ne prenne la peine de l'ouvrir, aucune réaction de sa part. J'ai fini par me persuader qu'il était mort. Ce serait tellement plus confortable qu'il soit mort, je ne me sentirais pas rejeté, je ne chercherais pas à savoir si je suis responsable de ce désamour, je serais orphelin (en plus d'handi et arabe, j'aurais plus qu'à devenir homo pour que ma biographie cartonne à côté de celle de l'homme tronc qui a fait le tour du monde à la nage).

Je pourrais m'imaginer des tas de choses qui l'auraient empêché de me contacter, me convaincre que

s'il en avait eu le temps, il serait revenu vers moi, qu'on se serait vus de temps en temps. Comme dans les familles normales.

Quand j'étais tout petit déjà, j'avais eu l'idée, après avoir vu Bambi, de raconter à mes copains que mon père avait été tué par un chasseur. Ça avait fait du bruit à l'école, on me plaignait, j'aimais bien. Mais c'était revenu aux oreilles de ma mère, qui m'avait dit d'arrêter de raconter des conneries et qui m'avait assuré qu'on le saurait quand il serait mort. Alors je n'en ai plus parlé, mais je n'en pensais pas moins.

Jusqu'à ce que je le vois dans un torchon qui devait trouver de quoi remplir ses pages chaque semaine. Parce qu'Isaac, par le biais de Vincent, me reproche régulièrement ma mise en lumière, j'évite de répondre aux demandes d'interview personnellement. Je fais bien attention à inviter les journalistes à venir au local, pour entendre tous ceux qui veulent s'exprimer. Il faut admettre que quand Isaac s'emballe en annonçant des salles de concert qui vont être dynamitées si elles ne se mettent pas aux normes, ou des boîtes de nuit qui ne vont pas tarder à flamber, je suis forcé de reprendre le micro (il me semble que l'auditoire m'en est reconnaissant d'ailleurs). Mais je ne parle pas à la presse sans être en présence d'au moins deux membres du groupe et je refuse toutes les questions personnelles.

Pour autant, c'est pas ma faute si j'intrigue les foules et si la presse a décidé de me mettre en avant. Ça arrangeait bien tout le monde au début. Handicapé mais pas trop, typé juste comme il faut pour être exotique sans effrayer, révolté sans être

agressif, je ne suis pas dupe, je sais que je suis compréhensible des jeunes comme des moins jeunes et que mon parcours est un bel exemple. Des fuites inexplicables citent déjà des extraits de ma copie de philo à côté des déclarations de l'Handi-Gang et je peux jurer que je n'y suis pour rien. Tout ce que les magazines peuvent trouver sur moi est vendeur. Ça devient disproportionné et dérangeant.

D'où l'interview du père, qui n'a pourtant rien à apprendre à personne sur moi. D'ailleurs il ne parle que de lui, de sa jeunesse, de ses illusions perdues, et la « journaliste » en tire des comparaisons supposées expliquer ma personnalité. Ce qui me choque le plus, c'est la photo accompagnant l'article. Tant qu'à parler de son passé, que n'a-t-elle demandé au père une vieille photo ? La tristesse de le voir boursofflé et grisâtre m'aurait été épargnée, j'aurais pu conserver le souvenir du ténébreux jeune homme des albums photos. Je pensais lui ressembler. La première remarque qui me vient à l'esprit en voyant son visage ravagé est qu'il est encore pire que le père de Kevin, alcoolique aussi sans doute, l'un et l'autre bouffis aux antidépresseurs.

Ce reportage bidon ne va pas arranger mes rapports avec l'autre promu leader de l'Handi-Gang par les médias un tantinet masochistes qui aiment se faire haranguer avec verve et, d'après eux, « humour » (à propos des places uniques pour fauteuil roulant dans les transports en commun, Isaac a rappelé les propos d'Hortefeux : « Un ça va, c'est quand il y en a plusieurs qu'ils posent des problèmes », ah, ah ah).

« LA BARBARIE DU CAPITAL ATTISE
LA COMBATIVITÉ DES MASSES POPULAIRES »

Djenna a un physique extrêmement généreux : de grands yeux, un grand nez, un sourire qui donne l'impression qu'elle va éclater de rire avec ses dents du bonheur, une poitrine opulente, des hanches larges et accueillantes, tout en elle semble généreux, alors qu'elle a si peu d'amour à offrir.

On dirait que son fils a tout pris.

Ça, la première fois qu'il l'a vue avec Sam, Max s'est dit qu'elle était capable de torrents d'amour. A fortiori, en l'entendant parler de son fils-sa bataille, il a imaginé qu'elle était née pour donner de l'amour, elle-même laissait entendre qu'elle en avait encore beaucoup à déverser. Et qu'elle ne demandait qu'à l'en inonder.

Mais elle s'est refermée petit à petit, et il ne ramasse que des miettes malgré tous ses efforts.

Il sait qu'il aurait dû rester professionnel, il s'était dit dès le départ, malgré son attirance, que cette femme n'était pas pour lui. Maintenant, il est dans la merde.

Son supérieur parle d'une révolution naissante que lui-même s'acharne à minimiser avec toute la mauvaise foi dont il est capable, pour épargner une famille à laquelle il s'est attaché, bien qu'il ne parvienne pas à s'y intégrer. Ses collègues commencent à le regarder d'un drôle d'air quand il refuse de faire un lien entre le leader d'une bande de

handicapés contestataires qu'il était censé surveiller et les troubles qui ont démarré dans leur ville pour enflammer tout le pays et même davantage.

Fort de sa popularité, l'Handi-Gang a envoyé des menaces à plusieurs établissements non accessibles qui doivent se mettre en conformité, sous peine d'être détruits. La méthode rappelle plus la Mafia qu'une association de paralysés. Certains commerçants commencent à se plaindre de racket. Des témoignages rapportent qu'un grand Noir est venu se servir sous prétexte que son pote en fauteuil roulant ne pouvait pas entrer dans la boutique pour payer les produits. Le signalement de l'invalidé correspond à celui du myopathe qui est resté coincé dans le bureau de l'Action sociale à Paris. Étonnant comme il s'est vite rétabli celui-là.

Sam semble ignorer les débordements de son camp.

Soit il a créé un monstre qu'il ne parvient plus à maîtriser, soit il se fout de la gueule de Max. Dans tous les cas, celui-ci sait qu'il doit laisser ses sentiments de côté et agir.

Ce matin, une descente est prévue rue Burdeau, sur les pentes de la Croix-Rousse, dans un bar sans alcool où le groupe se réunit régulièrement, le but étant d'enrayer ces activités illicites en débusquant les meneurs.

Il a réussi à ne pas y participer. Il n'en a rien dit à Djenna et serre les fesses pour que son fils n'y soit pas. Ses collègues ont cessé de trouver sympathiques ces jeunes « diminués », comme ils disent, depuis que leurs dimanches sont occupés par des manifestations

grand-guignolesques pendant lesquelles des vandales pillent les magasins sous couvert de les rendre accessibles.

L'opération se déroule encore plus mal qu'il ne le craignait.

La rue Burdeau, en plus du bar sans alcool, compte une imprimerie libertaire, un centre auto-géré et un squat d'artistes. Les voitures de police ont été immédiatement repérées et caillassées.

Ce qui aurait dû être une discrète opération de repérage a vite dégénéré en affrontement, et les forces de l'ordre sont reparties en embarquant dans une précipitation musclée un aveugle, un sourd et un paraplégique menottés, ainsi qu'un seul valide ramassant pour tous les autres les coups de matraque défoulant les collègues tant surpris qu'énervés par la tournure des événements.

Toutes ces infos sont déjà en ligne sur Internet tandis que Max attend avec appréhension de découvrir l'identité des interpellés. Sollicité pour les interrogatoires, il voit arriver au dépôt Sam et ses amis en même temps que plusieurs agités vite rejoints par d'autres braillards déjà munis de pancartes « Je suis handicapé, je n'ai aucun droit ? ».

Il ne peut qu'assister impuissant à la chute de Sam du fourgon au moment où les policiers, bousculés, tentent maladroitement de mettre en place son fauteuil et il retient un geste pour lui venir en aide à la vue de son regard assassin et de l'agressivité de la foule.

Un de ses collègues rentre Sam dans le commissariat, en le portant comme une jeune mariée et

le pose sur un siège de l'accueil tandis que celui-ci crache son humiliation.

Le policier se fait menaçant :

— Tu te calmes maintenant, c'est tes potes là dehors, c'est pas nous qui avons tordu ton fauteuil !

Ils aperçoivent Camille qui tape à la fenêtre avant d'être tirée brusquement en arrière par un bras en uniforme.

— Vous vous comportez comme des barbares et vous voudriez qu'on soit respectueux, crache alors Paul, menotté et sans sa canne.

Max prend son collègue à part :

— On avait parlé d'un grand Noir, tous les témoignages concordent, c'est un grand Noir pas handicapé qu'on cherche. Me dis pas que vous avez confondu avec le rouquin, même avec ce que vous l'avez amoché, on voit qu'il n'est pas noir...

— Écoute Maillard, on sait tous que t'as envie de protéger ce gamin, mais nous on pense que c'est le cerveau, alors on va l'interroger, que ça te plaise ou non.

Max n'a jamais apprécié ce jeune Parisien venu se mettre au vert pour une sombre histoire de tabassage abusif. Jusqu'à présent, il ne s'est pas intéressé à son passé mais là, il regrette de ne pas s'être renseigné davantage. Il doit la jouer fine s'il ne veut pas être mis sur la touche. Il faut qu'il prouve son objectivité sans quoi il sera définitivement hors du coup. Sam s'est pris pour un bonhomme, il est logique qu'il ramasse un peu. Si sa mère voulait le préserver des coups durs, elle aurait dû le visser davantage, ne pas le laisser s'éloigner du droit chemin.

Au moment où il va laisser l'ex-Parisien s'en charger, pour toutes ces raisons, il songe à son fils à lui, dont il n'a plus de nouvelles depuis maintenant deux ans. Marco a grandi à l'étranger avec sa mère et ils ne sont pas très proches, voilà pour la version officielle qu'il sert à tous ceux qui l'interrogent. Il ne lui manque pas non, on ne regrette pas ce qu'on ne connaît pas. Mais en plongeant dans le regard vert anis de Sam, il revoit l'enfant gâté qu'il a perdu de vue, seul descendant de la fille unique du magnat de la sidérurgie lorraine, que Max a connue juste le temps de la féconder.

Prévenu par un tiers, il avait reconnu le bébé, mais la mère avait été plus rapide et lui avait déjà donné son nom. Il avait tenu tête au clan maternel et avait obtenu un droit de garde.

Les premiers mois, il avait tenté d'assumer son rôle de père; malgré les rendez-vous manqués et les retards accumulés par la mère qui pensait avoir raison de sa motivation, les rares moments où il était parvenu à voir son fils restent des souvenirs merveilleux. Mais la famille le trouvait plutôt embarrassant et avait vite installé la fille et l'enfant en Italie, d'où ils étaient originaires. Il se rappelle des voyages en stop pour ne pas perdre le contact, des portes closes à l'arrivée et des nuits passées à la belle étoile pour s'incruster au matin, en même temps que la femme de ménage.

Il se demande amèrement si ce n'est pas à partir de là que son fils a commencé à le prendre pour un employé parmi tant d'autres.

Puis il y eut un long combat juridique pour pouvoir l'emmener en vacances, ou simplement le voir

hors de la présence des grands-parents. Il avait fait des études de droit pour ça, pour le récupérer un jour. Il ne sait plus exactement quand il a baissé les bras, suivant son fils de déménagement en déménagement, de pension en pension, chaque fois plus dorée, chaque fois plus fermée, pour qu'à la fin, ses visites ressemblent à des parloirs face à un gamin de plus en plus hermétique.

Il a fini par laisser tomber, renoncé à sa carrière, ainsi qu'à ses voyages, espérant le retrouver à l'adolescence, quand les juges lui donneraient droit à la parole, qu'enfin Marco réclamerait son père et serait écouté. Mais le petit prince a grandi dans un confort dénué de sentiment, sans but et sans passion, subissant les revers de fortune de son grand-père et les divagations de sa mère. Désormais, il n'a pas plus le goût de vivre que de retrouver ses racines et va de centre de désintox en hôpital.

La dernière fois que Max a eu de ses nouvelles, c'était grâce à ses collègues des stupés et elles n'étaient pas terribles. Il a une énième fois tenté d'établir le contact mais son fils ne veut rien avoir à faire avec un flic. Il repense à Djenna devant son ex-belle-mère à la télé : « Il n'a pas mal tourné, lui... »

— Je m'en occupe, dit-il avec fermeté en reposant le bras du Parisien qui tente de saisir Sam, essaye de voir ce que tu peux faire pour son fauteuil, on va pas le porter toute la journée.

★

★ ★

Quand j'ai été informée de la mise en garde à vue de mon fils, j'ai réagi de manière animale.

J'ai refusé de parler à Max, je crois que je lui en veux de ne pas l'avoir couvert, et je suis allée hurler ma rage au commissariat, ce qui n'a évidemment eu aucune conséquence bénéfique pour Sam, ni pour personne. On m'a dit qu'il était blessé, je n'ai même pas pu le voir. J'ai envoyé Anto qui refuse de poursuivre les flics pour coups et blessures, ils l'ont convaincu qu'il s'est abîmé une côte en tombant tout seul du fourgon.

Comme je me suis ensuite laissée sombrer dans une sorte de catatonie, je ne peux rien envisager de positif. Je vais me doucher, mon regard tombe sur la brosse à dents de Sam : je pleure. J'allume l'ordi, immédiatement je relis les mails qu'il m'a envoyés : je pleure. Dès que je me lève, mes pas me guident vers sa chambre où je m'effondre, le nez dans son oreiller, pour pleurer.

Quand Sam était petit, il a frôlé la mort plusieurs fois, j'ai toujours refusé à cette hypothèse l'accès à mon cerveau. À chaque anesthésie, j'ai signé sans la lire une décharge disant qu'il pouvait ne pas se réveiller. J'ai toujours tellement positifé que je n'ai jamais eu peur pour lui. Ma force, c'était mon inconscience.

Aujourd'hui, je ne suis pas sûre de comprendre ce qu'on lui reproche, je ne sais pas ce qu'il risque, mais je ne peux pas ignorer le danger. Qu'il soit enfermé, malmené, que ses rêves soient brisés, qu'il doive renoncer. Ou qu'il se sauve pour continuer le combat ailleurs, loin de moi, qui n'ai pas su le protéger.

Les paroles de la chanson d'Édith Piaf m'envahissent l'esprit :

« C'est fou ce que je peux t'aimer, ce que je peux t'aimer des fois, des fois je voudrais crier...

Si jamais tu partais, partais et me quittais, me quittais pour toujours,

C'est sûr que j'en mourrais, que j'en mourrais d'amour, mon amour, mon amour. »

Je n'ai jamais pensé ces mots si fort, ni au départ du père de Sam ni à aucune séparation, pas même à l'égard de Max. Dans ma confusion, j'ai le sentiment d'être incapable d'aimer un homme qui ne soit pas sorti de mon ventre et cette pensée achève de m'anéantir.

« CE N'EST QU'UN DÉBUT,
CONTINUONS LE COMBAT ! »

Sam à l'écart, Isaac a les mains libres.

Libre d'élargir le combat à d'autres minorités, libre d'utiliser n'importe quel moyen pour arriver à ses fins. De l'accessibilité on passe au libre accès, gratuité totale, pour tous, exigences maximales. Quitte à basculer dans la violence, « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs » doit être un de ses dictons favoris.

Leurs camarades emprisonnés, la colère des « révolutionnaires à roulettes », comme les surnomme la presse (ce qui agace les sourds et les aveugles), est décuplée, et ils sont prêts à se ranger derrière celui qui veut bien les guider.

Max, qui connaît mieux que personne les membres de l'Handi-Gang, sent que leur lutte peut dégénérer et tente de convaincre ses supérieurs de relâcher Sam, le pacificateur, mais il ne peut pas trop insister sans risquer de dévoiler ses liens.

Un soir, il reçoit un appel de Djenna qui lui rapporte que, somnolant devant BFM, elle a vu passer l'info qu'un cinéma d'Aix-en-Provence venait d'exploser, nécessitant l'évacuation des deux immeubles mitoyens, heureusement sans entraîner de blessés. Pour y être déjà allée lors de vacances avec son fils, elle sait à quel point le cinéma était vétuste et non conforme aux normes d'accessibilité, elle a relevé le fait divers et, après réflexion, s'est dit qu'elle devait

lui en parler. S'il y a un rapport avec l'Handi-Gang, c'est à la fois la preuve que son fils n'est pas aux commandes puisqu'il est en cellule et aussi qu'il y a bien un intérêt collectif à ce qu'il sorte, pour calmer le jeu.

Lui est trop content qu'elle le rappelle, il ignore si leur distance était due seulement à la prudence. Se méfiant du téléphone et des oreilles indiscretes, il écourte la conversation et lui dit qu'ils en parleront plus tard.

À la fin de son service, il se rend directement chez elle. Il préfère emprunter la rue parallèle et escalader le mur de derrière pour passer par la cour et échapper à la vigilance de ses collègues de faction dans l'impasse.

Il a hâte de la serrer dans ses bras.

★

★ ★

J'ai entendu frapper plusieurs fois avant de comprendre que quelqu'un toquait à la porte-fenêtre. Je n'imaginai pas qu'on puisse passer par là pour entrer. Ça veut dire que Max a escaladé le mur de la cour, je suis contrariée par cette intrusion. Je ne l'attendais pas et je déteste les surprises, il le sait.

Il semble déçu par mon accueil. Je ne suis pas ravie non plus de le recevoir en marcel défraîchi sur un bas de survêtement déformé, un foulard enserrant mes cheveux sales.

Je prends sur moi pour lui proposer sobrement une chaise et une tisane. Je sais qu'il ne boit pas de café, je n'ai plus de thé et l'ambiance n'est pas au Limoncello.

Je suis tendue. Il tente d'avoir l'air à l'aise. Il est venu faire la paix, et plus si possible.

Il me suit dans la cuisine, n'ayant pas peur de me frôler pour attraper le sucre. Je réalise que je ne supporte plus son contact. Quand il me demande comment je vais, comme si de rien n'était, je me retourne brusquement, accrochant une tasse au passage qui se brise au sol.

— Comment veux-tu que ça aille : mon fils est en prison !

Max ramasse les morceaux de porcelaine en ignorant le ton agressif de ma réponse et les jette un par un dans le sac-poubelle.

— En garde à vue, n'exagère pas. Il va sortir demain après-midi au plus tard, ça fera quarante-huit heures. Mais toi, ça va ?

En voyant mon visage s'empourprer, il repose la pelle et la balayette qu'il venait d'attraper pour les derniers éclats et enchaîne sans attendre ma réponse :

— Enfin je veux dire, nous, on en est où, tu penses à nous ?

Quand il prend ma main, il a les larmes aux yeux. Il semble surpris de constater que j'en suis plus agacée qu'émue. Je retire ma main en me redressant, droite sur ma chaise. Il ravale ses larmes.

Je me lance :

— Je ne t'ai pas appelé pour parler de nous. Ça ne me paraît pas le problème principal du moment, excuse-moi. Un cinéma a explosé cette nuit à Aix-en-Provence et je crains que ça ait un rapport avec la lutte pour l'accessibilité. Je pense que ça part en vrille

et qu'il faut laisser à Sam une chance de reprendre les choses en main.

— O.K. On est loin de Lyon là. Et ça rigole plus, on parle d'un attentat.

Max s'est repris et tente de se concentrer sur l'affaire.

— Aucun des jeunes identifiés dans la mouvance de l'Handi-Gang n'a accès à des explosifs, à ma connaissance. Je peux me renseigner, je suis complètement sur la touche, ici, je ne sers à rien. La rumeur circule sur ma proximité avec un suspect... Je peux faire l'objet d'une enquête interne si je suis considéré comme le beau-père de Sam. J'ai des congés à prendre, je pourrais descendre sur Aix.

C'est là que je prends une grande inspiration :

— Je suis désolée... C'était pas possible nous deux de toute façon.

La première phrase sortie, le reste coule tout seul :

— Je le savais dès le début que c'était pas possible que je puisse aimer un flic, même si je t'ai aimé, toi, je savais que ça ne pouvait pas durer.

Max prend le parti de rester léger, il doit se dire que je lui fais le coup pour la seconde fois. Il s'assoit et balaie mes arguments d'un geste :

— C'est toi qui te mets des interdits, tu me l'as assez dit : on a toujours le choix !

Je reste grave, les mains sur les genoux, je me rigidifie à m'en faire mal au dos.

— C'est vrai. C'est mon choix de ne pas pouvoir aimer un flic.

— Par respect pour ta famille? Tu m'en as dit le plus grand mal. Rapport à la lutte de ton fils? Pourtant, avoue qu'à un moment, tu étais à deux doigts de te reposer sur moi pour le faire changer de voie.

— Mais j'en avais pas le droit.

Cette fois, Max repousse sa chaise plus brusquement qu'il n'aurait voulu, il tente de garder le ton d'une conversation intime mais son geste trahit sa tension.

— Interdit, droit, je te trouve bien rigide dans tes principes moraux pour une anarchiste!

Je me lève et lui tourne le dos pour verser la tisane, parce que je suis lâche.

— Ça doit être parce que j'en suis pas une... en tout cas, je n'ai pas tant de certitudes que je puisse les imposer de force à mon fils qui est adulte.

— Et tu penses qu'en tant que mère, tu n'avais pas le droit et même le devoir de le convaincre d'éviter la case prison?

Il se lève à son tour et vient se planter à côté de moi pour continuer. Je ne parviens pas à le regarder en face. Il continue :

— Tu ne trouves pas que ç'aurait été ton rôle de le dissuader de tout faire péter? Parce que c'est bien ce qu'il a écrit dans le premier communiqué de l'Handi-Gang : « Nous sommes une force vive et il ne faudrait pas l'oublier, sinon on pourrait bien tout faire péter », là il semblerait qu'on y arrive. Un cinéma qui explose, ça peut faire des victimes! Dis-moi, tu le laisserais se faire exploser dans un attentat suicide au nom de son libre arbitre?

Il est maintenant rouge de colère et me parle à deux centimètres de la bouche. Peut-être parce qu'il n'aime pas ce qu'il voit poindre dans mon regard, peut-être parce que nos rapports n'ont jamais approché ce registre et qu'il ne pensait pas m'effrayer un jour, il tente de se calmer. Il se rassoit et se prend la tête à deux mains, m'enjoint à m'asseoir aussi.

Je tire une chaise à l'autre bout de la cuisine, tandis qu'un frisson me secoue, Max poursuit d'une voix éteinte :

— Je vais enquêter, pour le cinéma. Sam va sortir de garde à vue, il ne lui aura pas été fait de mal. S'il arrête ses conneries, s'il use de son influence pour qu'il n'y ait plus de violence, je pense qu'on peut sauver les meubles.

— ...

— J'ai trouvé une nouvelle famille ici, je suis très attaché à Sam tu sais. Je ne veux pas le perdre comme j'ai perdu mon fils, je sais qu'on peut le ramener à la raison. Rien ne prouve qu'il ait participé au racket des commerçants ni même à l'intrusion à l'antenne ministérielle, il n'est pas identifiable sur les vidéos, on est plutôt sur la piste d'un grand Noir...

— Évidemment, ça colle mieux à l'idée qu'on se fait d'un coupable, il a la chance de ne pas trop avoir l'air arabe Sam, dis-je d'un ton acide, presque malgré moi.

Max souffle, mesurant le fossé qui nous sépare maintenant que je ne fais plus d'efforts.

— Écoute, je pense, moi, qu'il y a quelque chose qui vaut le coût d'être sauvé.

Je pousse alors un soupir d'une infinie tristesse et mets trop longtemps à répondre pour que Max puisse s'illusionner sur mes sentiments. Je réussis enfin à le regarder dans les yeux sans ciller, à trouver un ton ni trop sec ni trop tendre.

— Même si je n'avais pas eu de fils, je crois que je n'aurais pas pu partager ma vie avec toi. Je t'ai rencontré au moment où j'avais envie d'être amoureuse et j'ai cru que c'était toi, mais c'était la sensation d'être amoureuse qui me faisait vibrer. Je suis triste de ne pas pouvoir t'aimer, mais avant tout, je suis en colère, depuis toute petite et de plus en plus. J'ai envie que le monde se soulève contre les discriminations et l'injustice, sans forcément obéir aux lois. Au fond, je trouve ça pas mal que des bâtiments qui refusent l'accès aux handicapés soient éradiqués, comme j'aurais voulu saccager les boîtes qui ne laissaient pas entrer les Arabes quand j'étais jeune.

Max encaisse et remet son blouson sans parler, puis il se dirige vers la porte.

— Bien, je te laisse à ta tristesse et à ta colère, puisque tu t'y complais. Et moi je vais faire appliquer la loi et poursuivre ceux qui risquent la sécurité d'innocents pour assurer leur confort. Parce que lorsqu'on parlait d'accessibilité au début, c'était pas une question de vie ou de mort! On va oublier cette conversation, on va oublier qu'on s'est croisés. Je te souhaite bonne route, même si je crois que tu vas droit dans le mur.

★

★ ★

L'enquête sur l'explosion du cinéma a révélé qu'un gamin en fauteuil accompagné de sa tante avait été refoulé à l'entrée par manque d'accessibilité. Même si la tante avait proposé de le porter pour l'installer dans la salle, le garant de la sécurité lui avait refusé l'accès.

Cette dernière refuse de révéler à qui elle a rapporté l'incident. L'attentat n'ayant pas été revendiqué, le lien entre l'exclusion et l'explosion ne peut être officiel, mais l'histoire a été suffisamment rapportée pour que les établissements non accessibles se le tiennent pour dit.

Isaac voit les choses en grand. L'Handi-Gang est passé grâce à lui à la vitesse supérieure. Cette organisation de jeunes handicapés énervés qui voulaient accélérer la mise en place de l'accessibilité vise maintenant un monde où chacun aurait sa place.

Agissant, ou plutôt faisant agir des sympathisants loin de chez lui, grâce au réseau arachnéen qu'il a bâti sur le Net, il voit se régler les injustices partout sans plus se salir les mains. Il commandite à distance, organise, met des victimes en rapport avec des volontaires vengeurs, laissant à d'autres les actions musclées jusqu'à ce que la police l'oublie un peu.

Il a même sacrifié sa crinière pour être méconnaissable et troqué ses tenues voyantes contre un jean et un sweat à capuche terne pour être tranquille.

Trop malin pour se jeter dans la gueule du loup en traînant avec les autres rue Burdeau, il a échappé à la rafle. Isaac est son nom de guerre, personne ne connaît sa véritable identité. On ne pourra jamais remonter jusqu'à lui, même s'il venait à l'idée de l'un ou l'autre de le balancer.

Le lycée de Nancy qui proposait l'option internationale aux seuls valides a été plastiqué. Les enquêteurs doivent avoir fait le lien avec le cinéma d'Aix mais personne n'a interrogé le principal du lycée privé qui a accueilli gratuitement le pote de Vincent. Il n'aurait pu parler que de deux Géorgiens qui ne balanceraient jamais leurs commanditaires et du

jeune handicapé qui ne sait même pas ce qui lui a valu d'être accueilli gracieusement, c'est ce qu'Isaac se tue à répéter à Vincent qui commence à lui prendre la tête avec ses doutes et ses regrets. Il les trouve un peu mous globalement ses compagnons de lutte, pas très couillus, non qu'ils aient grand-chose à perdre pourtant. Vincent lui semble déjà en sursis.

Il a de grands projets, qui nécessitent qu'il reste en liberté, mais sa nature schizophrénique souffre du manque de reconnaissance de ses actes. Un soir, il a failli se faire attraper bêtement après avoir bombé « Culture pour tous ou pour personne » sur une salle de concert qui avait brûlé la veille. Il s'est fait courser par un type qui fouinait sur place, peut-être le propriétaire de la salle, ou un flic, il n'a pas cherché à savoir.

Il est fier d'avoir semé son poursuivant, car Isaac n'a pas toujours pu courir.

Plus jeune, son poids l'empêchait de bouger comme il voulait.

Après que son père a égorgé sa mère en bas de leur tour devant les voisins et les gosses parce qu'elle l'avait trompé, il s'est retrouvé dans une famille d'accueil à la campagne. Il était le seul Noir du village. Les braves péquenots qui l'avaient en garde compensaient sa douleur en le faisant manger. « Quand l'appétit va, tout va », disaient-ils. Ils cuisinaient tout au porc, pas un plat dans lequel il n'y ait eu du lard ou du jambon, les patates étaient cuites au saindoux. Lui se gavait pour renier la religion de son père. C'est à ce moment-là qu'il a changé son prénom, Ibrahima est devenu Isaac. Quelle meilleure blague pouvait-il

faire à son géniteur que d'adopter une identité juive ? Et c'est aussi le prénom du meilleur compositeur et chanteur soul de tous les temps*.

La femme lui préparait aussi des gâteaux et, dès qu'il semblait mal, le vieux lui rapportait des bonbons. Il n'a pas tardé à devenir obèse, et les gosses du village s'en donnaient à cœur joie.

Ils se plaignent beaucoup Sam, Rodrigue, Vincent, mais la vie n'est pas tendre avec les gros non plus. Contrairement aux handicapés, on les tient souvent pour responsables de leur état et on se permet de se moquer d'eux, de les critiquer, de les humilier, de les juger en toute impunité, allant même parfois jusqu'à dire que « c'est pour leur bien ».

Jusqu'à ce bal du 14 Juillet où il a été agressé par cinq jeunes qui lui lançaient des cailloux dans les jambes en rigolant : « Alors, les Noirs savent pas danser ? Vas-y bouboule, remue ta graisse ! »

Après cette ultime humiliation, il a recherché ses frères et sœurs. À dix-huit ans, il est retourné vivre dans la tour que sa sœur aînée n'avait pas quittée. Celle-ci, majeure au moment des faits, avait pu garder le bébé que sa mère venait de mettre au monde et avait fait don de sa personne pour s'en occuper. La tâche était lourde, la petite ne parlait pas et réagissait peu au monde qui l'entourait, il était temps qu'il l'aide.

Sa sœur l'a accueilli avec chaleur et l'a mis à la diète. Il s'est désintoxiqué du sucre, a renié le gras et même les féculents. Une discipline d'enfer nourrie

* Isaac Hayes.

par le désir de revanche l'a fait fondre. Il a transformé sa chambre en salle de musculation et a travaillé à décharger des camions avec zèle pour payer ses instruments de torture et sa nourriture en poudre. Blanc d'œuf, thon en boîte et complément alimentaire en pack de cinq kilos avalé en grinçant des dents.

Il a cessé de baisser la tête en rasant les murs dès qu'il a pu voir ses pieds, il n'a plus eu peur d'attirer l'attention et s'est entraîné au *close combat* dans l'espoir qu'on vienne lui redemander en face si les Noirs savent danser.

À Vaulx-en-Velin, il est loin d'être le seul à avoir la peau foncée, et tout le monde connaît l'histoire de cette pauvre femme saignée comme un mouton en bas de la tour, leur situation et leur petite Fatoumata, « qui est un peu attardée avec tout ça, la pauvre », attirent plutôt la compassion, personne ne l'agresse.

C'est sur le rejet de sa petite sœur qu'il a pu concentrer sa rage. L'étincelle presque attendue pour mettre le feu aux poudres. Son refus de scolarisation a coïncidé avec la sortie de prison de leur père. Cinq ans et huit mois seulement, par quelque amoralité judiciaire. Il a entendu dire qu'il allait se remarier avec une jeune fille que son oncle avait fait venir du Sénégal, voilée de la tête aux pieds. Pour lui, la vie a recommencé.

Son aînée sacrifie la sienne à des enfants qu'elle n'a pas mis au monde, sa dernière est plongée dans un monde hermétiquement clos depuis qu'il lui a pris sa mère, ses fils ont sombré dans la délinquance, mais lui peut accéder au paradis sur terre, aimer une jeune fille, oublier le passé et fonder une nouvelle famille.

C'est contre cette injustice majeure qu'Isaac se bat en luttant contre toutes les autres.

Son nouveau projet est de faire évader un homme gardé depuis des années dans une prison non adaptée à son handicap. Il est enfermé pour escroquerie. Son délit inspire du respect au jeune Vaudois, il a agi sans arme ni violence pour hacker les comptes de joueurs de poker en ligne. Le châtimement lui semble excessif : six ans que le bonhomme croupit dans une cellule vétuste, dépendant du bon vouloir des gardiens pour accéder à la cour de promenade qui comporte trois marches et ne pouvant se laver qu'au lavabo, la porte des douches étant moins large que son fauteuil. Voilà une belle égérie pour l'Handi-Gang.

Son cas a été dénoncé par des associations proches des détenus qui se battent pour obtenir son transfert. Isaac veut davantage que son transfert. Le handicapé a déjà été enfermé plus longtemps que son vieux. De toute évidence, mieux vaut prendre une vie que de l'argent.

À travers cette évasion, le jeune homme en colère veut montrer à la face du monde les syllogismes du système judiciaire.

Rien ne semble impossible à celui qui s'est révélé depuis sa rencontre avec des jeunes inadaptés qui ont décidé que le monde devait s'adapter à eux.

« ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE,
JE REFERAIS CE CHEMIN »

Camille allume sa cigarette au mégot de la précédente, appuyée sur le fauteuil de Vincent. Celui-ci souffle pour chasser la fumée qu'il reçoit dans la face mais elle ne semble pas s'en rendre compte, ne quittant pas des yeux la fenêtre du commissariat, de l'autre côté de la rue.

— C'est plus la foule des premières heures, soupire-t-elle.

— C'est normal, ça va faire deux jours, la vie continue, répond Vincent. Je vais devoir aller faire mes soins, on ne devait pas nous relayer à seize heures?

— Si, tiens, la grande arrive. Mais, elle est toute seule...

— Excusez le retard, dit Nina en tendant une canette de Coca à Camille. Elle en installe une sur le fauteuil de Vincent, à l'emplacement prévu à cet effet, lui tient la paille. Je suis passée chercher Rodrigue mais il a peur qu'on le prenne pour Isaac. Il dit que pour les flics, tous les Noirs se ressemblent.

— Il est parano, il est même pas vraiment noir, dit Camille. Vas-y, Vincent, je vais rester avec Nina.

— Eh, vous en pensez quoi de toutes ces explosions, ajoute la grande blonde en s'éventant avec sa casquette, qui a pu se procurer de quoi faire péter des bâtiments à votre avis?

Vincent semble mal à l'aise :

— La salle de concert, c'est un départ de feu tout bête, avec des allumettes je crois...

— Oui mais le cinéma d'Aix et le lycée de Nancy, commence Nina.

— Ça n'a rien à voir avec nous ça, l'interrompt son ami, c'est loin!

— Arrête, continue Nina en l'éventant lui.

— Oui, arrête, enchaîne Camille, on peut pas s'attribuer le mérite de la révolte des handis en Espagne ou en Tunisie et se dire qu'un cinéma et un lycée qui en ont refusé à quatre cents bornes de chez nous, ça ne nous concerne pas! Et Nancy, un lycée international, ça te rappelle rien?

— Bon sérieux, faut que j'y aille, j'ai des horaires précis pour mes soins, salut les filles, tenez-moi au courant si ça bouge.

Elles le regardent s'éloigner dans son fauteuil électrique d'un air circonspect.

La petite brune dit : « J'ai l'impression que sa maladie s'aggrave », plus pour elle-même que pour obtenir une réponse, puis va s'appuyer dos au mur pour reprendre son attente. Elle s'adresse à son amie sans la regarder.

— Quelqu'un a des nouvelles d'Isaac?

— Qu'est-ce que tu dis?

— Excuse-moi (elle oublie parfois qu'il faut être en face de Nina et bien articuler pour qu'elle entende), je te demande si quelqu'un a des nouvelles d'Isaac.

— Pas moi en tout cas. Je suis allée voir dans son quartier, c'est bizarre, personne ne le connaît. Il passe pourtant pas inaperçu, j'ai même failli me faire

taper par un Arabe qui m'a dit qu'il n'y a pas de Juifs à Vaulx-en-Velin.

Camille termine son Coca avant de demander :

— Il est feuj Isaac?

— Je crois que son prénom l'est... lui, je sais pas, il mange du porc et il ne parle pas de religion.

— Il vient d'où déjà?

— De Vaulx-en-Velin je viens de te dire.

— Mais ses parents ou grands-parents?

— Du Sénégal je crois, je l'ai entendu parler wolof avec un mec, une fois.

Après avoir réfléchi à l'ironie du fait que Nina entende des choses qu'elle-même ne relevait pas, Camille demande :

— C'est rare, un Juif sénégalais, non?

— Tu crois qu'il nous a bananés?

— J'en sais rien, mais moi, je trouve que ça va trop loin. On n'arrive plus à le joindre, il donne pas de nouvelles, ça pète un peu partout, on n'est même pas prévenu. En attendant, il se fout que Sam, Paul, Joanes et Kevin soient enfermés ici. Il s'en tire bien lui, à chaque fois.

Camille se laisse glisser jusqu'au sol, le dos toujours appuyé au mur, en compressant sa canette dans son poing.

— Qu'est-ce qu'ils veulent pour les lâcher? Isaac, même si on voulait, on peut pas leur donner... le site Internet?

— Quoi?

— Je dis on devrait peut-être leur lâcher le site Internet.

— Attends, tu parles de tout foutre en l'air là, on ne peut pas prendre cette responsabilité. Ils vont sortir!

Nina passe son grand bras fin autour des épaules de son amie pour la réconforter.

— Mais on ne sait pas comment ils sont traités là-dedans, Sam aussi a des soins à faire à heure fixe, et dans de bonnes conditions d'hygiène. Ils l'ont jeté du fourgon en arrivant ici, ils l'ont jeté par terre, t'aurais dû voir ça. Et Kevin avait la gueule en sang!

— Tu l'as vu?

— Non, mais des gens me l'ont dit et j'ai vu par la fenêtre le fauteuil tout tordu.

Nina semble hésiter avant de lâcher :

— Paraît que le mec de sa mère bosse là, il doit s'en occuper, arrête de t'inquiéter.

Camille se redresse d'un coup.

— Non... Djenna? Son mec est flic?

— Paraît. (Nina retire son bras endolori par le mouvement brusque de son amie.)

— Mais ça change tout ça! D'un côté ça me rassure mais...

Un voile vient troubler le regard de Camille, qui n'échappe pas à Nina.

— Ouais, ça pue un peu. Tu crois que Sam nous a balancés?

— Arrête, on n'est pas des gangsta, dit Camille en sortant sa dernière cigarette.

— Puisque le local est grillé, faut qu'on organise une consultation sur le Net, dit la grande en repoussant la fumée avec sa main, qu'on sache comment se

positionner par rapport aux actions récentes et par rapport au fait que Sam a peut-être trop parlé à son beau-père.

— Arrête tes conneries, si ça se trouve c'est juste une rumeur, il ne serait pas là-dedans depuis deux jours s'il nous avait balancés, et arrête de jouer au caïd, on n'est pour rien dans ces explosions.

— Tu vois, déjà on n'est pas d'accord toutes les deux, donc faut qu'on checke ce que les autres en pensent.

Une voiture verte se gare sur la place réservée aux handicapés devant le commissariat et Djenna en sort. Sans les regarder, droite comme un i, celle-ci marche vers la porte, reste un moment devant avant de la pousser et de disparaître à l'intérieur.



Quand je suis sortie du commissariat en poussant le fauteuil de Sam, suivie de Joanes tenant Paul par le bras, les filles ont traversé la rue en courant dans un état proche de l'hystérie et se sont précipitées sur les garçons qu'elles assaillent maintenant de questions, Camille en parlant et la grande en signant. Ils sont joyeux, ils se serrent dans les bras. C'est la fête.

Je leur en veux à tous d'avoir entraîné mon fils, à elles de ne pas avoir été enfermées, aux garçons de ne pas en ressortir comme lui avec une côte fêlée et une infection urinaire, à lui de ne pas faire plus attention, de se mettre en danger. Je crois que je lui en veux

aussi de ma rupture avec Max. Je sais que ma colère mesquine et injuste gâche le plaisir des retrouvailles mais je ne peux pas partager leur enthousiasme. Je demande à Sam de s'installer à l'avant tandis que je plie laborieusement son fauteuil déformé pour le faire entrer dans le coffre de la voiture. Je suis forcée d'interrompre leur conversation car personne ne bouge.

— On ne peut pas monter à six dans mon auto, les gars, j'ai dit à vos parents que je vous ramenaient alors maintenant, ceux qui veulent monter montent et on y va.

Je m'installe au volant et claque la portière. Camille s'appuie sur la fenêtre de mon côté, comme pour retenir la voiture.

— Hé, Djenna, c'est grâce à votre ami qu'ils sont sortis ?

— Je crois qu'ils ont fait la durée légale de leur garde à vue et qu'il n'y a pas vraiment de charge contre eux, un policier m'a appelée pour me prévenir qu'ils étaient libres, je n'y suis pour rien.

Quand les groupies lâchent enfin mon auto, je peux démarrer pour raccompagner tous ces repris de justice, à croire qu'il n'y a que moi qui ai du temps et de l'énergie à dépenser pour eux. Sans desserrer la mâchoire, je conduis jusqu'à Gerland où j'ai le loisir de constater que, quand même, le dénommé Joanes a des parents. Ils attendaient sur le pas de la porte et s'avancent, un grand sourire aux lèvres, pour étreindre chaleureusement leur fils. D'autres adultes forment un genre de haie d'honneur, ils vont peut-être lui remettre une médaille. Ils commencent à

parler en LSF avec Sam alors que j'ai déjà commencé ma manœuvre, c'est que j'en ai encore un à ramener.

— Dis-leur que je suis désolée mais pressée.

— Mais... pourquoi on est pressé?

— Sam, je ne suis pas d'humeur à parler avec les mains à des gens qui ont l'air hyperfiers que leur fils joue les apprentis terroristes!

Je démarre sans plus de discours, laissant les Julian hébétés et sentant Paul, à l'arrière, un peu gêné. Il peut l'être. Je le dépose aux Terreaux et monte les pentes de la Croix-Rousse. Sam bougonne :

— C'était pas la peine de venir nous chercher si c'est comme ça, on pouvait prendre le métro...

— Tes copains je ne sais pas mais toi, tu es mineur, tu ne pouvais pas sortir sans un parent et tu as vu dans quel état est ton fauteuil?

— Mais si c'est pour faire la gueule, je pouvais me débrouiller.

— On a vu comment tu te débrouilles! Le grand Noir que vous couvrez se débrouille, Kevin se débrouille!

— Pourquoi, il est sorti avant nous? Tu as de ses nouvelles?

— Non... je pensais qu'il n'avait pas été arrêté, comme il n'était pas avec vous.

Sam pianote sur son téléphone, je ne poursuis pas dans cette voie car je réalise qu'il pourrait croire que je lui en veux de s'être fait attraper plutôt que pour ce qui lui a valu d'être arrêté. Je ne sais pas s'il va être poursuivi, Anto m'a parlé d'association de malfaiteurs.

— Dis-moi la vérité : qu'est-ce que tu as fait exactement ?

— Tu vois bien tout ce qui se passe : les manifs, les destructions d'installations non accessibles, ils cherchent un responsable !

— Et le racket, le cinéma plastiqué...

— Non, ça je te jure, je ne suis pas au courant.

— C'est terrible, je ne sais plus si je peux te croire.

— Je sais que ça déborde, je n'y suis pour rien. Je te promets, je ne voulais pas que ça dégénère comme ça.

Une fois dans l'impasse, après un bref signe de la main à l'intention de Betty en passant devant le resto, en évitant bien de m'y attarder – pas deux fois le coup du champagne –, chacun se dirige vers sa chambre.

Sam ne tarde pas à ressortir, j'entends l'eau de la douche couler. Là seulement, je réalise à quel point je suis soulagée qu'il soit là, libre et entier. Il a été vu par un médecin au dépôt, il est sous antibiotique pour son infection, sa côte se remettra, il n'y a rien à faire. La douleur devrait l'aider à se tenir tranquille.

Il me semble qu'il parle au téléphone, je perçois un « j'arrive ». Je bondis hors de mon lit.

— Tu vas où ?

Sam a un mouvement comme pour rentrer sa tête dans ses épaules et se racle la gorge, il a toujours eu horreur du conflit.

— Maman, je suis conscient de t'avoir causé beaucoup de soucis, j'en suis navré, mais comme tu l'as dit, tu n'es pour rien dans le fait que j'ai été

libéré et je ne suis plus un gamin à qui tu peux interdire de sortir.

— Ah, je l'attendais !

J'érupte. Quand je voudrais lui dire que je m'inquiète pour lui, de sa douleur, de son avenir, ce ne sont pas du tout ces paroles qui sortent :

— Tu es bientôt majeur, c'est ça ? Tant que tu vivras sous mon toit, tu en respecteras les règles mon petit gars, majeur ou pas !

— Et les règles de la maison interdisent de sortir à quinze heures pendant les vacances ?

Il me prend la main.

— Je comprends que tu sois énervée, fatiguée. Mais Kevin est enfermé en partie à cause de moi, je ne sais pas comment il va, personne ne sait. Je te promets que j'ai envie de me poser, de prendre des vacances, mais tout de suite, je ne peux pas juste abandonner et laisser les autres ramasser les pots cassés.

Comme je ne réponds pas, il sort et referme doucement la porte derrière lui. Je le regarde par la fenêtre s'éloigner. La roue de son fauteuil n'est plus ronde, il me semble encore plus fragile.

Thomas Thévenin est l'un de ces informaticiens de la première heure, il s'est passionné dès l'arrivée des premières bécanes, s'est formé sur le tas et a bossé toute sa vie devant un écran, rendant moins tragique l'immobilisation progressive de ses jambes par la sclérose en plaques. Ses employeurs successifs ont tous tenté de tirer parti de sa disponibilité et de ses qualités exceptionnelles pour espionner la concurrence ou saccager leurs travaux et, quand sa conscience a commencé à l'empêcher de dormir, il s'est dit que tant qu'à être dans l'illégalité, autant que ça serve son propre intérêt.

Fort de ses écrans multiples, passant des jours et des nuits devant ses ordinateurs en réseau, il a étudié longuement les sites de poker en ligne, a réussi à pirater les mots de passe et à infiltrer les comptes de joueurs pour voir leurs cartes. Il gagnait à tous les coups.

Il y a pris goût, a cessé toute activité annexe, s'est mis à fréquenter les cercles de jeux où, là encore, son esprit vif a multiplié ses gains.

Mais dans la vraie vie, il est moins habile que dans la virtuelle, et il est passé de chasseur à proie dès qu'il s'est exposé. Sans se méfier, il a mené grand train. Il a acheté une voiture dans laquelle s'encastrait son fauteuil à la place du conducteur pour pouvoir conduire sans effectuer de transfert.

Puis il a voulu voir d'autres horizons.

Une infirmière bienveillante et bien roulée l'a accompagné dans ses voyages, exigeant toujours plus de confort et plus de cocktails, il en a oublié la prudence et a ponctionné un peu trop à un gars un peu trop malin qui est parvenu à remonter jusqu'à lui et a mis la police à ses trousses.

L'infirmière n'est jamais venue le voir en prison.

Il souffre d'une double peine, son handicap l'isole, le prive de la plus élémentaire hygiène et du plus indispensable rayon de soleil. Il se bat pour être transféré depuis six longues années.

Il a suscité de la compassion à l'extérieur, reçoit parfois un courrier d'une association qui lui assure s'occuper de son cas, mais personne qui ait l'air aussi motivé que l'illuminé qui lui a écrit récemment. Son instinct lui dicte de se méfier, il ne comprend pas les motivations de ce jeune inconnu apparemment pas paralysé. Il a appris à ses dépens que les gens sont rarement empathiques et solidaires sans arrière-pensée. Un Antillais est venu le voir dans sa cellule pour lui parler de son cousin qui connaît son correspondant. Les deux gars ont l'air d'appartenir à cette mouvance dont on parle beaucoup depuis les événements qui agitent le monde extérieur, ce groupe de handicapés énervés qui veut transformer la société. Son projet semble vague et un peu fou, mais sans plus voir le ciel, prisonnier de cette minuscule cellule et qui plus est sans écran, Thomas est prêt à s'engager dans n'importe quel délire, pour peu qu'il lui apporte un peu d'espoir.



Isaac veut agir rapidement, sans que celui qu'il surnomme secrètement « mou du gland » l'en empêche; en son absence, les autres sont plus dynamiques. Rodrigue lui est particulièrement précieux dans cette affaire car son cousin est enfermé avec Thévenin. L'Antillais n'en a jamais eu cure mais en tant que parent, il peut obtenir un droit de visite, en profiter pour examiner les lieux et poser des jalons à l'intérieur. Il a déposé une demande mais la rencontre n'aura lieu que la semaine prochaine, les choses traînent en longueur... Isaac trépigne.

Il veut taper fort, au sein d'un collectif encore tellement populaire que personne n'osera l'incriminer. Il est temps de faire bouger les lignes, d'aller plus loin, de passer à l'action utile.

Il a prévu une manifestation devant la prison réunissant tous les handicapés qu'il pourra rassembler, dont la plupart ne seront pas au courant de son plan, parce que c'est plus simple que de les convaincre tous. Le jour des visites, les manifestants se mêlant à la foule, Rodrigue à l'intérieur, il prévoit un malaise spectaculaire, pensant solliciter Vincent qui sait si bien le faire et envisage de faire sortir Thévenin dans la panique ambiante. Si nécessaire, il peut recontacter son pote fan d'explosifs pour achever de semer la confusion. Il a besoin que Joanes attende dans une voiture devant la prison, le sourd étant le meilleur pilote qu'il connaisse. Le problème est que

quand il aura demandé à Joanes, il aura aussi Sam sur le dos, et il sent que celui-là ne va pas valider le projet sans moufter.

La prudence de mou du gland, sa rébellion étriquée, ne cache que son égoïsme forcené, Isaac en est convaincu. Il a bien vu sa réaction au dernier communiqué, il n'y a que son handicap qui l'intéresse, les problèmes des autres ne le concernent pas.

★
★ ★

Il fait chaud et lourd chez Paul ce soir. La garde à vue de Kevin a été prolongée. Pour les cas de destruction, dégradation et détérioration d'un bien commis en bande organisée, il paraît que ça peut durer jusqu'à quatre-vingt-seize heures. J'espère que le docteur l'a vu aussi. Je suis fatigué, ma côte me fait mal, je voudrais pouvoir partir en vacances, avec Camille, à la mer. Au lieu de ça, je me retrouve à la tête d'une espèce de cellule de crise de l'Handi-Gang, à laquelle personne n'a plus que moi envie de participer, face à l'autre guignol qui s'étonne qu'on ne crie pas au génie.

Alerté par les appels à manifester en soutien à un prisonnier atteint de sclérose en plaques, inquiet du rapprochement qu'on pouvait faire avec la proposition indécente faite à Joanes, j'ai réuni en urgence le noyau dur pour un ultime rappel à la raison.

Même si la situation de Thévenin soulève beaucoup de compassion, ceux que la méthode ne choque

pas n'approuvent pas les détails techniques, ou surtout leur absence.

Je suis abasourdi, et assommé par la chaleur et la douleur, je ne suis pas le plus vindicatif. Les filles sont folles de rage de s'être laissées endormir au point qu'un plan pareil ait pu être envisagé.

— Tu te sers de nous, s'époumone Nina, tu utilises le nom de l'Handi-Gang à tes propres fins, c'est dégueulasse!

— Je croyais que vous n'en vouliez pas de ce nom, répond Isaac, et que vous vouliez la révolution?

— Mais c'est un projet complètement délirant, intervient Camille, qui va non seulement capoter, mais incriminer tous ceux qui seront présents à la manif de soutien qui doit servir d'écran de fumée!

— Et tu fais tes plans tout seul dans ton coin, ajoute Emma, tu mouilles Rodrigue et Joanes qui vient juste d'être libéré!

— On a déjà eu du mal à entrer rue des Cévennes, et on n'était pas surveillé à l'époque, surenchérit Paul, tu crois que, parce qu'un mec va faire un malaise devant la prison, ils vont ouvrir grand les portes? Tu rêves! Vous avez plus de chances d'y entrer et d'y rester que lui d'en sortir!

Surpris d'emporter si peu de suffrage, Isaac nous toise en mâchouillant une allumette.

— Et alors, vous allez faire quoi, me balancer?

— On espérait te convaincre de laisser tomber, se radoucit Paul.

— Et lui, insiste Isaac en montrant Joanes, il en pense quoi?

J'interviens devant le ton arrogant du mec qui ne renonce jamais :

— Mais on va pas le laisser tenter de faire évader un bonhomme qu'on ne connaît pas, alors qu'il est déjà dans le collimateur des flics !

— O.K., donc il peut pas décider par lui-même.

Joanes signe « je ne veux pas le faire, trop risqué » et Isaac s'empporte.

— Alors, vous allez m'en empêcher ? Parce que vous vivez dans la peur, vous n'êtes même pas solidaires de la lutte qui vous concerne ! Vous êtes incapables de voir les choses en grand, vous ne croyez pas en vos rêves !

Il crache par terre avant de partir et laisse un profond malaise dans son sillage.

On se sépare sans tarder, on a tous hâte de sortir à l'air libre, de rentrer chacun chez soi, on sent tous plus ou moins que les meilleurs moments du groupe sont derrière nous.

Dans l'appartement adapté de la rue des Jardiniers, ce soir je dîne seul devant la télé car Camille est au concert de PNL avec Nina. Je ne suis pas loin de penser qu'il faut vraiment être sourd pour apprécier ce groupe, juste les regarder, apprécier les vibrations, ça doit passer. Je garde le bébé de Nina, ce qui me coûte moins que d'accompagner Camille au concert, d'autant que le petit est vraiment cool, il s'est endormi dès que sa mère l'a couché et n'a pas moufté depuis. À force de ne pas obtenir de réponse à ses pleurs, paraît qu'il a vite arrêté d'essayer d'attirer l'attention par des cris intempestifs, ce qui le rend très agréable à garder.

En zappant sur les différents programmes, je tombe sur une tête connue, aux infos. C'est comme ça que j'apprends qu'Isaac s'appelle en réalité Ibrahim Yalla. C'est vrai que c'était pas courant « Isaac » pour un Sénégalais. Mon premier réflexe est de saisir le téléphone pour en parler aux autres mais le moment est mal choisi. Connaissant Camille, si le concert a commencé et qu'elle m'entend mal, elle va s'inquiéter et rentrer. Paul est de service aux urgences psychiatriques, Rodrigue est en Espagne avec sa copine et Kevin n'aime pas qu'on lui rappelle cette époque. J'envoie un SMS à Joanes pour qu'il regarde mais il ne répond pas, il aura peut-être le message trop tard. J'aurais bien aimé partager ça.

Je n'ai plus pensé à ce gars-là depuis très longtemps. Le revoir m'inspire un mélange de nostalgie

et d'amertume. J'ai raté le début du reportage et je ne comprends pas pourquoi le commentateur dit que celui-ci va sûrement finir sa vie en prison. Sur une autre chaîne, je vois exploser l'avion qui devait ramener de force un réfugié en Guinée Conakry, tuant sur le coup le pilote installé à bord.

En fin de soirée, les journalistes s'étant relayés sur le sujet, je n'ignore plus rien de la vie dramatique du réfugié, ni de la situation politique en Guinée Conakry, j'ai le sentiment d'avoir connu intimement le pilote et surtout j'ai fini par comprendre que l'aspirant Black Panthers avait infiltré RESF* pour régler le problème à sa manière.

L'impétueux Isaac avait donc continué son combat au sein d'autres groupes (auxquels il a aussi fait plus de mal que de bien) et son parcours de justicier s'arrête, sous mon regard sidéré, ainsi que ceux d'anciens camarades de lutte, à en juger par les SMS qui agitent maintenant mon portable. Je réponds à Joanes mais mon enthousiasme est retombé. Je caresse mécaniquement le chien jaune que ma mère m'a confié le temps d'un voyage au Chili avec Max. Je n'ai plus faim.

Je vois sur l'écran des profs à lunettes et des retraités en chandails menottés et malmenés par la police, avec l'air de ne pas comprendre ce qui leur arrive.

Le réseau va sans doute être interdit, des tas de gens bienveillants vont être considérés comme des

* Réseau éducation sans frontières.

terroristes et la répression va monter d'un cran contre les réfugiés, qui viennent de perdre l'empathie du téléspectateur lambda, sapant le travail de centaines de bénévoles depuis des années. Un point de plus pour l'État policier, un de moins pour les antiracistes. Si j'étais adepte de la théorie du complot et qu'il n'y avait pas eu mort d'homme, je me dirais que ce mec bosse pour le gouvernement, justifiant à chaque fois par ses débordements le renforcement du pouvoir de l'État. Isaac a jadis ainsi parasité le collectif qu'on avait réussi à rendre efficace pour défendre nos droits, jusqu'à l'anéantir. Tuant dans l'œuf un bel élan de prise de conscience de la difficulté d'être différent.

Il en reste quelques vestiges dans le pays : un ministre du Travail sourd, un acteur en fauteuil stariifié, quelques œuvres artistiques, plusieurs lois et pas mal de chantiers en cours.

Des ascenseurs ont été installés dans plusieurs stations du métro parisien, enfin. Mais quand je suis allé dans la capitale, pour l'oral du concours de Sciences Po, je me suis retrouvé bloqué dans une station, à attendre derrière un cycliste, une femme enceinte avec deux gamins et un jeune portant un carton, estimant tous être dans l'impossibilité de monter les six marches qui les séparaient de la sortie, j'ai donc attendu. Comme j'avais déjà dû faire pas mal de détours pour arriver jusque-là à cause des travaux et de voitures mal garées, j'ai raté ma correspondance et, à l'arrivée, je me suis retrouvé devant un second ascenseur en panne, coincé sous terre comme un

être inadapté, à dépendre de la bonne volonté d'un employé balèze qui a fini par me porter à l'air libre, trop tard pour que j'ose me présenter à l'examen. La difficulté à déambuler dans Saint-Germain-des-Prés entre les pavés et la foule a achevé de me décourager et je suis rentré à Lyon où je reste bien tranquille.

Des améliorations techniques ont été apportées mais souvent, les habitants pressés rendent par leur négligence les installations impraticables. Le « chacun pour soi » est revenu au galop, sitôt le calme retrouvé. Et le matériel n'est rien sans l'attitude citoyenne qui doit nécessairement aller avec.

À Lyon, la salle de concert qui a brûlé a été reconstruite aux normes d'accessibilité, mais quand j'y suis allé avec Camille et Kevin, on n'a pas pu rester ensemble, les sempiternelles conditions de sécurité exigeant que les fauteuils soient sur l'estrade au fond avec un seul accompagnateur. Nous étions quatre dans la zone handi, il y avait de la place pour un car scolaire, mais Kevin a passé la soirée tout seul dans son coin, séparé de nous par une double rangée de barrières.

Il en reste malheureusement quelques séquelles aussi, Kevin a été enfermé neuf mois et n'a plus jamais été comme avant, Emma a été mise sous tutelle et la publication de ses textes a été annulée par ses parents qui ont préféré l'éloigner de notre groupe qualifié d'« association de malfaiteurs » en déménageant dans le Sud.

Isaac, ou devrais-je dire Ibrahima, avait été trop loin en organisant des expéditions punitives, des règlements de compte et des pillages qui n'avaient plus

grand-chose à voir avec nos motivations de départ. Il a pourri notre site Internet de slogans à la con comme « une société qui abolit toute aventure fait de l'abolition de cette société la seule aventure possible ».

On ne cherchait vraiment pas la même chose. Je me dis parfois que, pour nous, la seule aventure possible est de pouvoir nous préférer autres.

Je crois que le copain de ma mère a fait tout ce qu'il pouvait pour me couvrir et que ça lui a coûté sa carrière. J'ai bien peur que Kevin ait pris un peu pour tout le monde, mais comme il dit, nous balancer n'aurait pas divisé sa peine entre nous et on n'aurait même pas été ensemble en cellule.

À sa sortie, Max l'a embauché dans le centre « Animal thérapie » qu'il a créé. Il accueille des jeunes en désintoxication, réinsertion, réadaptation, parfois atteints de troubles mentaux, chaque fois aidés par des animaux. Le rouquemoute désenchanté, comme l'appellent les Maillard, s'est découvert une passion pour les chevaux et s'entend bien avec Marco, le fils de Max, qui gère maintenant la section canine. Il revient de loin celui-là, je suis content pour eux et soulagé de connaître enfin un paternel qui assure. Finalement, il a su reconquérir son fils comme ma mère et il nous a tous apprivoisés.

Quant à moi, j'ai intégré Sciences Po Lyon. Un taxi adapté vient me chercher tous les matins pour me déposer avenue Berthelot et m'attend à la sortie des cours qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, que je sois en forme ou pas. Savoir que le papy sera devant la porte à m'attendre me motive à ne pas me laisser

aller. C'est plus commode que d'attendre dehors un bus assez peu occupé pour me permettre de monter et, tant que je suis étudiant, c'est pris en charge par l'État. Pas le temps de traîner à la sortie ou d'aller boire un coup avec les copains comme avant. Je n'ai plus de vie sociale, mais si je continue à travailler autant, je vais finir major de promo.

La réussite est à ce prix. Ma mère est fière de moi.

Mon handicap ne laisse pas de place au hasard, à la spontanéité, mon quotidien est programmé, mon futur rigidifié, aucun risque de sérendipité.

Le soir, je retrouve Camille, qui après avoir traîné quelques années en fac de lettres, a décroché un mi-temps dans une librairie et intervient bénévolement dans un foyer de femmes battues. Je sais qu'elle est encore en lien avec Rodrigue et qu'elle a été tentée de recontacter les autres pour une expédition punitive un jour où elle était très en colère contre le mari d'une pensionnaire, mais ils n'ont pas suivi.

Personne n'essaie plus de changer le monde.

Tant que les gens ne seront pas moins cons, ça ne servira à rien de faire la révolution.

SOMMAIRE

« CHANGER MES DÉSIRES PLUTÔT QUE L'ORDRE DU MONDE » Descartes	9
« NOTRE FORCE, C'EST NOTRE INCONSCIENCE » Moi	13
« BY ANY MEANS NECESSARY » Malcolm X	19
« CE QUI NE TE TUE PAS TE REND TÊTU » Youssoupha	25
« LA MALADIE NE SE GUÉRIT POINT EN PRONONÇANT LE NOM DU MÉDICAMENT, MAIS EN PRENANT LE MÉDICAMENT » Sankara	33
« ON A BEAU AVOIR UNE SANTÉ DE FER, ON FINIT TOUJOURS PAR ROUILLER » Jacques Prévert	39
« LA COLÈRE N'A POINT DE COMMERCE AVEC LA PRUDENCE ; C'EST LA COMPAGNE DE L'AUDACE » A. Pope	45
« ALORS ON DANSE ! » Stromae	53
« L'HISTOIRE L'ENSEIGNE, NOS CHANCES SONT VAINES » NTM	61
« LA PEUR VA CHANGER DE CÔTÉ » Straight Royeur	65
« WE NEED TO TALK ABOUT KEVIN » Lionel Shriver	71
« UN BEAU SOIR, L'AVENIR S'APPELLE LE PASSÉ... » Aragon	77
« LA TÊTE TROP CHAUDE ET LE CŒUR TROP FROID » Jacques Prévert dans <i>Les Enfants du paradis</i>	85
« DANS TOUTES LES LARMES S'ATTARDE UN ESPOIR » Simone de Beauvoir	89
« SACHE QUE TA MEILLEURE AMIE, PROLÉTAIRE, C'EST LA CHIMIE » Guy Debord sous le nom de Raymond-la-Science	93

« IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES »	
Apollinaire	103
« LA DOULEUR, C'EST LA FAIBLESSE QUI QUITTE LE CORPS »	
Michael Connelly	109
« NOUS NE SOMMES RIEN, SOYONS TOUT! »	
Eugène Pottier	117
« IL FAUT EXIGER DE CHACUN CE QUE CHACUN PEUT DONNER »	
Saint-Exupéry	125
« C'EST L'ANNÉE ZÉRO DE LA RÉBELLION! »	
Bérurier Noir	135
« TOMBÉE DU CIEL, À TRAVERS LES NUAGES... »	
Jacques Higelin	139
« UNE FLEUR D'ORCHIDÉE QUI LUI POUSSE DANS LE CRÂNE »	
OTH	147
« DEPUIS SIX MILLE ANS LA GUERRE PLAÎT AUX PEUPLES QUERELLEURS... »	
Victor Hugo	155
« ON NE PEUT PAS SOUFFRIR DE CE QUE L'ON NE CONNAÎT PAS »	
Emmanuelle Laborit	161
« VA, ROULE, VOLE ET NOUS VENGE! »	
D'après Corneille	167
« LA VÉRITABLE ÉDUCATION CONSISTE À POUSSER LES GENS À PENSER PAR EUX-MÊMES »	
Noam Chomsky	175
« MALGRÉ TOI LA VIE CONTINUE, APLATIS-TOI, ELLE TE PASSE DESSUS! »	
Straight Royeur	181
« L'AMITIÉ NE REND PAS LE MALHEUR PLUS LÉGER MAIS PERMET D'EN PARTAGER LE POIDS »	
Tahar Ben Jelloun	187
LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ	
Shakespeare	193
YES THEY CAN	
D'après Obama	199
« ÊTRE CONTRE EST UN COROLLAIRE SECONDAIRE »	
Miguel Benasayag	209

« DE PARIS À MARSEILLE, UN MOUVEMENT QUI S'ÉVEILLE » Bérurier Noir	215
« NOUS N'AURIONS D'AUTRES CHOIX POUR VIVRE QUE DANS LA JUNGLE OU DANS LE ZOO » Jean Ferrat	225
« ON EST PLUS LE FILS DE SON ÉPOQUE QUE LE FILS DE SON PÈRE » Proverbe africain	231
« LA BARBARIE DU CAPITAL ATTISE LA COMBATIVITÉ DES MASSES POPULAIRES » Georges Ibrahim Abdallah	235
« CE N'EST QU'UN DÉBUT, CONTINUONS LE COMBAT! » Slogan populaire de Mai 68	243
« PARDONNE À TON CORPS, PENSE À TON ÂME »	251
« ET SI C'ÉTAIT À REFAIRE, JE REFERAIS CE CHEMIN » Aragon	257
« LE TEMPS CARCÉRAL TUE L'HOMME SOCIAL » Jean-Marc Rouillan	267
« RIEN N'A ENCORE CHANGÉ » La Souris déglinguée	273

DISTRIBUTION

- Antonin Aragon : avocat, voisin et ami de Djenna.
Betty Barthes : serveuse du resto Les Canuts, situé à côté de chez Djenna.
Camille Cardona : amoureuse de Sam, redouble sa terminale dans la même classe que lui.
Djenna Daoudi : mère de Sam.
Emma Edelman : adolescente autiste asperger.
Gérard : délégué de parents d'élèves du lycée où est scolarisé Sam.
Ibrahima Yalla : alias Isaac, jeune de Vaulx-en-Velin, frère d'une petite handicapée mentale.
Joanes Julian : sourd profond, de naissance, fils de militants de la communauté des sourds.
Kevin Karsher : ami de Sam, élève de la même classe, vit avec son père sourd.
Laurence Larcher : amie d'enfance de Djenna, tient un hôtel à Toulouse.
Max Maillard : amoureux de Djenna.
Marco : fils de Max.
Nina Naudin : malentendante à la suite d'une otite mal soignée.
Oniji Otani : cuisinier au resto Les Canuts.
Paul Pesciada : aveugle de naissance.
Quentin : cousin d'Antonin, rencontre d'un soir de Djenna.
Rodrigue Roselyne : marche difficilement à la suite d'une tumeur sur la colonne vertébrale.

Sam Simonin : adolescent handicapé par un spina-bifida, fils de Djenna.

Thomas Thevenin : détenu atteint d'une sclérose en plaque.

Vincent Villemin : adolescent polyhandicapé par une myopathie dégénérative.

Merci à tous ceux grâce à qui ce roman existe :

À Marc, Annie et Valérie Vautrin pour leur patience, Brigitte Lannaud, Charlotte Dugrand et Nicolas Norrito pour leur confiance, Virginie Despentes pour ses conseils avisés, Nicmo Debor De Tetrokon qui compte les dents, Jean-Paul qui fait pas peur mais qui peut faire mal, Jean-Seb Lutz, Naqdimon Weil, JC Blanchard, Stéphanie Politano, Ferri Briquet, Daphnée Gravelat et Bob pour leurs corrections, Amaria Gouthi pour ses traductions, Gérald Bronner, David Comunello, Véronique Blanchot, Didier Touvet, Bruno Rochotte, Delphine Henry, Philippe Jeanada, Gaëlle Chauveaux, Valérie Tong Cuong, Christophe Berthemin, Dom Levet, Antoine Dole, Viviane Lazarus, Louis-Stéphane Ulysse, Olivier Thirion, Christine Villemin, Delphine Florémont, Emilie Katona et Philippe Roizès pour leur regard bienveillant.

À Aaron Fotheringham, ce héros.

Cara ZINA
Handi-Gang

Édition préparée
par Charlotte DUGRAND,
Bruno BARTKOWIAK,
et Nicolas NORRITO

Graphisme et maquette
par www.brunobartkowiak.com

Éditions LIBERTALIA
21 ter, rue Voltaire, 75011 Paris
www.editionslibertalia.com
Indicatif éditeur : 978-2-9528292

Diffusion et distribution
HARMONIA MUNDI *livre*

*Reproduit et achevé d'imprimer
par l'imprimerie La Source d'or le 28 mai 2018
Troisième tirage : du 3001^e au 4000^e exemplaire
Dépôt légal : 2^e trimestre 2017
Imprimé en France*